LES

HYNNES DE P. DE RONSARD, GENTIL-HOMME VANDOMOIS.

A TRES-ILLVSTRE PRINCESSE Marguerite de France, Ducheſſe de Sauoye.

TOME VII.

BIBLIOTECA
VITTORIO EMANUELE
ROMA

A PARIS,
Chez la veufue Gabriel Buon-, au cloz Bruneau, à l'enſeigne S, Claude.

1567.

AVEC PRIVILEGE DV ROY.

Les Hynnes ſont des Grecs inuention premiere.
Callimaque beaucoup leur donna de lumiere,
De ſplẽdeur, d'ornemẽt. Bons Dieux! quelle douceur,
Quel intime plaiſir ſent-on autour du cœur
Quand on liſt ſa Delos, ou quand ſa Lyre ſonne
Apollon & ſa Sœur, les iumeaux de Latonne,
Ou les Bains de Pallas, Ceres, ou Iupiter!
Ah, les Chreſtiens deuroient les Gentils imiter
A couurir de beaux Liz & de Roſes leurs teſtes,
Et chommer tous les ans à certains iours de feſtes
La memoire & les faicts de nos Saincts immortels,
Et chanter tout le iour autour de leurs autels:
Vendre au peuple deuot pains d'eſpices & foaces
Defoncer les tonneaux, feſter les Dedicaces,
Les haut-bois enrouez ſonner branles nouueaux,
Les villageois my-beus danſer ſoubs les ormeaux.
Tout ainſi que Dauid ſautoit autour de l'Arche,
Sauter deuant l'Image, & d'vn pied qui démarche
Sous le ſon du Cornet, ſe tenant par les mains
Sollennizer la feſte en l'honneur de nos Saincts.
L'âge d'or reuiendroit: les vers & les Poëtes
Chantans de leurs Patrons les louanges parfaites,
Chacun à qui mieux-mieux le ſien voudroit vanter:
Lors le Ciel ſ'ouuriroit pour nous ouyr chanter.
Eux voyans leur memoire icy renouuellée,
Garderoient nos troupeaux de Tac & claullée,
Nous de peſte & famine: & conſeruant nos murs,
Nos peuples & nos Rois, l'enuoyroient chez les Turs,
Ou loin ſur le Tartare, ou aux pays eſtranges
Qui ne cognoiſſent Dieu, ſes Saincts, ny leurs louãges.

BIBLIOTECA

EPISTRE
D'ESTIENNE IODELLE
PARISIEN, A MADAME
Marguerite, Ducheſſe
de Sauoye.

SI deſormais vers toy, ſous qui doit eſtre ſerue
L'impudente ignorance, on addreſſe, ô Minerue,
Tãt d'œuures auortez, à qui leurs peres font
Porter effrontément ton beau nom ſur leur front:
Comme ſi l'on vouloit ſa ſauuegarde faire
Sous la targue qu'on voit au poing de l'aduerſaire:
Si meſme dans ton Temple impatient ie voy
Quelque enroué Corbeau croüaſſer deuant toy,
Qui ſe pouſſant au rang des Cygnes lès plus rares
Vienne ſouiller ton nom dedans ſes vers barbares.
Et qui tout bigarré d'vn plumage emprunté,
Ne couche iamais moins qu'vne immortalité:
Ie ne ſeray point moins deſpit, ny nos Charites
Tes neuf ſçauantes Sœurs ne ſeront moins deſpites,
Que ſi nous auions veu dans ton Temple Troyen
Ou Aiax Oïlée, ou le Laërtien,
L'vn pour forcer encor ta Preſtreſſe Caſſandre,
L'autre pour ton portrait gardien vouloir prendre
D'vne ſanglante main, indigne de toucher
A cela que la Troye auoit tenu ſi cher.

Car pareil à ceux cy eſt celuy qui s'efforce
De bon gré maugré faire aux Muſes toute force.
C'eſt en lieu de gouſter ſur Parnaſſe les eaux
Des Muſes, aualler la bourbe des ruiſſeaux,
Pour d'vne main ſouillée au bourbier d'ignorance
Toucher au ſacré los d'vne Pallas de France,
Faiſant tort à ton Temple, à moy ton Preſtre ſaint,
Voire à ſon nom qu'on voit dés ſa naiſſance eſteint.
Mais auſſi quand ie ſçay qu'vn Ronſard qui eſtonne
Et contente les Dieux, à qui ſes vers il donne,
Vient humble dans ton Temple à tes pieds apporter
Ce qui peut aux neueux, voire aux peres oſter
La gloire des beaux vers, bien que lon me viſt eſtre
Ton plus cher ſeruiteur, ton plus ſauory Preſtre,
Te repaiſſant ſans fin d'vn vers qui vient à gré,
Quand il vient d'vn Iodellé à toy ſeule ſacré:
Ie ne ſuis moins ioyeux que la Preſtreſſe antique
Du deuin Apollon, quand au Temple Delphique
Le grand Roy Lydien prodiguant ſon treſor
Vint enrichir ce lieu de mille preſens d'or,
Eſchangeant les vaiſſeaux d'argille bien tournée
Aux vaiſſeaux maſsifs d'or, où la troupe eſtonnée
Des deuots pelerins abordez en ce lieu
Beuuoient de longue ſuite aux feſtes de ce Dieu.
Car les riches preſens qui or' chez toy ſe treuuent
Preſentez par Ronſard, tout ainſi nous abreuuent,
Inuitans tout vn Monde à loüer ton honneur,
Inuitans tout vn Monde à loüer ton douneur,
Qui receueult en l'autel de ma grand' Marguerite
Pour faire place à l'or, mon argille petite,
Où deuant ie faiſois l'offrande à ta grandeur,
Non pas d'vn pareil prix, mais bien d'vn pareil cœur,

„ Malheureux ſont ceux-là, de qui les ialouſies
„ Pour les genner tous ſeuls ont les ames ſaiſies:
„ Malheureux eſt celuy, qui pour penſer gaigner
„ D'vn admirable ouurier veut la gloire eſpargner.
Dans les Antres ombreux le ialoux d'vn bel œuure
Doit viure, s'il ne veut que ſa rage on deſcœuure.
Qu'eſt-ce qui fait les vers & leurs ſaints artiſans:
Seruir d'vne riſée à tant de courtiſans?
Et que les grands qui ſont leur but de la Memoire,
Dédaignent à tous coups l'ouurier de telle gloire,
Aimans mieux ſe priuer meſme de leur eſpoir,
Portans tout au cercueil, qu'en viuant receuoir
Les vengeurs de leur mort? hé, qui fait que la France
Charge ſouuent d'honneurs ſon aſneſſe Ignorance,
Si ce n'eſt vne enuie? enuie qui ne veut
Souffrir vne vertu, qui trop plus qu'elle peut,
Se perdant pour la perdre? Il faut, il faut des autres
Vãter les beaux labeurs pour dõner force aux noſtres.
Tel admire ſouuent ce qu'il doit admirer,
Qui de ſoy-meſme fait d'auantage eſperer.
„ Car quant au poinct d'honneur, tant plus vn homme en quitte,
„ Et plus il en retient, & plus il en merite.
Ie ſeray touſiours franc: l'honneur que i'ay de toy,
Au rebours de tout autre eſueille vn cœur en moy,
Vn cœur prompt & gentil, qui fait que gay i'adore
Celuy qui comme moy ma grand' Minerue honore:
Et ſi fait que de luy ie m'accompagne, afin
Que ton nom & le ſien vole au Monde ſans fin.
Aux coüards ſoit l'enuie: oncques on ne viſt eſtre
L'enuie dans l'eſprit courageux & adeſtre.
Nul ne ſçauroit ſe bien ll faire plaire aux Dieux,

Que ie ne deſiraſſe encor qu'il leur pleuſt mieux.
Quand on a le cœur tel, bien qu'encore on ne face
Ses traits du tout parfaits, ce braue cœur efface
Par vne opinion le traict le plus parfait:
Puis de l'opinion la verité ſe fait.
Ainſi l'œuure d'autruy doit ſeruir à la vie
D'vn encouragement, & non pas d'vne enuie,
Tant ſ'en faut qu'enuieux de nos hommes ie ſois,
Que ie iure tou chef, qu'entre tous nos François
(Tãt l'honneur du pays m'a peu touſiours eſpoindre).
Ie voudrois qu'on me viſt (tel que ie ſuis) le moindre
Ie ne ſeruirois plus fors qu'à ton ſacré los
D'inciter, languiſſant, les eſprits plus diſpos.
Mais puiſque nous voyons croiſtre en France vn tel nombre
De brouilleurs, qui ne font ſinon que porter ombre
A la vertu naiſſante, il te faut prendre au poing
Ton glaiue & ton bouclier pour m'aider au beſoin:
Et tant qu'encourageant mes forces à l'exemple
Du veinqueur Vandomois, ie ſorte de ton Temple
Pour ſur les ignorans redoubler les efforts,
Et voir ces auortons auſſi toſt nais que morts,
Afin que l'heur de France & des Muſes ie garde,
Faiſant apres Ronſard la ſeure arriere-garde.
Ie les verray ſoudain ſous mes traits s'effroyer,
Ie les verray ſoudain ſous ta Gorgon muer,
Mais non pas de beaucoup: car eſtans demi-pierre
De l'eſprit, il ne faut ſinon que lon reſerre
Leurs corps futur rocher, afin qu'on oſte à tous
Le pouuoir de ſe nuire eux-meſmes de leurs coups,
Arreſtant par les yeux de Meduſe auec l'ame
Le malheureux Demon qui ſi mal les enflame.

Or ce pendant qu'ainſi ton ſecours i'attendray,
Et redoutable à tous au combat me rendray,
Embraſſe moy ces vers, que la harpe meilleure
Pour ta ſaincte grandeur a ſonnez à ceſte heure:
Embraſſe embraſſe & fay ces beaux Hynnes ſoner,
Freres de ceux qu'on vit à ſon Odet donner:
Tant que depuis ton Temple entendent les eſtranges
Des hommes & des Dieux les plus belles louanges,
Confeſſans qu'en ce ſiecle ingrat, aueugle & las
Des troubles de la guerre, on voit vne Pallas,
Qui fait de nos vertus & de nos Muſes conte,
Autant qu'à l'ignorance & au vice de honte:
Prenant pour les faueurs que fait ſa Deité,
L'vſure qu'elle attend en noſtre eternité.

Que ie ne desirasse encor qu'il leur pleust mieux.
Quand on a le cœur tel, bien qu'encore on ne face
Ses traits du tout parfaits, ce braue cœur efface
Par vne opinion le traict le plus parfait:
Puis de l'opinion la verité se fait.
Ainsi l'œuure d'autruy doit seruir à la vie
D'vn encouragement, & non pas d'vne enuie,
Tant s'en faut qu'enuieux de nos hommes ie soit,
Que ie iure ton chef, qu'entre tous nos François
(Tãt l'honneur du pays m'a peu touſiours eſpoindre).
Ie voudrois qu'on me viſt (tel que ie ſuis) le moindre
Ie ne ſeruirois plus fors qu'à ton ſacré los
D'inciter, languiſſant, les eſprits plus diſpos.
Mais puiſque nous voyons croiſtre en France vn tel nombre
De brouilleurs, qui ne font ſinon que porter ombre
A la vertu naiſſante, il te faut prendre au poing
Ton glaiue & ton bouclier pour m'aider au beſoin:
Et tant qu'encourageant mes forces à l'exemple
Du veinqueur Vandomois, ie ſorte de ton Temple
Pour ſur les ignorans redoubler les efforts,
Et voir ces auortons auſſi toſt nais que morts,
Afin que l'heur de France & des Muſes ie garde,
Faiſant apres Ronſard la ſeure arriere-garde.
Ie les verray ſoudain ſous mes traits s'effroyer,
Ie les verray ſoudain ſous ta Gorgon muer,
Mais non pas de beaucoup: car eſtans demi-pierre
De l'eſprit, il ne faut ſinon que lon reſerre
Leurs corps futur rocher, afin qu'on oſte à tous
Le pouuoir de ſe nuire eux-meſmes de leurs coups,
Arreſtant par les yeux de Meduſe auec l'ame
Le malheureux Demon qui ſi mal les enflame.

Or ce pendant qu'ainſi ton ſecours i'attendray,
Et redoutable à tous au combat me rendray,
Embraſſe moy ces vers, que la harpe meilleure
Pour ta ſaincte grandeur a ſonnez à ceſte heure:
Embraſſe embraſſe & fay ces beaux Hynnes ſoner,
Freres de ceux qu'on vit à ſon Odet donner:
Tant que depuis ton Temple entendent les eſtranges
Des hommes & des Dieux les plus belles louanges,
Confeſſans qu'en ce ſiecle ingrat, aueugle & las
Des troubles de la guerre, on voit vne Pallas,
Qui fait de nos vertus & de nos Muſes conte,
Autant qu'à l'ignorance & au vice de honte:
Prenant pour les faueurs que fait ſa Deité,
L'vſure qu'elle attend en noſtre eternité.

Tel fut Ronſard autheur de ceſt ouurage,
Tel fut ſon œil, ſa bouche & ſon viſage,
Portrait au vif de deux crayons diuers:
Icy le corps, & l'eſprit en ſes vers.

LE PREMIER LIVRE DES HYNNES DE PIERRE DE RONSARD.

A TRES ILLVSTRE PRINCESSE Marguerite de France, Ducheſſe de Sauoye.

HYNNE DE L'ETERNITE'.

TOurmenté d'Apollon qui m'a l'ame eſchaufée,
Ie veux plein de fureur ſuiuant les pas d'Orfée,
Rechercher les ſecrets de Nature & des Cieux,
Ouurage d'vn eſprit qui n'eſt point ocieux:
Ie veux s'il m'eſt poſſible attaindre à la loüange
De celle qui iamais par les ans ne ſe change:
Mais bien qui fait changer les ſiecles & les temps,
Les mois, & les ſaiſons, & les iours inconſtans:
Sans iamais ſe muer, pour n'eſtre point ſuiette,
Comme Royne ſupreme à la loy qu'elle a faite.
Trauail grand & faſcheux: & toutefois l'ardeur
D'oſer vn ſi haut faict m'en conuie au labeur.
Puis ie le veux donner à vne qui merite
Qu'auec l'Eternité ſa vertu ſoit eſcrite.

Donne moy s'il te plaiſt, immenſe Eternité,
Pouuoir de celebrer ta grande Deité:
Donne l'archet d'airain & la Lyre ferrée,
D'acier donne la corde & la voix acerée,
Afin que ma chanſon ſoit viue autant de iours,
Qu'eternelle tu vis ſans voir finir ton tours:
Toy la Royne des ans, des ſiecles & de l'âge,
Qui as eu pour ton lot tout le Ciel en partage,
La premiere des Dieux, où bien loin de ſoucy
Et de l'humain trauail qui nous tourmente icy
Par toy-meſme contente & par toy bien-heureuſe
Tu regnes immortelle en tous biens plantureuſe.
Tout au plus haut du Ciel dans vn throne doré
Tu te ſieds en l'habit d'vn manteau coloré
De pourpre rayé d'or, paſſant toute lumiere
Autant que ta ſplendeur ſur toutes eſt premiere:
Et là tenant au poing vn grand Sceptre aimantin,
Tu eſtablis tes loix au ſeuere Deſtin,
Qu'il n'oſe outrepaſſer, & que luy-meſme engraue
Fermes au front du Ciel: car il eſt ton eſclaue,
Ordonnant deſſous toy les neuf temples voûtez
Qui dedans & dehors cernent de tous coſtez,
Sans rien laiſſer ailleurs, tous les membres du Monde
Qui giſt deſſous tes pieds comme vne boule ronde.
A ton dextre coſté la Ieuneſſe ſe tient,
Ieuneſſe au chef creſpu, de qui la treſſe vient
Par flots iuſqu'aux talons d'vne enlaſſeure entorſe,
Enflant ſon eſtomac de vigueur & de force.
Ceſte belle Ieuneſſe au teint vermeil & franc,
D'vne boucle d'azur ceinte deſur le flanc,
Dans vn vaſe doré te donne de la deſtre
A boire du Nectar, afin de te faire eſtre

Touſiours ſaine & diſpoſte, & afin que ton front
Ne ſoit iamais ridé comme les noſtres ſont.
Elle de l'autre main vigoreuſe Déeſſe
Repouſſe l'eſtomac de la triſte Vieilleſſe,
Et la banniſt du Ciel à coups d'eſpée, afin
Que le Ciel ne vieilliſſe & qu'il ne prenne fin.
A ton autre coſté la Puiſſance eternelle
Se tient debout plantée, armeé à la mammelle
D'vn corſelet ferré qui luy couure le ſein,
Menaceant & branlant vn eſpieu dans la main,
Pour guerriere garder les bords de ton Empire,
Ton regne & ta richeſſe, afin que rien n'empire
Par la ſuite des ans, & pour donner la mort
A quiconque voudroit ramener le Diſcord,
Diſcord ton ennemy, qui ſes forces aſſemble
Pour faire mutiner les Elemens enſemble
A la perte du Monde & de ton doux repos,
Et voudroit, s'il pouuoit, r'engendrer le Chaos.
Mais tout auſſi ſoudain que cet ennemy braſſe
Trahiſon contre toy, la Vertu le menaſſe,
L'eternelle Vertu, & le chaſſe en Enfer
Garroté pieds & mains de cent chaiſnes de fer.
Bien loin ſuyuant tes pas, ainſi que ta ſeruante
La Nature te ſuyt, qui toute choſe enfante,
D'vn baſton appuyée à qui meſmes les Dieux
Font honneur du genouil quand elle viẽt aux Cieux.
Saturne apres la ſuit, le vieillard venerable
Marchant tardiuement, dont la main honorable
Bien que vieille & ridée, eſleue vne grand' faux,
Le Soleil vient deſſous à grands pas tous egaux,
Et l'An qui tant de fois tourne, paſſe & repaſſe,
Gliſſant d'vn pied certain par vne meſme trace,

Viue source de feu, qui nous fait les saisons,
Selon qu'il entre ou sort de ses douze maisons.
La Lune pend sous luy, qui muable transforme
Sa face tous les mois en vne triple forme,
Oeil ombreux de la nuict, guidant par les forets
Molosses & Limiers, les veneurs & leurs rhets,
Que la Sorciere adore, & de nuict resueillée
La regarde marcher nuds pieds, eschevelée,
Fichant ses yeux en elle. O grande Eternité,
Tu maintiens l'Vniuers en tranquille vnité:
De chainons enlassez les siecles tu attaches,
Et couué sous ton sein tout le Monde tu caches,
Luy donnant vie & force, autrement il n'auroit
Membres, ame, ne vie, & sans forme il mourroit:
Mais ta viue vigueur le conserue en son estre
Tousiours entier & sain sans amoindrir ne croistre.
Tu n'as pas les mortels fauorisez ainsi,
Que tu as heritez de peine & de souci,
De vieillesse & de mort, qui est leur vray partage,
Te souciant bien peu de nostre humain lignage,
Qui ne peut conseruer sa generation
Sinon par le succez de reparation
A laquelle Venus incite la nature
Par plaisir mutuel de chaque creature,
Pour garder son espece, & tousiours restaurer
Sa race qui ne peut eternelle durer.
Mais toy sans restaurer ton estre & ton essence,
Viue tu te sousties par ta propre puissance,
Sans craindre les cizeaux des Parques qui çà bas
Ont puissance sur tout : le vray lieu du trespas
La terre est son partage, où selon il exerce
Par diuers accidens sa malice diuerse,

» *N'ayant non plus d'eſgard aux Princes qu'aux*
Bouuiers,
» *Peſle-meſle egalant les Sceptres aux leuiers.*
Quand tes Loix au conſeil l'eſtat du mõde ordõnent
En parlant à tes Dieux qui ton thrône enuironnent
(Thrône qui de regner iamais ne ceſſera)
Ta bouche ne dit point, Il fut, ou Il ſera:
C'eſt vn langage humain pour remarquer la choſe:
Le temps preſent tout ſeul à tes pieds ſe repoſe,
Sans auoir compagnon: car tout le temps paſſé,
Et celuy dont le pas n'eſt encor auancé,
Sont preſens à ton œil, qui d'vn ſeul clin regarde
Le paſſé, le preſent, voire & celuy qui tarde
A venir quant à nous, & non pas quant à toy,
Ny à ton œil qui voit tous les temps deuant ſoy.
Nous autres iournaliers, nous perdons la memoire
Des ſiecles ia coulez, & ſi ne pouuons croire
Ceux qui ſont à venir, comme naiz imparfaits,
Encrouſtez d'vne argille & d'vn limon eſpais,
Aueugles & perclus de la ſaincte lumiere,
Que le peché perdit en noſtre premier pere:
Mais ferme tu retiens dedans ton ſouuenir
Tout ce qui eſt paſſé, & ce qui doit venir,
Comme haute Déeſſe eternelle & parfaite,
Et non ainſi que nous de maſſe impure faite.
Tu es toute dans toy ta partie & ton tout,
Sans nul commencement, ſans milieu, ne ſans bout,
Inuincible, immuable, entiere & toute ronde,
N'ayant partie en toy qui en toy ne reſponde,
Toute commencement, toute fin, tout milieu,
Sans tenir aucun lieu, de toutes choſes lieu,
Qui fais ta Deité en tout par tout eſtendre,

Qu'on imagine bien, & qu'on ne peut comprendre.
Regarde moy Déesse au grand œil tout-voyant,
Royne du grand Olympe au grand tour flamboyant,
Grande mere des Dieux, grande Dame & Princesse:
Si ie l'ay merité, concede moy Déesse,
Concede moy ce don: c'est qu'apres mon trespas
(Ayant laissé pourrir ma despouille çà bas)
Ie puisse voir au Ciel la belle Marguerite
pour qui i'ay ta loüange en cet Hynne descrite.

HYNNE II.

DE CALAYS ET Zethés.

A elle-mesme.

IE veux donner cet Hynne aux enfans de Borée,
Deux freres emplumez, qui d'vne aile dorée
Peinte à plumes d'azur (mõstrueux iouuenceaux)
De vistesse passoient les vents & les oiseaux.
Leurs costez en naissant d'ailes ne se vestirent:
Mais quand ils furent grands, grandes elles sortirent
A l'enuy de la barbe, & leur dos s'en orna
Si tost qu'vn poil follet leur menton cottonna:
Ie sçay que ie deurois, Princesse Marguerite,
D'vn vers non trafiqué chanter vostre merite,
Sans louër autre nom, & des Grecs estrangers

N'emprunter desormais les discours mensongers:
Le vostre est suffisant à quiconque desire
Gaigner le premier bruit de bien sonner la Lyre,
Mais vous le desdaignez, & dites qu'il ne faut
Sinon louër le Dieu qui habite là haut,
De qui la gloire doit tousiours estre chantée.
Ainsin on vous desplaist quand vous estes vantée,
Et tousiours rougissez, si d'vn vers importun
Quelcun bat vostre oreille en loüant trop quelcun,
Ou secouez la teste, ou d'vn œil venerable
Monstrez qu'vn vil flateur ne vous est agreable.
Pource illustre Princesse, au signe que i'ay veu,
Il faut ne vous louer ou vous louer bien peu,
Et suiure son suiet sans vous penser complaire
Par loüanges ainsi qu'on plaist au populaire.
Quand Iason l'Argonaute à l'aide de Pallas
Eut pousé d'auirons & de force de bras
Au port Bithynien la barque qui premiere
De rames balloya l'eschine mariniere,
Les preux dedans Argon comme en vn ventre enclos,
Lassez d'auoir tourné tout le iour tant de flots,
D'vn ancre au bec crochu la gallere arresterent,
Puis au soir pour dormir au riuage sauterent.
Là Iason descendit qui ne farsoit encor
Que friser son menton d'vn petit cresp'd'or,
Iason le gouuerneur de toute la nauire,
Qui luisoit en beauté comme au soir on voit luire
L'estoile de Venus, lors que la nuict n'a pas
Encor du tout voilé les terres de ses bras.
Apres luy descendit le cheuelu Orfée,
Qui tenoit en ses mains vne harpe estofée
De deux coudes d'yuoire, où par rang se tenoient

Les cordes, qui d'enhaut inegales venoient
A bas l'vne apres l'autre en biais cheuillées:
En la façon qu'on voit les ailes esbranlées
Des Aigles en volant, qui depuis les cerceaux
Se suiuent pres à pres à rangs tous inegaux.
Ce noble Chantre auoit par-sur tous priuilege
De ne tirer la rame, ains assis en son siege
Au plus haut de la proüe auecques ses chansons
Donnoit courage aux Preux animez de ses sons:
Maintenant per ses vers r'appellant en memoire
De leurs nobles ayeux les gestes & la gloire,
Maintenant se tournant vers Argon la hastoit
D'vn chant persuasif que le bois escoutoit.
Là fut le sage Idmon, lequel (bien que l'augure
Luy eust souuent predit sa mort estre future
Au bord Mariandin s'il alloit en Colchos)
Espoint d'vn grand desir de s'acquerir du los,
Aima mieux viure peu perdant ceste lumiere,
Que de trainer sans gloire vne ame tasaniere.
» O belle & douce gloire hostesse d'vn bon cœur
» Seule pour la vertu tu nous ostes la peur.
Là print ruage Idas, & son frere Lyncée
Qui souuent de ses yeux la terre auoit percée,
De ses yeux qui voyoient, tant ils furent aigus,
Les Manes des Enfers & les Dieux de là sus.
Là descendit Phlias, là descendit Eupheme,
Augé fils du Soleil, Acaste, & Polypheme,
Polypheme qui fut si viste & si dispos
Qu'il couroit à pied sec sur l'escume des flots:
La vapeur seulement de la vague liquide
Tenoit vn peu le bas de ses talons humide.
Là sauta sur l'arene Ancé qui ne portoit

Iamais cuiraſſe au dos, ſeulement ſe veſtoit
(Comme cil qui penſoit qu'on ne trompe ſon heure)
De la peau d'ũ grãd Ours qu'il veſtoit pour armeure
Luy ſecoüant au poing vn Brand armé de cloux
A la poincte d'acier, qui tranchoit dés deux bouts,
Marchoit comme vn Geant, & en lieu d'vne creſte
La queuë d'vn cheual luy pendoit de la teſte.
Là print riuage Argus, Telamon, & Tiphys,
Et celuy qui auoit Achille pour ſon fils,
Et celuy qui deuoit aux riues Eubóées
Rendre des Grecs veinqueurs les Nauires noyées.
Là deſcendit auſſi l'indonté iouuenceau
Cenée, à qui le fer rebouchoit ſur la peau
Et contre-bondiſſoit, comme on voit peſle-meſle
Bondir au temps d'hyuer ſur l'ardoiſe la greſle:
Ou deſſus vne enclume vn marteau par compas
Reſſanter, quand Vulcan la frappe à tour de bras.
On dit que ce Cenée au milieu d'vne guerre
De buſches accablé alla vif ſous la terre,
Quand luy qui trop hardy en ſa peau ſe fia,
Les Centaures tout ſeul au combat defia.
Là Mopſus aborda grand Augure & Prophete,
Des ſecrets d'Apollon veritable interprete,
Mais chetif qui ne ſceut prophetiſer ſa mort:
Vn rameau de Laurier pour panonceau luy ſort
Du haut de ſon armet, & vne robbe blanche
Faite à houpetes d'or luy pendoit ſur la hanche.
Plus bas que les replis de ſon voile de lin
Ses pieds eſtoient chauſſez d'vn rouge brodequin,
Duquel ſur le deuant vne corne s'eſleue
Qui ſe recoquilloit iuſqu'à demy la gréue.
Las! le pauure Mopſus, Mopſus qui ne ſçauoit

Qu'aux bords Pagazcans ramener ne deuoit
Argon, & que ſa rame en regrettant ſa perte
Chommeroit ſans rien faire en ſa place deſerte:
Car d'vn tel auiron les ondes il roulloit,
Que nul apres ſa mort ſa place ne vouloit.
Là Caſtor & Pollux fleur de Cheualerie
Prindrent du bord marin la froide hoſtellerie,
L'vn qui euſt mieux piqué vn beau cheual guerrier
Aux champs Laconiens que d'eſtre marinier:
L'autre mieux eſcrimé que ſuer ſous la rame.
Tout au haut de leur teſte vne nouuelle flame
Sembloit deſia reluire, & de larges rayons
Trembloter au ſommet de leurs beaux morions,
Morions façonnez d'inuention gentille
Sur le meſme portrait de l'oualle coquille,
Que l'vn & l'autre auoit deſſus la teſte, alors
Qu'vn œuf de ſes deux bouts les eſclouyt dehors.
Vne robe de pourpre ainſi que feu tremblante
Pendoit de leurs collets iuſqu'au bas de leur plante,
Dont leur mere Leda pour vn preſent exquis
Auoit au departir honoré ſes deux fils,
Ouuriere entre-laſſant d'vne metaine voye
Aux tenues filets d'or tenues filets de ſoye.
Au milieu de l'habit Taygette apparoiſſoit,
Où le cheual Cyllare entre les fleurs paiſſoit:
Et plus bas ſur le bord de ceſte robe neuue
Eurote s'eſgayoit ſerpentant en ſon fleuue
A longs tortis d'argent, où en maintes façons
Deſſus le bord luitoient les filles aux garçons.
Vn œuf eſtoit portraict ſur l'herbe de la riue
Fendu par la moitié, où la peinture viue
De Caſtor à vn bout de l'œuf ſe preſentoit,

Et celle de Pollux à l'autre bout estoit.
Au milieu de l'habit de soye blanche & fine
Voloit au naturel la semblance d'vn Cyne,
Ayant le col si beau & le regard si dous,
Que chacun eust pensé que Iupiter dessous
Encor' aimoit caché, tant l'image portraite
Et du Cyne & de Lede estoit viuement faite.
Là Zethés & Calays les derniers du bateau
Sortirent pour dormir au premier front de l'eau,
Ausquels de tous costez comme deux belles ondes
Les cheueux d'or flottoient dessus les ailes blondes,
Et pleins de liberté s'entremesloient dedans
Les plumes pesle-mesle à l'abandon des vents.
Telle troupe d'Heros, l'eslite de la Grece,
Accompagnoient Iason d'vn cœur plein d'allegresse
Qui toute nuict couchez sur le riuage nu
Dormirent iusqu'au poinct que le iour fut venu.
Aussi tost que du iour l'aube fut retournée,
Voicy venir au bord le mal-heureux Phinée
Qui plus qu'homme mortel enduroit de torment:
Car le pauure chetif n'estoit pas seulement
Banny de son pays, & vne aueugle nuë
N'estoit (ô cruauté) dessus ses yeux venuë
Par le vouloir des Dieux, qui luy auoient osté
(Pour trop prophetiser) le don de la clarté:
Mais à tous ses repas les Harpies cruelles
Demenans vn grand bruit & du bec & des ailes,
Luy pilloient sa viande, & leur griffe arrachoit
Tout cela que ce Prince à sa léure approchoit,
Vomissant de leur gorge vne odeur si mauuaise,
Que toute la viande en deuenoit punaise.
Tousiours d'vn craquetis leur maschoire cliquoit,

Tousiours de palle faim leur bec s'entrechoquoit
Comme la dent d'vn Loup, quand la faim l'espoinçonne,
Ou comme d'vn Lyon, dont la maschoire sonne,
Et béant, & courant, & faisant vn grand bruit,
Fait craqueter sa gueule apres vn Cerf qui fuit:
Ainsi bruyoient les dents de ces monstres infames,
Qui du menton en haut sembloient de belles femmes,
De l'eschine aux oiseaux, & leur ventre tremblois
De faim, qui de grandeur vn bourbier ressembloit,
Et pour iambes auoient vne accrochante griffe
En escailles armée, ainsi qu'vn Hippogrife.
Ce chetif ne viuoit que de petits morceaux
Qui tomboient infectez du bec de ces oiseaux,
Et fust mort de douleur sans la ferme esperance
Qu'il auoit de trouuer quelque iour deliurance
Par les fils Borcains, que le noble Iason
Deuoit par là conduire allant à la Toison.
Aussi tost que Phinée au riuage ouyt bruire
Les Princes esueillez au sifflet du Nauire,
Il se leua du lict ainsi qu'vn songe vain,
Appuyant d'vn baston sa tremblotante main,
Et tastonnant les murs sortit hors de sa porte
D'vn pied foible & recreu, lequel à peine porte
Le corps vieil & moisy: l'eschine de son dos
Ne monstroit aux voyans qu'vne carcasse d'os
Sous vne peau crasseuse, & sa perruque dure
Comme poil de Sanglier se herissoit d'erdure.
Luy sortant de sa chambre affoibly des genous
Se traînoit vers le bruit branchant à tous les coups:
Or' vn estourdiment tout le cerueau luy serre,
Ore tout à la ronde il pensoit que la terre

Chancelloit dessous luy, & ores il dormoit
Accablé d'vn sommeil qui son chef assommoit.
Aussi-tost que les Preux sur le bord l'auiserent,
De merueille estonnez au vieillard deuiserent
Piteux de sa fortune: à la fin souspirant
D'vne debile voix qu'à peine alloit tirant
De son foible estomac, & roüant la paupiere
De ses yeux orphelins de la douce lumiere,
Et virant pour-neant ses prunelles en l'air,
Se tourna vers le bruit, & commence à parler:
O troupe dés long temps en mes vœux attenduë,
S'il est vray que soyez la mesme troupe esluë
Que Iason maistrisé des Destins de son Roy
Au riuage Colchide emmene auecque soy,
Sillonnans les premiers de vos rames fameuses
Le marbre renuersé des vagues escumeuses:
O troupe genereuse, enfans des Dieux yssus,
Ou bien estans des Dieux ou nepueux ou conceus,
Octroyez moy de grace vne pauure demande.
Par le Roy Iupiter, & par Iunon la grande
Ie vous prie & supplie, & par Pallas aussi
Qui si loin vous conduit, & de vous a souci:
Ne me desdaignez point Prince tres-miserable,
Ains auant que partir soyez moy secourable.
Vn celeste courroux n'a seulement mes yeux
Faict orfelins du iour, ny le faix odieux
De la triste vieillesse auec tremblante peine
D'vn baston appuyé seulement ie ne traine:
Mais vn plus grand malheur me donte que ceux cy,
C'est quād ie veux māger (Dieux que dy-ie!) voicy
Comme ces tourbillons qui deuancent les pluyes,
Venir de tous costez les friandes Harpyes

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE

Rauder deſur ma nape, & d'vn bec paſſager
Deſrober le diſner que ie deurois manger:
Coup ſur coup à mon nez retournent & reuiennent,
Puis ſe perdans en l'air loin de terre ſe tiennent
Hautes deſſus le vent: derechef eſpiant
Ma viande du ciel deuallent en criant,
Et ſans les aduiſer fondent à l'impourueuë
Deſſus ma table ainſi qu'on voit fondre vne nuë
De tempeſtes armée, alors que le feu pers
Du tonnerre enſouffré ſaccage les bleds verts.
Ie ne puis euiter ces gourmandes cruelles:
Ie tromperoy plus toſt mon ventre affamé qu'elles,
Tant elles ſont au guet: car ſi toſt que du doy
Ie touche la viande, elles vollent ſur moy,
Et mon pauure manger hors des mains me rauiſſent,
Et de mauuaiſe odeur les plats empuantiſſent.
De leurs morceaux tombez ſans plus ie me nourris:
Mais ils ſont ſi punais, ſi ords, & ſi pourris,
Que de cent pas autour vn homme n'en approche,
Euſt-il le nez de fer & l'eſtomac de roche,
S'il n'eſtoit comme moy de faim eſpoinçonné,
Ou bien à tel malheur par les Dieux condamné.
De tels puants morceaux ie traine au iour ma vie,
Maugreant Atropos qu'elle n'a point enuie
De trancher mon filet. Fuſſé-ie treſpaſſé
Quand du grand Iupiter le vueil i'outrepaſſé,
Par mes oracles vrais rendant trop manifeſte
Aux hommes d'icy bas la volonté celeſte!
Ce ſeul monſtre importun qu'on ſurnõme la Faim,
Qui de iour & de nuict abboye dans mon ſein,
Pour nourrir mon malheur, iette dedans mon ventre
Vn deſir de manger, ventre non, mais vn Antre,

BIBLIOTECA NAZ. ROMA

Plus toſt vne cloaque inſtrument de mes maux.
» Combien ſeul aux mortels donnes-tu de trauaux!
Toutesfois le Ciel veut que les fils de Borée
Compaignons du labeur de la Toiſon dorée,
Allegent ma douleur: d'autres ne le pourroient,
Et quand ils le voudroient certes ils ne ſçauroient,
S'il eſt vray que ie ſois Phinée Roy de Thrace,
Et qu'Apollon encore en mon cœur ait la place:
Et s'encore il eſt vray qu'en ma premiere fleur
Autrefois i'eſpouſay Cleopatre leur ſœur:
Et s'encor il eſt vray qu'Agenor fut mon pere,
Ayant pour ſœur Europe, & Cadmus pour mõ frere.
La pitié naturelle alla le cœur ſerrer
De Zethés, qui ſe print chaudement à pleurer,
Meu du nom de ſa ſœur: puis prenant la parole
Luy touche dans la main, & ainſi le conſole:
Ceſſe tes cris vieillard, nous ſerons ton confort,
Et comme tes parens nous ferons noſtre effort
A vanger pour le moins l'vne de tes iniures,
Pourueu que par ſerment à haute voix tu iures
Que le courroux des Dieux qui s'auance à loiſir,
Nos chefs ne foudroyra pour t'auoir fait plaiſir
Car ce n'eſt la raiſon de gaigner en ſalaire
L'ire de Iupiter pour te vouloir bien faire.
» Quand vne fois les Dieux ſe ſentent irritez
» Soudain n'offenſent ceux qui les ont deſpitez
» Mais en temporiſant puniſſent le merite
» Au double de celuy qui penſoit eſtre quite:
Pource en leuant tes mains iure icy deuant tous,
Que la rancœur des Dieux ne tombera ſur nous.
Adonques le vieillard eſclata des aſtelles,
Et reſpandit le ſang d'vn Taureau deſſus elles,

Rauder desur ma nape, & d'vn bec passager
Desrober le disner que ie deurois manger;
Coup sur coup à mon nez retournent & reuiennent,
Puis se perdans en l'air loin de terre se tiennent
Hautes dessus le vent: derechef espiant
Ma viande du ciel deuallent en criant,
Et sans les aduiser fondent à l'impourueuë
Dessus ma table ainsi qu'on voit fondre vne nuë
De tempestes armée, alors que le feu pers
Du tonnerre ensouffré saccage les bleds verts.
Ie ne puis euiter ces gourmandes cruelles:
Ie tromperoy plus tost mon ventre affamé qu'elles,
Tant elles sont au guet: car si tost que du doy
Ie touche la viande, elles vollent sur moy,
Et mon pauure manger hors des mains me rauissent,
Et de mauuaise odeur les plats empuantissent.
De leurs morceaux tombez sans plus ie me nourris:
Mais ils sont si punais, si ords, & si pourris,
Que de cent pas autour vn homme n'en approche,
Eust-il le nez de fer & l'estomac de roche,
S'il n'estoit comme moy de faim espoinçonné,
Ou bien à tel malheur par les Dieux condamné.
De tels puants morceaux ie traine au iour ma vie,
Maugreant Atropos qu'elle n'a point enuie
De trancher mon filet. Fusse-ie trespassé
Quand du grand Iupiter le vueil i'outrepassé,
Par mes oracles vrais rendant trop manifeste
Aux hommes d'icy bas la volonté celeste!
Ce seul monstre importun qu'on surnõme la Faim,
Qui de iour & de nuict abboye dans mon sein,
Pour nourrir mon malheur, iette dedans mon ventre
Vn desir de manger, ventre non, mais vn Antre,

BIBLIOTECA NAZ. ROMA

Plus toſt vne cloaque inſtrument de mes maux.
» Combien ſeul aux mortels donnes-tu de trauaux!
Toutesfois le Ciel veut que les fils de Borée
Compaignons du labeur de la Toiſon dorée,
Allegent ma douleur: d'autres ne le pourroient,
Et quand ils le voudroient certes ils ne ſçauroient,
S'il eſt vray que ie ſois Phinée Roy de Thrace,
Et qu'Apollon encore en mon cœur ait la place:
Et s'encore il eſt vray qu'en ma premiere fleur
Autrefois i'eſpouſay Cleopatre leur ſœur:
Et s'encor il eſt vray qu'Agenor fut mon pere,
Ayant pour ſœur Europe, & Cadmus pour mõ frere.
La pitié naturelle alla le cœur ſerrer
De Zethés, qui ſe print chaudement à pleurer,
Meu du nom de ſa ſœur: puis prenant la parole
Luy touche dans la main, & ainſi le conſole:
Ceſſe tes cris vieillard, nous ſerons ton confort,
Et comme tes parens nous ferons noſtre effort
A vanger pour le moins l'vne de tes iniures,
Pourueu que par ſerment à haute voix tu iures
Que le courroux des Dieux qui s'auance à loiſir,
Nos chefs ne foudroyra pour t'auoir fait plaiſir
Car ce n'eſt la raiſon de gaigner en ſalaire
L'ire de Iupiter pour te vouloir bien faire.
» Quand vne fois les Dieux ſe ſentent irritez
» Soudain n'offenſent ceux qui les ont deſpitez
» Mais en temporiſant puniſſent le merite
» Au double de celuy qui penſoit eſtre quite:
Pource en leuant tes mains iure icy deuant tous,
Que la rancœur des Dieux ne tombera ſur nous.
Adonques le vieillard eſclata des aſtelles,
Et reſpandit le ſang d'vn Taureau deſſus elles,

Qu'on auoit assommé le chef encontre-mont
Il fist trois petits feux en cerne tout en rond,
Il mesla dans du laict l'eau de la mer salée,
Il arrosa de vin la victime immolée,
Effondra le Taureau, entrailles & iambons
De sel bien saupoudrez ietta sur les charbons:
Puis ayant sur le chef vne couronne pleine
De Myrique prophete, & de chaste Verueine,
Esleuant pour-neant ses paupieres aux Cieux,
Par serment solennel attesta tous les Dieux:
Sache le grand Soleil qui voit tout en ce Monde,
Sache la Mer, la Terre & l'abysme profonde,
Et l'aueugle bandeau qui me sille à l'entour
Les yeux, pour ne iouyr de la beauté du iour,
Et le sçachent aussi les meschantes Furies
Qui me pillent ma vie en forme de Harpies,
Que nul de tous les Dieux (i'en iure) contre vous
Pour m'auoir soulagé n'enuoyra son courrous.
I'ay preueu dés long temps la fin de ma misere,
Ie sçay que Iupiter ne tient plus sa cholere
(De sa grace) sur moy, lequel pour mon support
A fait aux fils des Grecs en ce lieu prendre port.
Ainsi parloit Phinée, & ia dessus le sable
Les valets de ce Prince auoient dressé la table,
De viures la chargeant & de vins à foison,
Mets qu'ils deuoient manger derniers en sa maison.
Les deux freres cachez sous vne roche creuse
De halliers herissee, & d'vne horreur affreuse,
Attendoient les oiseaux, ayant pendus aux bras
A demy retroussez leurs tranchans coutelas.
Ce-pendant Telamon en vne chaire ornée
De gazons fit asseoir le malheureux Phinée,

Le pria n

Le priant de manger, & de ietter bien loin
Aux ondes & au vent sa famine & son soin.
Aussi tost que ses doigts toucherent la viande,
On entendit en l'air ceste troupe gourmande
Criailler d'vn grand bruit, cõme on oit dans vn bois
Pres le bord de la mer vne confuse vois
Des Palles & Butors quand vn larron ils trouuent
Qui remarque leurs nids & leurs femmes qui couuent.
Puis en fondant du ciel sans les apperceuoir
(Ainsi qu'vn soudre ardent qui prompt se laisse choir
S'esclattant d'vn grand bruit) dessus luy se percherẽt,
Et de leurs becs crochus la viande arracherent
Hors de ses viuides mains, haletant vne odeur
Qui empuantissoit des Cheualiers le cœur.
Là quelque peu de temps en mangeant seiournerent
Puis comme tourbillons en l'air s'en retournerent.
Lors Zethe & Calays happerent leurs boucliers,
Dont l'acier reluisoit comme des Astres clairs,
Et secouant ez mains leur cymeterre croche,
Comme vents orageux sortirent de la roche,
Commandant aux valets d'vn pied prompt & leger
Rapporter sur la table encores à manger.
A peine à peine estoient les viandes seruies,
Que voicy de rechef les gloutonnes Harpies
Tournoyer sus la table, & de leur bec pillard
Rauissant la viande affamer le vieillard.
En mangeant ils craquoient & du bec & des ailes,
Comme font ces Corbeaux qui succent les cerueles
Des animaux pourris: leurs gorges aboyoient
D'vne voix de mâtins qui les Grecs effroyoient.
Zethe du premier coup son aile ne remuë,
Ny Calays la sienne: ains ainsi qu'vne Gruë

Auance vne eniambée ou deux ou trois auant
Qu'abandonner la terre & se donner au vent:
Ainsi deux ou trois pas en sautant eniamberent
Les enfans d'Aquilon, puis au ciel esleuerent
Pendus entre deux airs, esbranlant d'vn grand bruit
Les ailes, que leur pere en les soufflant conduit
Pour leur donner viſteſſe : autrement par trop lentes
N'euſſent iamais attaint les Harpyes volantes,
Qui de legereté les foudres egaloient,
Ou ſoit en retournant, ou ſoit quand ell' alloient
Deuorer les repas de l'aueugle Phinée
Condamné par les Dieux à telle deſtinée.
Les Preux deſur le bord s'arreſterent béans,
Accompaignans des yeux ces grãds Monſtres fuyans
Tant qu'ils peuuent en l'air ayant l'ame ſurpriſe
Du deſir de ſçauoir la fin de l'entrepriſe.
Ainſi que deux Faucons qui vn chemin ſe ſont
En l'air ſuyuant leur proye, & volent front à front,
Ainſi voloient ces deux, ſecoüant à la dextre
L'eſpée, & le bouclier en l'autre main ſeneſtre.
Les Monſtres en voyant leurs ennemis ailez
Tournant autour du bord ne s'en ſont en-volez,
Hault-eſleuez en l'air : ſans plus d'vne aile oiſiue
Tournoient comme vn Milan à l'entour de la riue:
Mais quand ſifler l'eſpée ils ouyrent au vent
Des freres qui de pres les alloient pourſuiuant,
Haſtent le vol en l'air, & de leurs gueules pleines
Rendirent les morceaux pour voler plus hautaines,
Comme on voit vn Heron, pour eſtre plus leger
Quand il ſent vn Gerfault, ſa gorge deſcharger:
Ores dedans le Ciel les Harpyes ſe pendent,
Ores plus bas en l'air à pelotons deſcendent,

Et ores en laissant pres de terre ramer
Les ailes vont razant les plaines & la mer.
Comme vn lièure pressé d'vne importune suite
De chiens par mainte ruze entre-coupe sa fuite
Maintenant d'vn destour maintenant d'vn retour,
Pour tromper les chasseurs amusez à l'entour:
Tout ainsi ces oiseaux de ruses & d'entorces
Errant puis çà puis là, mettoient toutes leurs forces
De tromper ces guerriers qui sans fin ne repos
Haletant les suiuoient & leur pendoient au dos,
Tousiours du fer tranchãt martelãt sur leurs plumes:
Mais autant eust valu frapper sur des enclumes:
Car iamais nulle playe à la chair ne prenoit,
Et du coup sur l'espée aucun sang ne venoit.
Ainsi que les bateurs qui frappent dans vne aire
Par compas les presens de nostre antique mere,
L'aire faict vn grand bruit, le fleau qui se roidist,
Contre le bled battu dedans l'air rebondist:
Ainsi ces Boreans à grands coups d'alumelles
Chamailloient sur le chef, sur les flancs, sur les ailes,
D'vn coup suiuy menu: le dos en gemissoit,
Et sans playe l'espée en hault reialissoit.
Si est-ce qu'à la fin ils les eussent tuées
Sur l'onde Ionienne aux isles situées
Entre deux grands rochers (isles dictes des Grecs
Plôtes en premier nom, en second nom apres
Pour le retour d'iceux Strophades se nommerent)
Sans que les Cheualiers de là s'en retournerent,
S'apparoissant Iris qui du Ciel descendit,
Et de passer plus outre ainsi leur defendit:
Il fussit (dit Iris) race Aquilonienne,
De bannir iusqu'icy la race Typhéenne:

De passer plus auant il ne faut attenter,
Ny de chasser plus loin les chiens de Iupiter:
Lequel (bien qu'vne Ægis luy serue de curasse,
Et qu'il laisse tomber vne flambante masse
Pour son dard, quand il veut, de ses ardentes mains)
Tels chiens il a choisi pour punir les humains.
Et pource retournez: la chose est ordonnée
Qu'ils ne mangeront plus les viures de Phinée:
Iunon le veut ainsi, s'en iure par les eaux
(Qu'on ne doit pariurer) des marests infernaux.
A-tant Iris s'en-vole au Ciel en sa retraite,
Et ces monstres s'en vont dans vn antre de Crete,
Où depuis enfermez ne sont plus détachez
Si ce n'est pour punir des hommes les pechez.
Au mandement d'Iris la fille Thaumantide
Les freres ont serré dedans leur gaine vuide
L'espec, & sans laisser leurs ailes esbranler,
D'vn voller suspendu se soustenoient en l'air.
Les Princes ce-pendant demeurez au riuage
Arraisonnent Phinée, & luy donnent courage,
Luy lauent tout le corps, luy baillent habits neufs
Et le font arrenger à la table aupres d'eux.
Luy qui mouroit de faim, de hastiueté grande,
Dispos à toutes mains rauissoit la viande,
Et mordoit goulumẽt, comme vn homme en songeant
Resue apres la viande & s'engouë en mangeant.
Il benist de Cerés le present sauourable,
Et du gentil Bacchus la liqueur secourable,
Il benist la viande, & tout ce qu'on dressoit,
Ioyeux de le manger, affamé benissoit.
Apres qu'il eut du tout sa famine appaisée,
Et qu'il eut la parole en ses flancs plus aisée:

Iaſon qui vers le ſoir encor ne voyoit point
Les freres de retour, d'vn grand deſir eſpoint
De ſçauoir les perils que luy gardoit Fortune,
La fin de ſon voyage, & les flots de Neptune,
Soucieux vers Phinée arriere ſe tourna,
Et d'vn parler en crainte ainſi l'arraiſonna:
Sage fils d'Agenor qui cognois les augures,
Qui ſçais preuoir de loin toutes choſes futures:
Puis que par mon moyen maintenant ton ſoulhait
Deſiré dés long temps à ton vueil eſt parfait,
Entens à mon labeur, & amy prophetiſe
Quelle certaine iſſue aura mon entrepriſe.
L'eſpouſe à Iupiter, & ſa fille Pallas
Ont charpenté ma nef, & ne me repen pas
D'auoir ſuiuy leurs voix: car iuſques à ceſte heure
Ie n'euſſe ſceu iouyr de fortune meilleure.
Mais plus i'arriue prés du Phaſe & de Colchos,
Plus vne froide peur s'eſcoule par mes os:
Quand ie penſe aux toreaux qui ont la flame encloſe
Au nez, & au dragon qui iamais ne repoſe,
Ie ſuis deſeſperé, & tremblant tout de peur
Ie crain de n'achever vn ſi faſcheux labeur:
Pource ie te ſupplie de m'annoncer l'iſſue
De la charge que i'ay ſous Pelias receuë.
Apres auoir aux Dieux tant aux bas comme aux hauts
Sacrifié le ſang de quatre grands toreaux,
Deux noirs à ceux d'ébas, & deux blãcs aux celeſtes,
Le vieillard allegé de ſes premiers moleſtes,
Frais, diſpos, & refait, & qui plus ne portoit
Vn viſage affamé, mais bien qui reueſtoit
De graue maieſté ſa face venerable,

Ouurit de tels propos sa bouche veritable:
Valeureux fils d'Æson, des Dieux le fauoris,
A bonne fin viendra ton voyage entrepris.
Car Iunon qui vous sert de Déesse propice,
Ne souffrira iamais que sa barque perisse,
Laquelle doit vn iour de ses feux radieux
Par les Astres nager & voguer par les cieux.
Au démarer d'icy selon vos destinées
Il vous faudra passer les roches Cyanées,
Roches pleines d'effroy qui se choquent de front,
Et courent sans auoir des racines au fond,
Comme deux grands belliers qui surpris de furie
Se hurtent teste à teste au bout d'vne prairie:
La mer en bouillonnant qui ses montaignes suit,
En tortis escumeuse abaye d'vn grand bruit:
Aucunefois ouuerte en deux elle se créue,
Et s'abysme aux enfers, aucunefois s'esleue
Dedans le Ciel pendue, & d'vn horrible tour
Se roulle en groumelant aux riues d'alentour,
Et vague dessus vague en escumant assemble.
Ces rochers tout ainsi que s'ils iouioient ensemble,
S'eslongnent quelque peu, puis courent pour s'outrer
Tournez l'vn contre l'autre, & à leur rencontrer
Vn feu sort de leur front ainsi que le tonnerre
Qui choquant rudement la nue qui l'enserre,
Au milieu de la nuict, des pluyes, & du vent,
Fait vn iour de son feu qui se va resfuyant,
Brillant à longs esclairs, dont la flame eslancée
Des pauures cœurs humains estonne la pensée.
Ainsi se vont hurtant ces rochers vagabons:
Mais plus se hurteront & tant plus soyez prons
De pousser d'vn accord la rame à la poitrine,

Et à grands tours de bras forcez moy la marine:
Bandez-vous au labeur: car si toſt que ſerez
Entre les deux rochers deſia preſque enſerrez,
Iunon auec Pallas vos deux cheres compaignes
Arreſteront le choq de ces dures montaignes
L'vne çà l'autre là les ouurant de leurs mains:
Vn Heron conduira fauſtement vos deſſeins.
Puis dés le meſme iour ſans eſtre plus errantes
Neptune attachera de racines leurs plantes
Au profond de la Mer (ainſi le veut ce Dieu)
Pour n'abandonner plus leur riue ny leur lieu.
Apres vous ramerez pres l'eſcumeuſe entrée
Du fleuue Thermodon, coſtoyant la contrée
Des femmes ſans mammelle, où par les camps eſpars
En trois grandes citez habitent en trois pars.
Ces femmes ne ſont point comme nos femmelettes
Qui font par le meſtier promener les nauettes
En ourdiſſant la toile, ou tournent le fuſeau,
Ou roulent le filet autour d'vn deuideau,
Ou ſe teignent les doigts aux couleurs des ouurages:
Elles n'ont que la guerre empreinte en leurs courages,
Le brandir de la pique, & de bien manier
Sur le ſablon poudreux vn beau cheual guerrier,
Ou de ruer la hache & de faire la guerre
Aux hommes qui voudroient aborder à leur terre:
Pource n'approchez pas, n'approchez de leur bord,
Vous n'auriez autre gain que d'y trouuer la mort.
Apres vous ſurgirez dedans l'iſle deſerte
D'hõmes & de troupeaux, mais bien toute couuerte
D'oiſeaux qui ont la plume à poincte comme eſpics,
Et la dardent des flancs ainſi que Porcs-eſpics.
Suiuant la grande Mer qui de ſes ondes raſe

Les pieds demy-mangez du haut mont de Caucaſe,
Vous oirrez tout le Ciel re-bruire aux enuirons
D'vn aigle dont le vol eſt plus long qu'autrons:
C'eſt l'oiſeau qui ſe paiſt du cœur de Promethée,
Vous oirrez les hauts cris de ſa voix ſanglotée,
Et les gemiſſemens retrainez en langueur
Du larron imager quand l'Aigle mord ſon cœur.
Entre-coupant le cours du grand Phaſe Colchide,
Forçant le cours de l'eau ioignant le bord humide
Dedans vn verd taillis, pres le temple de Mars,
Vous voirrez la Toiſon deſſus vn cheſne eſpars
Houpuë en laine d'or, qui reluit claire & nette
Comme reluit au ſoir quelque belle Planette.
Que vous diray-ie plus? le Deſtin me defend
De vous prophetiſer vos fortunes de rang,
Ny comment vous voirrez voſtre vie gardée
Des arts Hecateans de la ieune Medée.
I'ay peché lourdement autresfois de vouloir
Faire aux hõmes mortels de poinct en poinct ſçauoir
La volonté des Dieux, qui veulent leurs Oracles
Eſtre touſiours voilez de ne ſçay quels obſtacles,
Et manques en partie, à fin que les humains
Dreſſent touſiours au Ciel & le cœur & les mains,
Et qu'hũbles enuers Dieu, à Dieu ſecours demãdẽt,
Quand au ſommet du chef les miſeres leur pendent.
Dedans le champ de Mars deſſous vn ioug d'acier
D'vne chaiſne de fer il vous faudra lier
Deux toreaux dont les pieds ſõt d'airain, & la gorge
Reſemble vne fournaiſe où le feu ſe regorge.
Comme deux grands ſouflets qu'vn mareſchal boiteux
A ſa forge ententif enfle d'eſprit venteux,

Puis haut puis bas tirant & repouſſant l'haleine
Du vẽt ſouffle-charbon, dõt leur poictrine eſt pleine,
Auecques vn grand bruit fait ronfler ſes fourneaux:
Ainſin en reniflant, les nez de ces toreaux
Iettent à pelottons vne flame allumée
Par ondes noirciſſante en obſcure fumée.
Deçà delà roüez à l'abandon du vent:
Mais à force de mains courbé ſur le deuant:
Tirant encontre-bas leurs cornes par outrance,
Vous les ferez broncher à genoux ſur la panſe
Doutez deſſous le ioug, & fendant les ſillons
Les picquerez aux flancs à grands coups d'aiguillons.
Semant en laboureur la fertile contrée
Des dents d'vn grand ſerpent: comme d'vne ventrée:
Les mottes enfant'ront en lieu de blez germez
Vne fiere moiſſon de Cheualiers armez.
On ne voit point la nuict tant d'eſtoiles flambantes
Driller au firmament, quand les nuës pendantes
Ont deſuoilé le Ciel, comme en ce champ de Mars
Vous voirrez flamboyer d'eſcus & de foudars,
De harnois, de boucliers, de picques & de haches,
Et de clairs morions creſtez de longs panaches.
Cet eſcadron voudra deſur vous ſe ruer:
Mais d'vn reuers d'eſpée il le faudra tuer,
Ou le rendre mutin d'vne ciuile guerre:
Les vns deſia tous grands marcheront ſur la terre,
Les autres à grand' peine auront le chef ſorty:
Aux vns le corps en deux ſera demy-party,
Du col iuſqu'au nombril ayant eſtre & figure,
Et du nombril aux pieds ce ſera terre dure.
Les autres mani'ront les iambes en à-bas,
Qui n'auront point encor d'eſpaules ny de bras:

Et les autres du chef donneront cognoissance,
Leuant la motte en hault de leur prompte naissance.
Comme vn homme duquel le champ est en debat,
De bon matin s'esueille, & de sa faulx abat
En haste la moisson toute verte tombée:
Il sie à toutes mains: la faucille courbée
Ne pardonne aux sillons: en la mesme façon
Vous trancherez soudain la guerriere moisson
Des hommes terre-nez qui ne feront que d'estre,
Et sentiront la mort aussi tost que le naistre:
Les sillons de leur sang à grands flots ondoyront,
Les vns dessus le front, les autres tomberont
Renuersez sur le dos, les autres de cholere
En trepignant mordront les mottes de leur mere:
Et les autres tranchez (autant qu'iceux adonc
Esleueront le corps) la moitié de leur tronc
Coulera dans le Phase aux poissons la pasture,
Et l'autre engressera les champs de pourriture.
Par charmes vous pourrez endormir le serpent
Qui couue sous le ventre en largeur vn arpent,
De crestes perruqué, à qui iamais le somme
Tant soit peu iour ne nuict les paupieres n'assomme:
Il a le chef horrible, il a les yeux ardans,
Sur la maschoire large il a trois rangs de dents,
Et sa langue en sifflant sible d'vne voix telle,
Que les petits enfans se mussent sous l'aisselle
De leur mere en trẽblant, quãd luy faisant vn bruit
Garde la toison d'or & veille toute nuict. (de.
Cõme on voit biẽ souuẽt (quãd vn Pasteur qui gar-
Ses troupeaux dans vn bois, & laisse par mesgarde
Choir en vn Chesne creux quelque tizon de feu,
La flame en petillant, se traine peu à peu,

Mange premier le pied, puis le feſte elle allume,
Puis toute la foreſt s'embraze & ſe conſume)
Vn repli de fumée entre-ſuiui de pres,
Puis vn autre & vn autre & puis vn autre apres
Se voute en ondoyant : ainſi de ceſte beſte
Le dos ſe va courbant de la queuë à la teſte
De plis longs & tortus: toutefois prenez cœur,
Vn ſeul enchantement vous en fera veinqueur,
Et gaignerez la peau de fils d'or en-noblie,
Puis vous retournerez veinqueurs en Theſſalie.
A peine ce vieillard aux Oracles des Dieux
Sans ordre auoit mis fin, quand voici dans les Cieux
Les freres de retour, faiſant par la nuict ſombre
Aux rayons de la Lune apparoiſtre leur ombre:
Ils furent longuement à tourner dedans l'air,
Puis d'vne poincte en bas ſe laiſſerent caler
Sur le bout de l'antenne, & de là ſur le ſable,
Où trouuerent encor leurs compagnons à table.
Ainſi que deux Laniers qui ont chaſſé long temps
Ou par faim qui les preſſe, ou pour leur paſſetemps,
Ayant ouy la voix des maiſtres qui les penſent,
Reuiennent à leur cri, puis en fondant s'eſlancent
En poincte de roideur ſur le leurre ietté:
Ainſi les Boreans apres auoir eſté
Longuement attendus, contre-bas ſe baiſſerent,
Et de leurs pieds legers le riuage preſſerent
Haletant & tirant l'haleine à leur retour,
Comme vn coureur d'Olympe ayant finy ſon tour.
Ils content à Iaſon iuſques en quelle place
Aux Harpyes en l'air ils ont donné la chaſſe,
Et comme Iris iura par le fleuue d'embas
Que plus ne reuiendroient deſrober les repas.

Du vieillard, qui ioyeux les embrasse & les loüe:
Il leur baise la main, il leur baise la ioüe,
Et de mille mercis rend grace aux deux enfans
Qu'Aquilon engendra le plus viste des vents.
En ce-pendant Typhys qui vit flamber l'Aurore,
Esueilla du sifflet ceux qui dormoient encore:
Il les fist soir de rang, les priant d'auoir soing
D'empoigner brusquement les auirons au poing.
Adonque la galere egalement tirée
Alloit à dos rompu dessus l'onde azurée,
Et de longs plis courbez s'entre-coupant le dos
Se trainoit en ronflant sur les bosses des flos:
Le riuage s'enfuit, & rien n'est manifeste
A leurs yeux que la mer & la voûte celeste.
Or' adieu Cheualiers aux armes excellans,
Adieu noble Iason, adieu freres volans:
Ou soit que vous soyez hommes de saintes vies,
Philosophes constans, qui chassez les Harpyes
De la table des Rois, les flateurs, les menteurs
Qui deuorent leurs biens & de leurs seruiteurs:
Ou soit que vous ayez la plante si legere
Qu'on ait feint de vous deux la fable mensongere
Que vous passez les vents (car la viste Aëllon,
Celenon & sa sœur ne denotent sinon
Les soufflets rauissans des vents & des orages)
Voguez heureusement aux Colchides riuages.
Vostre Hymne est acheué ie ne vous lou'ray plus.
Ie me veux souuenir de Castor & Pollux
Enfans de Iupiter, pour rendre leur memoire
Par les peuples François fleurissante de gloire.
Ils meritent mes vers: aussi bien de ce temps
Les auares Seigneurs ne sont guiere contens.

Qu'on deſcriue leurs faits, & ſi quelqu'vn attire
Par careſſe vn Poëte à ſes geſtes deſcrire,
Il fera le bragard, & ne voudra penſer
De vouloir par bien-faits les Muſes auancer:
Buſles, qui aiment mieux faire grande leur race,
Ou baſtir des Palais, que d'acquerir la grace
D'Apollon: ô les ſots qui ne cognoiſſent pas
Qu'à la fin leurs chaſteaux trebucheront à bas,
Et qu'en moins de cent ans leurs races incognues
Se traineront ſans nom par les tourbes menues!
Qu'ils meurent ſans honneur, puis qu'ils veulent mourir,
Engloutis en leur tombe: & faiſons refleurir
Celuy de ces Iumeaux, de ces freres d'Heleïne,
Qui viuent à leur rang au celeſte domaine:
Ils m'en ſçauront bon gré, ſi l'art induſtrieux
Des Muſes peut mõter ſi haut que iuſqu'aux Cieux.

L'HYNNE III.

DE POLLVX ET CAſtor, à Gaſpar de Colligny.

IL me plaiſt Colligny, d'imiter le tonnerre,
Qui deuãt que ruer ſa fureur cõtre terre,
Gronde premierement d'vn petit bruit en l'air,
Et reluiſt dans la nue auec vn peu d'eſclair:
Puis ſoudain coup ſur coup redoublant ſa tempeſte,
Son bruit & ſon eſclair, vient ſaccager la teſte

D'vn ſuperbe rocher, & en fait ſur les eaux
Et ſur les champs voiſins eſclatter les morceaux.
Ainſi du premier coup il ne faut que ie tonne
Vos geſtes en-noblis des trauaux de Bellonne:
Il faut ſonder ma force, & m'eſprouuer vn peu,
Mener vn petit bruit, luire d'vn petit feu,
Faiſant mon coup d'eſſay ſur les patrons eſtranges,
Auant que haut-tonner vos fameuſes louanges
D'vn ſon digne de vous, pour viuement ſemer
De voſtre beau renom les terres & la mer.
Ce-pendant ie feray comme vn ioüeur de Lyre,
Qui decoupe vn fredon, auant que ſa main tire
Fil à fil la chanſon, pour tenter ſeulement
Si la corde à l'eſprit reſpond fidelement.
Ainſi pour mieux ſonner vos vertus & vos geſtes
(Qui vous egaleront par renom aux celeſtes)
Ie viens à Chaſtillon, ſur ma Lyre chanter
Comme pour vn fredon les fils de Iupiter,
Les Iumeaux que Leda la Theſtiade fille
Enfanta pres d'Eurote enclos en la coquille
D'vn œuf que Iupiter dans le ventre luy mit
Quand d'vn Cygne amoureux il emprunta l'habit,
Dementant ſa grandeur ſous vne eſtrange plume,
Brulé du feu d'amour qui les plus grands allume.
Donques ie veux chanter ces deux Laconiens,
Ces deux freres beſſons Lacedemoniens:
Sus doncq chantons deux fois voire trois voire quatre
Ces deux maſles garçons: Pollux bon à combatre
Aux Ceſtes emplombez, & Caſtor ſouuerain
A picquer vn cheual & le ranger au frain:
Qui ſauuent les ſoldats au milieu des armées
Quand les batailles ſont bruſquement animées,

Et quand les Cheualiers peſle-meſle aux combats
Sous leurs cheuaux tuez ſont trebuchez à bas:
Et qui ſauuent encor les nauires forcées
Des homicides flots, quand elles ſont pouſſées,
(Ou des Aſtres couchans, ou des Aſtres leuans)
Comme pour le ioüet de fortune & des vents,
Leſquels roulent la vague auſſi haut que la croupe
D'vn grand eſcueil marin, maintenant ſur la poupe,
Maintenant ſur la prouë, aux flancs, ou ſur le bord,
Ou de quelque coſté qu'il plaiſt à leur effort:
Le maſt ſe fend en deux, & l'antenne caſſée
Tombe auecque la hune à morceaux deſpeſée:
Le gouuernal ſe froiſſe, & le tillac deſſus
Et deſſous eſt remply de larges flots boſſus.
Le tonnerre enſouffré s'eſclate de la nuë,
Vn eſclair qui ſcintille à longue poincte aigue
Fait vn iour incertain du milieu de la nuit,
Les cordes de la nef mugiſſent d'vn grand bruit,
La mer tonne à ſes bords, que les vents peſle-meſle
Martellent pleins d'eſclairs, de pluyes & de greſle.
Toutefois vous ſauuez les pauures matelots,
Et retirez la nef de la proye des flots:
Vous endormez les vents, & flattez la marine
D'vne tranquillité gracieuſe & benigne:
Les nues çà & là ſe perdent dans les Cieux,
Et la Creche & les Ours apparoiſſent aux yeux
Des mariniers tremblans, qui donnent teſmpignage
Que la mer ſe fait propre & donce au nauigage.
O tous deux le ſecours, ô tous deux le ſupport
De ceux qui ſur les flots n'attendent que la mort,
Chantres, victorieux, Cheualiers, & Poëtes,
Tous deux egalement mes chers amis vous eſtes.

Donques, lequel de vous lou'ray-ie le premier
Ou Pollux l'escrimeur, ou Castor l'escuyer,
Vous celebrant tous deux? ta louange premiere,
O Pollux ie diray, puis celle de ton frere.
Quand Argon aborda (portant les fils des Dieux)
Au port Bebrycien, laſon fut curieux
De ſçauoir ſi la paix y regnoit ou la guerre,
Enuoyant ſon herault pour deſcouurir la terre,
Quelles gens l'habitoient, pour viures y chercher,
Fleuues, & freſches eaux pour leur ſoif eſtancher,
Ce meſſager arma d'Olmier pacifique
Sa forte main guerriere en lieu d'vne grand' picque,
Et d'vn palle Olmier couronna tout en rond
(Heureux ſigne de paix) la douceur de ſon front.
A peine auoit laiſſé la marine ſallée,
Qu'il apperceut vn homme au fond d'vne vallée,
Ains vn ſantôme d'homme en vain pleurant le nom
Et l'abſente amitié d'vn ſien mort compagnon:
Il n'auoit que la peau ſeulement animée,
Sa bouche de long ieun palliſſoit affamée,
Sa barbe s'auallort d'vn poil rude & craſſeux,
Son teint eſtoit plombé, ſes yeux haues & creux,
Et pour habillement luy pendoit des eſchines
Les lambeaux d'vn haillon tout recouſu d'eſpines.
Si toſt qu'il vit Cephée, il accourt au deuant:
Quiconques ſois (dit-il) ne marche plus auant,
Chetif retourne-t'en, las! en ce pendant qu'ores
Le viure & le fuir ſont en tes pieds encores.
Cephé ne perdit cœur oyant ces premiers mots:
Mais voyant que celuy n'auoit autre propos
Que mort, que ſang, que peur, craignant quelque
dommage,

Retourne à toute haſte & gaigne le riuage,
Menant auecques ſoy Timante, à qui le cœur
Friſſonnoit en tremblant d'vne ſemblable peur
Qu'vn poiſſon qui tapiſt ſon corps deſſous la mouſſe
Quand le vent Aquilon ſon eſcaille repouſſe.
Lors pleurant il leur dit, Laiſſez ce bord icy:
Ce n'eſt pas vn riuage auquel on a ſoucy
Des lointains eſtrangers que l'ire de Neptune,
Ou le deſir de terre y conduit de fortune:
En lieu d'humanité, les meurtres & la mort
Et le ſang eſpandu maiſtriſent tout ce bort.
Ce n'eſt pas vn royaume auquel la reuerence
Qu'on doit à la pitié, face ſa demeurance:
Non, ce n'eſt pas icy où l'equitable foy
Tient le peuple en repos d'vne paiſible Loy!
Comme les Etneans, engence abominable,
Soit de nuict ſoit de iour errent deſſus le ſable
Du bord Sicilien, à fin de regarder
Si l'orage d'hyuer fera point aborder
Contrainte par le vent quelque nef d'auenture
Pour ſeruir au Cyclop de ſanglante paſture:
Ainſi les habitans de ce meſchant terroy
Fourmillent à ce bord d'vn regard plein d'effroy.
Eſpiant tour à tour ſi la fortune ou l'ire
Du vent conduira point quelque pauure nauire
Pleine d'hommes paſſans, afin de les lier
Priſonniers de leur Roy, pour les ſacrifier
A ſon Pere Neptune, au deuant d'vne Roche,
Comme ſimples toreaux que le Miniſtre approche
Par force pres l'autel puis en hauſſant le bras
D'vn grand coup de maillet les fait tomber à bas.
Ainſi leur Roy cruel qu'Amycus on ſurnomme,

Au deuant d'vn rocher ſans pitié les aſſomme:
Puis en rouant leurs corps deux ou trois fois en l'air,
Pour nourrir les poiſſons les iette dans la mer.
Ceux qui ſont les plus forts, & de plus belle taille,
Contraint en deſpit d'eux de iouſter en bataille
Contre luy ſeul à ſeul au milieu d'vn camp clos,
Où d'vn grand coup de Ceſte il leur froiſſe les os.
Tantoſt ce grand Geant viendra ſur ceſte riue:
Sa troupe en le voyant tremble toute craintiue,
Tant il eſt grand & lourd: il la va ſurpaſſant
De tout le chef entier, comme vn pin ſe hauſſant
Sur toute la foreſt, ou comme la montaigne
D'Olympe dont le chef les Aſtres accompagne,
Qui voit des monts ſous luy, encor qu'ils ſoient bien grands,
Ne hauſſer que leur teſte à l'egal de ſes flancs.
Aux hommes de façon ny de face il ne ſemble:
Cent rides ſur le front l'vne ſur l'autre aſſemble
Longues comme ſillons, que les coultres trenchans
Ont largement creuſez en labourant les champs:
Les dents deçà delà luy grincent en la gueulle
D'vn bruit tout enroué comme d'vne grand' meulle,
Que la force d'vn homme, ou d'vn ruiſſeau coulant,
Tout au tour du moulin fait ſonner en roulant:
Comme le poil d'vn Ours ſe roidiſt ſa perruque,
Vn taillis de ſourcils hideuſement offuſque
Ses gros yeux enflamez, enſanglantez & roux
Comme l'Aſtre de Mars tout rouge de courroux:
Au reſte il a le bras & la iambe veliie
Plus que la dure peau d'vne cheure peliie,
Et demeine en marchant vn plus horrible bruit
Q'vn torrent eſcumeux, qui bouillonnant s'enfuit.

Touſiours de ſon coſté compaigne luy pendille
Comme pour ſon iouet, vne creuſe coquille
Retorſe par le bout & large que ſouuent
Ainſi qu'vn flageolet il entonne de vent:
Il n'a ſi toſt dedans entonné ſon halene,
Que les Bebryciens accourent ſur l'arene,
Et prompts autour de luy ſe viennent tous ruer
Pour ſçauoir s'il faut point eſcorcher ou tuer.
Il a ſous vn rocher pour ſa maiſon vn Antre,
Où iamais du Soleil la belle clairté n'entre,
Soit qu'il monte à cheual abandonnant les eaux,
Ou ſoit qu'il laiſſe cheoir en la mer ſes cheuaux.
Deuant ſon Antre put vn odeur de voiries,
De carcaſſes de morts relantes & pourries:
Icy l'os d'vne iambe, & là celuy d'vn bras
Blãchiſſent l'vn ſur l'autre à grands mõceaux à bas.
Tout au haut du ſommet de ſes hideuſes portes,
Des eſtrangers meurdris pendent les teſtes mortes,
Que pour vne parade il acroche de rang
A longs filets glacez diſtillantes le ſang,
Qui reſpandent (horreur!) par les playes cruelles
Du Teſt froiſſé de coups leurs gluantes cerueles:
Qu'on ne recognoiſt plus, ny le nom de ceux-là
Qui viuans les portoient, tant fierement il a
Leurs fronts eſcarbouillez d'vne forte couraye,
De la bouche & des yeux ne faiſant qu'vne playe.
Il a dedans ſon Antre à Neptune eſleué
Vn autel impiteux de meurdres tout paué,
Où pendent ſur le haut les courayes funeſtes
(Ie tremble en le diſant) des homicides Ceſtes
Taillez de cuir de bœuf qu'on aſſomme à la mort,
Pelu, non courroyé, large, puiſſant, & fort.

Si le vent aujourd'huy quelque passant n'ameine
Pour iouster contre luy, ce soir il aura pleine
La gorge de ma chair, & assis sur le bort
Humera tout mon sang dedans vn Test de mort.
Pource ie vous supplie par le Ciel respirable,
Par l'Air, par le Soleil soyez moy secourable,
Ruez moy dans la mer ou m'assommez de coups:
Bref, si i'ay ce bon-heur que de mourir par vous,
Heureuse ie diray ma miserable vie,
Au moins si ie la voy par les hommes rauie.
Ainsi disoit Timant, qui les genoux tenoit
De Iason, que la peur au cœur espoinçonnoit:
Tout le sang luy gela tremblant de froide crainte
Que sa barque ne fust par le Gean attainte.
A-tant dessus le bord voicy venir le Roy,
Ayant les yeux ardans d'vn merueilleux effroy:
Il fermoit en sa dextre vne dure massuë
De sauuage Oliuier, de toutes pars bossue
De neuds armez de cloux, dont il contoit ses bœufs
Quand saouls ils retournoient des riuages herbeux.
Comme vn Loup tourmenté de faim & de cholere,
Oyant le plaint d'vn Fan qui a perdu sa mere,
Sort du Bois à grand haste, & de sang tout ardent
Herisse son eschine, & fait craquer sa dent:
De tel pas il aborde à la riue premiere,
Où ia se promenoit ceste troupe guerriere.
Les vns de deux caillous faisoient sortir du feu,
Les autres ia contoient cela qu'ils auoient veu.
Les vns cerchoient vn fleuue, ou de la foreſt verte
Apportoient des fueillards sur la riue deserte
Pour en faire des licts, les autres appreſtoient
Des viures pour disner, & les autres luttoient.

Tout soudain qu'il les vit, son cœur fremist de ioye,
Enragé d'assommer vne si tendre proye:
Ne plus ne moins que fait vn grand Tygre affamé
Voyant vn Cerf au bois de son front desarmé:
Lors sans vser vers eux d'humanité requise
Quand quelques incognus sur le bord on auise,
Ny sans les salüer, ny sans leur demander
Quel besoin les faisoit à son port aborder,
Quelles gens ils estoient, leurs parens, ou leur race,
Hautement s'escria d'vne telle menace:
Si de vostre bon gré vous abordez icy
Pour iouster contre moy, approchez, voy me-cy:
Le plus braue de vous entre ses mains empongne
Les armes seul à seul & se mette en besongne:
Ou bien, si vagabonds & par la mer errans
Vous ancrez à mon bord de mes loix ignorans,
Sur l'heure à vos despens ie les vous veux apprendre.
I'ay fait commandement qu'homme n'osast descẽdre
Prenant terre à mon port, soit allant ou venant
Ou deuers le Midy, ou deuers le Ponant,
Sans faire contre moy preuue de sa vaillance:
On visite ma terre à telle conuenance.
Pource sans tant muser soudain despeschez vous
D'eslire en vostre troupe vn homme par-sus tous
Qui se combatte à moy, ou sans plus vous le dire
Ie darderay le feu dedans vostre nauire,
Et vous feray tous vifs estouffer là dedans
Enfumez & grillez sur les charbons ardans.
Les larmes ny les vœux ny les humbles prieres,
Ny les droicts d'hostellage icy ne seruent guieres:
Icy lon ne flechist nos cœurs audacieux
Pour nous prescher en vain la iustice des Dieux:

Des autres nations Iupiter ſoit le maiſtre,
En ſoit l'eſpouuental, ie ne le veux cogneſtre:
Ie ſuis mon Iupiter, & ſans craindre autre effroy,
Ma main, comme il me plaiſt, me ſert ſeule de loy:
Et pource n'eſperez graces ny courtoiſies:
Il y a trop long temps que mes armes moiſies
Pouldreuſes ſont au croc pendans ſans faire rien:
Ie vous puis aſſeurer que i'engarderay bien
Que voſtre belle nef trompe mes embuſcades,
Pour attacher les pieds des roches Symplegades.
Ces mots furent en vain d'Amycus prononcez
Qui de l'eſcrime auoit tous les yeux enfoncez.
La ſuperbe menace en cholere alla poindre
Tout le ſang de Iaſon: Idas qui ne ſçait craindre,
Grondoit entre les dents: ſi faiſoit bien encor
Meleagre, Tiphys, Telamon, & Neſtor,
(Noms illuſtrez d'honneur, nobles de renommee,
Roys de diuers païs, & paſteurs de l'armee,
Qui ſurpaſſoient autant tous les autres guerriers
Que les petits Genets ſont paſſez des Lauriers)
Bouillonnans en leur cœur de venger ceſte iniure.
Mais Pollux deuant tous applaudy du murmure
Des ſoudars s'eſleua ſentant bien en ſon cœur
Qu'vn fils de Iupiter deuoit eſtre veinqueur
Sus celuy de Neptun, contre lequel il fronce
Ses ſourcils & luy fiſt vne telle reſponſe:
Quiconques ſois cruel, ne nous menace plus:
Moy le moindre de tous l'Amyclean Pollux
Tout ſeul obeyray ſans faire d'autre eſlite,
Franchement à la loy que tu nous as predite:
Et peut eſtre vanteur qu'on te fera ſentir
A coups de gands plombez trop tard le repentir.
Amycus d'vn reuers luy tourne la paupiere,

Et luy riant des dents, d'vne œillade meurtriere
Luy mesuroit le corps, ainsi qu'vn grand Lyon
Qui se voit enfermé d'vn espais million
De chasseurs & de chiens, seulement il œillade
Celuy qui le plus pres luy dresse l'embuscade,
Et le veut le premier (comme vn hardy veneur)
Assaillir & tuer pour en auoir l'honneur.
Ainsi le regardoit ce monstre abominable:
Mais ne le voyant point ny de port effroyable,
Ny de masse de corps, ains douillette la peau,
Les yeux sereins & doux, le teint vermeil & beau,
D'vn haussebec le mocque, & secoüa la teste
Qu'vn tel mignon osoit attendre sa tempeste:
Ne plus ne moins qu'au Ciel Typhée s'irrita,
Quand le ieune Bacchus à luy se presenta,
Et la belle Pallas viergallement felonne,
Qui contre ses cent bras opposoit sa Gorgonne.
A la fin l'abordant d'vne horrible façon,
Quiconques sois (dit-il) approche toy garçon
Pour ne t'emporter plus ce beau front à ta mere,
Ny ce teint damoiscau, qui trop sotte reuere
Les autels maintenant de ton pays en vain
Pour toy qui doit mourir sans mercy de ma main.
Icy ne se font pas les luttes de Taygette,
Ny les ieux Piseans, où le vainqueur se iette
Tout nud dedans Alphée, & se baignant sans peur
Laue és flots paternels sa pouldreuse sueur:
Icy lon ne combat pour le prix d'vne femme,
D'vn Trepied, d'vn cheual, mais pour la vie & l'ame
Pour respandre le sang & pour faire secher
La teste des vaincus au feste d'vn plancher.
Il n'eut pas acheué qu'à bas il se descharge

De la

De la peau d'vn Lyon, qui ſon eſchine large
Luy couuroit iuſqu'aux pieds, où encores dedans
Se courboient les ſourcils, les ongles & les dents,
Et nud ſe vint planter au milieu de l'arene
Monſtrant ſa large eſpaule, & ſa poictrine pleine
D'vne foreſt de poil: ſes muſcles ronds & gros
Reſſembloient aux cailloux que la courſe des flots
D'vn grand torrent d'hyuer a polis ſur le ſable:
Au reſte, il ſe monſtroit en geſte reſſemblable
A l'vn de ces Geans, qui trop audacieux
Voulurent debouter de leur ſiege les Dieux.
Pollux d'autre coſté vne robe deſpouille
Faite d'vn drap filé ſur la meſme quenouille
De ſa belle Maiſtreſſe (alors que les Heros
Baiſerent par amour les filles de Lemnos)
Qui en partant luy donna pour auoir ſouuenance,
En veſtant cet habit, de leur douce accointance.
Il ſecouoit en l'air à ruades ſes bras
Eſcartez çà & là, pour voir s'ils eſtoient las
D'auoir tiré la rame, ou par longuement eſtre
Engourdis ſans brander les armes en la deſtre.
L'autre n'eſſayoit point ſes membres grands & forts,
Mais ſe tenant ſerré roidiſſoit tout le corps
Enflambé d'vn deſir d'eſpandre la cerueſle
De ce ieune garçon, qui de ſoye nouuelle
Commençoit à couurir ſon menton damoiſeau,
Comme vn ieune duuet couure vn petit oiſeau.
Ce-pendant vn valet ſur le riuage apporte
Des Cæſtes emplombez d'vne pareille ſorte,
Semblables de groſſeur, largeur, & peſanteur:
Pren lequel que voudras, ce dit ce Roy vanteur,
Sans ſort, à celle fin que tu ne puiſſes dire

Apres eſtre veincu qu'on t'ait baillé le pire.
Ainſi dit Amycus, qui ſans chois eſlança
Les Ceſtes ſur l'arene, & Pollux amaſſa
Les plus pres de ſes pieds ſans en faire autre compte,
Et le Gean les mens d'vne viſteſſe prompte.
En ce-pendant Ornyte & Arete vallets
Pour la derniere fois mirent les bourrelets
Aux deux poings de leur maiſtre, & ſes mains aſ-
ſom'reſſes
Lierent ply ſur ply de ceintures eſpeſſes.
Caſtor d'autre coſté de courayes armoit
Son frere, & de parole au combat l'animoit,
Le priant mille fois d'auoir en ſouuenance
La Grece, & de quel pere ils auoient pris naiſſance.
Si toſt qu'ils furent preſts, ils choiſirent tous deux
Vn lieu propre au combat, & faiſant autour d'eux
Aſſeoir leurs compaignons en rond & large eſpace,
Se planterent ſans peur au milieu de la place.
Premierement de coups refrapperent le vent,
Puis eſlongnant la teſte, allongent au deuant
Les bras pour leurs rempars, & de pres accouplerent
Main contre main eſpaiſſe, & leurs coups redouble-
rent.
Pollux adroict & fin en l'art Amyclean,
L'honneur le plus fameux du ſablon Elean,
Maintenant ſe plantoit deſſus la iambe deſtre,
Maintenant ſe viroit ſus la iambe ſeneſtre,
Ores s'acourciſſoit ores ſ'allongeoit grand,
Ore à demy-tourné ne monſtroit que le flanc,
Ores tout l'eſtomac, & ſe deſmarchant ores
En frappant ſe paroit & defendoit encores,
Touſiours l'enuironnant & l'eſpiant au front

Pour luy froiſſer le Teſt: ne plus ne moins que font
Les ſoldats qui par ruſe, embuſcade & fineſſe
Eſpient les abords de quelque forteresſe;
Deſcouurant d'vn œil prompt ores bas ores haut
Le lieu le plus commode à la prendre d'aſſaut.
L'autre comme vn rocher qui de ſon poids ſ'aſſeure
Sur le bord Ægean, en ſa place demeure
Ferme deſſus le pied & ſans ſe remuer
Attendoit que ce Grec ſ'allaſt ſur luy ruer.
Pollux qui ſans repos le grand Gean tourmente,
Ayant choiſi le lieu, ſur les orteils ſe plante
Et ſ'eſlança ſur luy, comme vn flot courrouſſé
S'eſlance contre vn roc dont il eſt repouſſé:
Et luy caſſant le nez d'vne vilaine touche
Luy fiſt piſſer le ſang du nez & de la bouche:
Mais voulant reculer ce grand Gean roidit
Ses bras & d'vn grand coup le chef luy eſtourdit.
Lors la fureur domine & la raiſon ſe trouble,
Vn coup ſur l'autre coup ſans ceſſe ſe redouble,
Qui plus menu que greſle en bondiſſant ſe ſuit
Ores ſur l'eſtomac qui ſonne d'vn grand bruit,
Ores deſſus le ventre, & ores ſur l'eſchine.
Comme on voit les marteaux, au bord de la marine,
Des nerueux charpentiers redoubler de grands coups
Quand ils congnent à force vne ſuite de clous,
Pour enſemble attacher les aiz d'vne nauire:
Vn choq ſur l'autre choq ne ceſſe de rebruire,
Le cauerneux riuage, & le vuide des bois
Comme au creux d'vn theatre en redonnent la voix:
Ainſi de mainte playe & mainte qu'ils ſe donnent
De leurs temples cauez les deux foſſes reſonnent,
Et de coups redoublez l'vn ſur l'autre abondants,

Font craquer leur maſchoire & claqueter leurs dẽts.
Vne ſueur pouldreuſe en fumant goutte à goutte
Depuis le haut du chef iuſqu'au pied leur degoutte:
Ils haletent de chaud, & ne peuuent tirer
De leurs flancs haraſſez le vent pour reſpirer:
Si bien que par contrainte ils reprindrent haleine,
Se reculans à part aux deux bouts de l'arene:
Comme Mars quelquefois fichant ſa lance à bas
Fait repoſer deux camps au milieu des combas.
Puis ſoudain en fureur la mort ſe r'apporterent
Et de teſte & de mains lourdement ſe heurterent:
Ne plus ne moins qu'on voit deux toreaux amoureux
Faire au milieu d'vn pré des combats valeureux,
Et ſe lauer de ſang la peau du col pendante,
Et ſe tronquer du front la corne menaſſante,
Pour l'amour d'vne vache: autour d'eux eſt muet
Tout le menu troupeau, qui encores ne ſçait
Qui leur doit commander, & qui parmy l'herbage
Veinqueur aura tout ſeul la vache en mariage.
De pareille fureur les guerriers martelloient
Leurs temples & leurs fronts, & point ne reculoient:
A celuy la vergongne, & à ceſtuy l'eſpreuue
De l'ennemy cognu pouſſe vne force neuue
Dans le cœur vigoureux, & pour s'eſtre cognus
Ils ſont plus furieux & plus forts deuenus.
Amycus enflamé d'vne bouillante rage,
Ramaſſant ſon eſprit redoubla ſon courage,
Et faiſant reculer Pollux en chaque coing,
Ores du poing ſeneſtre, ores de l'autre poing,
D'vne main ſans repos le tourne & le ſecouë,
Et de ſes bourrelets luy fait ſonner la ionë,
L'eſtomac & le flanc, ne laiſſant ſeiourner

Le Grec, sans le pousser, tourmenter & tourner.
Pollux aucunefois de la teste baissée
Trompe la grande main sur sa teste eslancée:
Aucunefois d'vn pas, ou d'vn petit destour
Euitoit mille morts qui bruyoient à l'entour
De sa douteuse oreille: il n'auoit plus d'haleine:
De sang noir & figé sa gorge sonnoit pleine
Qu'il crachoit par la bouche, & de coups insensé
Son chef deçà delà luy pendoit balancé.
A la fin rencontrant du talon vne pierre
Où les nerfs s'attachoient, tomba contre la terre
Estendu sur le dos: Lors les Bebryciens
D'aise firent vn bruit, & les Thessaliens
Estonnez du hazard, Pollux encouragerent,
Et de leurs voix au cœur sa force relogerent.
Desia ce grand Geant sans nul esgard venoit
Luy fouler l'estomac: mais Pollux qui tenoit
Les iambes au-deuant, d'vne finesse preste
Renuersa le Geant contre-mont sur sa teste.
Plustost que deux esclairs qui s'eslancent de nuit
Se trouuerent debout: vne guerre s'ensuit
Plus forte que deuant, & la vertu honteuse
R'alluma dans leurs cœurs vne ire genereuse:
Sans espargner les mains deçà delà dispos
Haletent l'vn sur l'autre, & se battent les os,
Et meurtrissant leur chair de leurs dures courages,
S'entrecassent les dents, & s'enyurent de playes.
A la fin Amycus ne pouuant endurer
Qu'vn enfant si long temps deuant luy peust durer:
Ainsi qu'vn arc d'acier qu'à toute force on bande
Pour en ruer le traict d'vne vigueur plus grande
Se banda tout le corps, & en dressant le bras,

Luy mesura le chef pour ne le faillir pas:
Puis soudain comme foudre il deschargea sa dextre,
Mais en vain: car Pollux d'vne cautelle adextre
A chef baissé coula sous luy si finement
Que le bras ne toucha que le dos seulement.
Lors de sa dextre main la seneſtre luy tire,
Et luy tournant la hanche, en le chargeant le vire
Renuerſé sur le dos: tel sault Amycus prit,
Que tout son corps en fut sur le sablon escrit.
Il fiſt en trebuchant vn grand bruit au riuage,
Non autrement qu'vn Pin, quand le venteux orage
Desracine sa souche, & le fait trebucher
Tout d'vn coup lourdement du feſte d'vn rocher:
Ce grand Pin en tombant, d'vne longue trauerſe
Auecques vn grand bruit tous les buiſſons renuerſe.
Pollux qui le preſſa, luy miſt ſes deux genous
Sur l'eſtomac rebelle, & de cent mille coups
A ſon aiſe donnez, luy deſchira les tayes
Du cerueau qui couloit du creus de mille playes:
Puis le foulant aux pieds, luy diſt en le trufant,
Va-t'en conter là bas à Pluton, qu'vn enfant
De Iupiter t'a fait ſon Ombre miſerable:
Mon nom te ſeruira de ſepulchre honorable.
A peine ſes yeux morts luy paroiſſoient au front,
Son viſage bouffi, & ſes léures ſe ſont
Retraictes dans la chair, & le ſang comme glace
Dans la barbe figé deſ-honnoroit ſa face.
Pollux victorieux ſouler ne ſe pouuoit
De regarder ce tronq, qui tant de morts auoit
Quand vif il esbranloit la dextre en la bataille:
Il regarde ſes bras, il regarde ſa taille,
Son eſtomac nerueux effroyable de crins,

Et le merueilleux tour de ſes os Geantins:
Ainſi que le berger qui ſeurement regarde
Vn grand Lyon tué, dont la griffe pillarde
Souloit froiſſer ſes bœufs, & ſans crainte d'abois
Eſtoit l'eſpouuentail des paſteurs & des bois.
Incontinent Iaſon & toute la brigade
Luy preſſerent le col d'vne eſpeſſe accollade,
Et ſon frere Caſtor de ſes mains deſplia
Les Ceſtes, & du front le ſang luy eſſuya,
Et en le careſſant pour ſi belle conqueſte,
D'vn chapeau de Laurier couronnerent ſa teſte.
A l'enuy tout le iour ne firent que chanter
L'honneur de ce guerrier, enfant de Iupiter,
Virilement iſſu de la Spartine race:
Puis faiſant tournoyer de main en main la taſſe
Pleine qui eſcumoit de vin tout à l'entour,
Se feſtoioient l'vn l'autre en attendant le iour,
Lequel ſi toſt ne vint, qu'ils pendent à la hune
La teſte du Gean, & ſuiuent leur fortune.
Ie t'ay chanté Pollux: il me plaiſt bien encor
Chanter (comme le tien) le combat de Caſtor.
Certes ie le feray, ma chanſon il merite:
Ie la luy ay promiſe, il faut que ie m'acquite.
O fameux Eſcuyers, Caualcadours, Guerriers,
Eſcrimeurs, Voltigeurs, Soldas & Mariniers:
O les fils putatifs du Spartain Tyndarée,
Tous deux iuſqu'au tombeau du vieillard Apharée
Vous fuſtes pourſuiuis par Idas & Lyncé,
Qui les filles auoient de Leucip' fiancé:
Deſquelles par amour ardamment vous eſpriſtes,
Puis au ſortir de table à force les rauiſtes.
Or deſi a vous eſtiez auec elles venus

Iusqu'au bord du tombeau, quand vous fustes cogneus
Par les deux fiancez qui d'escus & de haches
Auoient les bras chargez & le chef de pennaches.
Apres estre sauuez de leur char bruſquement,
Lyncé frere puiſné parla premierement
(Faiſant ſortir ſa voix du haut de ſa ſalade)
Frongant les yeux ardens d'vne cruelle œillade:
Demourez compaignons, pourquoy deſrobez vous
Sous ombre d'amitié le bien qui eſt à nous?
Ces filles qu'à grand tort vo⁹ emmenez, ſont noſtres:
Homme ne les ſçauroit ſans mentir dire voſtres.
Long temps a que leur pere a iuré par ſa foy
En femme les donner à mon frere & à moy.
Qui plus eſt ie ſçay bien que les filles ſ'en deulent,
Et que pour leurs mariz nullement ne vous veulent.
Voy-les-la toutes deux, demandez leur pour voir
Leſquels en mariage elles veulent auoir:
Vous voirrez qu'enuers nous ſ'enclinent leurs penſées,
Comme à nous par ſerment dés long temps fiancées,
Si quelques eſtrangers nous les vouloient oſter,
En armes vous deuriez nos querelles porter,
Tant ſ'en-faut que deuiez vſer de ces rapines
Enuers nous vos voiſins & elles vos couſines.
Ce n'eſt pas tour d'amis que d'auoir deſrobé
Nos nopces par argent, & d'auoir deſtourbé
Sous ombre de preſent la volonté du pere.
Quel los r'emportez vous d'vn ſi grand vitupere
En Sparte la cité? tout homme par raiſon
Ainſi qu'à des brigands vous clorra ſa maiſon.
Eſt-ce en voſtre pays que la Loy veut permettre
Qu'en la maiſon d'autruy la ſaux on aille mettre?
C'eſt trop penſé de ſoy que de courir apres

Les filles de renom dont les maris ſont pres,
Qui ont l'eſpée en main comme vous, pour defendre
Qu'on ne vienne par dol leur mariage prendre.
Pource retirez vous & nous quittez le bien
Qui de raiſon eſt noſtre auquel vous n'auez rien.
Noſtre pays tout ſeul n'engendre des femelles,
L'amoureuſe Achaïe en produit de treſ-belles,
Si fait Sparte & Argos, & Mycenes auſſi
Où les filles, ſans chois, floriſſent tout ainſi
En graces & beautez és maiſons de leur mere,
Que les fleurs des iardins en la ſaiſon premiere:
Leſquelles franchement bien facile vous eſt
Pour femmes les auoir ſi quelqu'vne vous plaiſt:
Meſmes il n'y a Roy qui bien ne vueille entendre
D'auoir chez luy Pollux & Caſtor pour ſon gendre:
Car vous eſtes tres-beaux, vaillans, & gracieux,
Aux armes bien adroicts, & nez du ſang des Dieux.
Au reſte, ſi quelqu'vn par ſotte outrecuidance
Vous vouloit empeſcher de trouuer alliance,
Ne nous eſpargnez point, vous voirrez le deſir
Que nous auons tous deux de vous faire plaiſir.
Ou bien ſi par orgueil qui les ieunes maiſtriſe
Ne retirez vos mains de ſi folle entrepriſe,
Et ſi le vent ſans grace a ſoufflé dedans l'air
En lieu de vous flechir mon gracieux parler,
Nous les freres puiſnez combatterons enſemble,
Ie dy Caſtor & moy, ou vous ſi bon vous ſemble:
A fin qu'vne maiſon ne lamente qu'vn mort,
Les viuans donneront à nos peres confort:
Puis ſans aucun debat par nopces ſolennelles
Coucheront dans le lict des deux ieunes pucelles.
Ainſi diſoit Lyncé: mais le cruel deſtin

Ne mist pas tout cela qu'il auoit dit à fin.
Lors les freres iumeaux faschez d'vn tel langage
Murmurosent en leurs dents, comme fait le cordage,
Les voiles & l'antenne & le mast quand le vent
Commence peu à peu à souspirer deuant
Les postes messagers de sa proche venue
Qui font bruire la riue & cresper l'eau chenue.
De la simple parole ils sont venus au cris,
Des cris à la fureur, furieux ils ont pris
Les armes en la main, comme vn vent qui à peine
A son commencement vn petit bruit demeine,
Puis le bruit se redouble, & fait ruer apres
Esclattez par trançons les membres des forés,
Esbranle les rochers, & onde desur onde
Renuerse iusqu'au ciel la grande mer profonde.
Les deux freres aisnez mirent les armes bas,
Et Castor & Lyncé s'armerent aux combas
Furieux iouuenceaux, qui tous deux ieunes d'âge
Egaloient les aisnez de force & de courage.
Castor à l'vn des bouts du camp se presenta:
Et Lyncé d'vn pied ferme à l'autre se planta,
Par ondes secoüant vne pique d'Erable,
Qui couuroit tout le camp d'vne ombre espouuëtable.
Castor du premier coup ne fraya que le bort
De l'escu de Lyncé, qui pendoit grand & fort.
A sept replis de cuir le long de la poictrine.
La pointe de la picque en trempe dure & fine
Sans plus se reboucha, & ne peut dans le flanc
Comme elle auoit desir teindre le bois de sang.
Lyncé d'autre costé contre son aduersaire
Droict sur le morion tire vn coup sans rien faire:
Car la pointe trouuant le fer glissant & rond,

En lieu de s'y ficher rebondit contre-mont (creſte
Iuſqu'au ſommet du timbre, & n'euſt rien que la
Des plumes pour le ſang qu'il vouloit de la teſte.
Orcs en ſe marchant ſur l'vn & l'autre pié,
Ores courbant le corps comme à demy plié
Se trauailloient en vain d'allée & de venue
Si point en quelque endroit ils voirroient la chair nuë:
Mais ſe voyans tous deux fidelement couuers,
Preſque deſſperez bandez d'os & de nerfs.
Se heurterent ſi fort, que leurs picques forcées
Aux boucliers oppoſez ſe rompirent froiſſées.
Mais le coup ne fut pas egal en chaque part:
Lyncé demeura ſain, Caſtor de part en part
Eut (en ſe deſmarchant) d'vn eſclat d'auanture
Le bras gauche percé au droict de la iointure.
Pollux en deuint triſte, & Idas qui eſtoit
Aſſis ſur le tombeau d'aiſe s'en debatoit:
Le ſang ieune & vermeil ſur la main luy ondoye
Semblable à la couleur de ceſte rouge ſoye,
Dont les filles d'Aſie empourprent de leurs doigts
Les riches veſtemens des Princes & des Rois.
Apres en leur ioignant tirerent les eſpées
Qui leur pendoient aux flancs en des gaines houpées
A boutons faits de ſoye, & ſecoüant en l'air
Le fer eſtincellant viennent à chamailler.
Leurs morions ſerrez, qui rouges d'eſtincelles
Luiſoient deſſous les coups des dures allumelles.
Les féures de Vulcan ſont plus lents & tardis
A demener les bras que ces Guerriers hardis
A manier les mains: le pié ferme s'arreſte
Contre le pied haineux, la teſte ioint la teſte,

Le fer touche le fer, & troublez de courroux
Sans regarder l'endroit se meurtrissent de coups.
Castor maistre en son art, qui les armes remue,
Feignit de luy porter vn estoc en la veuë:
L'autre pour le parer se descouurit le sein.
Aussi tost que Castor haute luy vit la main,
De pieds, de bras, de teste, enfonça de furie,
Et droit en ceste part où l'homme a plus de vie
Au creux de l'estomac tout outre luy persa
Les poumons & du coup à bas le renuersa.
Le cœur qui sans souffler en pasmoison demeure,
S'estouffa dans le sang: sa force la meilleure
Abandonna ses nerfs, & menu sanglottant
De gros souspirs alloit ses entrailles battant.
Il trepignoit des pieds sur la rouge pousiere:
Vn dur sommeil de fer luy silla la paupiere,
Et roüant de trauers les prunelles des yeux,
Comme vent souspira son ame dans les cieux:
Chetifs qui ne deuoient accoller embrassées
Ny son frere ny luy leurs ieunes fiancées.
Idas tout forcené de voir son frere mort,
Arracha du Tombeau par violent effort
Vn pillier fait de marbre, & marchoit en colere
A grands pas pour tuer le meurtrier de son frere:
Mais Iupiter d'enhaut sa race defendit,
Qui dedans vne nue horrible descendit,
Et se courbant le corps haussa la main armée
D'vne vapeur soulfreuse en l'air toute allumée:
Puis sur le chef d'Idas sa tempeste cslança,
Qui d'vn feu prompt & vif tout le corps luy passa.
La flame en petillant l'estomac enuironne
D'Idas qui tient encor' en ses mains la coulonne,

Bronché mort ſur la tombe: ainſi en prend à ceux
Qui veulent quereller à gens plus vaillans qu'eux,
Meſmes à vous Iumeaux pleins de ſorte puiſſance,
Et qui d'vn pere fort prinſtes voſtre naiſſance.
Ie vous ſalue enfans de Leda qui receut
Vn Cygne pour mary quand elle vous conceut:
Nobles freres iumeaux d'Helene la tres-belle,
Donnez à ma chanſon vne gloire eternelle,
Non mienne mais la voſtre, & celle de Gaſpart
Qui des Muſes s'eſt fait la gloire & le rempart.
Vous aimez les chanſons quand elles ſont bien faites:
Et pource au temps paſſé, les bien-diſans Poëtes
Furent de vos amis, & de tous les Heros
Qui ſuiuans Menelas acquirent quelque los
Arreſtez par dix ans dans le port de Sigée,
Bien loin de leurs pays deuant Troye aſſiegée.
Homere le premier chanta l'honneur des Grecs,
Des Troyens & de vous: & moy petit apres
Si peu que ie ſçay faire & ſi peu que la Muſe
Me depart de ſes biens, & ſi peu qu'elle m'vſe
De faueur ie vous l'offre, & vous l'apporte icy.
Ie ſçay que vous auez les Hynnes en ſoucy:
Car les Dieux ne ſçauroient receuoir de plus dines
Offrandes des mortels que les vers & les Hynnes.

L'HYNNE IIII.

DE HENRY DEVXIESME DE CE NOM, ROY de France.

MVses, quand nous voudrons des Dieux nous ſouuenir,
Il faut les celebrant commencer & finir
Au pere Iupiter, comme au Dieu qui la bande
Des autres fait trembler & maiſtre leur commande.
Mais lors que nous voudrons chanter l'honneur des Rois,
Il faudra par Henry Monarque des François
Commencer & finir, comme au Roy qui ſurpaſſe
En grandeur les plus grans de ceſte terre baſſe.
» L'hõneur eſt le ſeul prix que demãdent les Dieux:
» Auſſi l'homme mortel ne leur peut donner mieux.
Et Iupiter apres la ſanglante victoire
Des Geans ne voulut receuoir autre gloire
Sinon d'ouir ſonner à ſon fils Apollon
Comme ſon trait armé d'vn flambant tourbillon
D'eſclats, de bruit, de peur, de ſoulfre, & de tonnerre,
Auoit eſcarbouillé leurs cerueaux contre terre
Par les champs Flegreans, & cõme leurs grans corps
Et leurs cent bras armez eſtoient renuerſez morts
Sous les mõts qu'ils portoient, & comme pour trophée

De ſa victoire Etna flamboye ſur Typhée.
Sus donc diuines Sœurs de vos dons aidez moy
Pour dignement orner voſtre frere, mon Roy.
Le Bucheron qui ſerre en ſa main la coignée,
Entré dedans vn bois pour faire ſa iournée,
Ne ſçait où commencer: ici le tronc d'vn Pin
Se preſente à l'ouurier, là celuy d'vn Sapin:
Ici du coin de l'œil marque le pied d'vn Cheſne,
Là celuy d'vn Fouteau, ici celuy d'vn Freſne:
A la fin tout penſif de toutes parts cherchant
Lequel il coupera, tourne le fer tranchant
Sur le pied d'vn ormeau & par terre le rue,
Pour en faire vne nef, ou faire vne charrue.
Ainſi tenant és mains le luth bien appreſté,
Entré dans ton Palais deuant ta Maieſté,
Ie doute tout penſif quelle vertu premiere
De mille que tu as ſera miſe en lumiere.
Tes vertus, tes grandeurs, ta iuſtice, & ta foy,
Ta bonté, ta pitié, d'vn coup s'offrent à moy,
Ta vaillance au combat, au conſeil ta prudence:
Ainſi ie reſte pauure, & le trop d'abondance
D'vn ſi riche ſuiet m'engarde de penſer
De toutes à laquelle il me faut commencer.
Si faut-il toutefois qu'à l'vne ie commence:
Car i'oy deſia ta voix d'vn coſté qui me tance,
Et de l'autre coſté ie m'entens accuſer
De ma Lyre qu'en vain ie la fais trop muſer.
Or qui voudroit conter l'abondante largeſſe
Dont le Ciel a verſé deſſus toy ſa richeſſe,
Il n'auroit iamais fait, & ſon vers tournoyé
Aux flots de tant d'honneurs ſeroit bien toſt noyé.
Il t'a fait comme vn preux (quant à la forte taille)

Qui se couure le corps d'vne amantine escaille,
Frere de ces guerriers qu'Homere nous a peins
Si vaillans deuant Troye, Aiax & les germains
Rois pasteurs de l'armée, & le dispos Achille,
Qui rembarrant de coups les Troyens à leur ville,
Cõme vn loup les aigneaux par morceaux les hachoit
Et des fleuues le cours d'hommes morts empeschoit:
Mais bien que cet Achille ait le nom de pied-vite,
De coureur, de sauteur, pourtant il ne merite
D'auoir l'honneur sur toy, soit à corps eslancé
Pour sauter vne haye ou franchir vn fossé,
Ou soit pour voltiger, ou pour monter en selle
Armé de teste en pied quand la guerre t'appelle.
Or parle qui voudra de Castor & Pollux
Enfans iumeaux d'vn œuf, tu merites trop plus
D'honneur que tous les deux, d'autant que tu assemble
En toy ce qu'ils auoient à departir ensemble.
L'vn fut bon Cheualier, l'autre bon escrimeur:
Seul de ces deux mestiers tu as le double honneur:
Car où est l'escrimeur qui ses armes approuche
De toy sans vergongneux remporter vne touche?
Ou soit que de l'espée il te plaise iouër,
Soit qu'en la gauche main te plaise secouër
La targue, ou le bouclier, ou soit que lon s'attache
Contre toy pour ruer ou la pique ou la hache:
Nul mieux que toy ne sçait comme il faut démarcher,
Comme il faut vn coup feint sous les armes cacher,
Comme on garde le temps, & comme on se mesure,
Comme on ne doit tirer vn coup à l'auanture.
Quant à bien manier & piquer vn cheual
La France n'eut iamais ny n'aura ton egal,

Et ſemble que ton corps naiſſe hors de la ſelle
Centaure mi-cheual, ſoit que poulain rebelle
Ne vueille point tourner, ou ſoit que façonné
Tu le faces volter d'vn peuple enuironné
Qui pres de toy s'acoude au long de la barriere:
Ou ſoit qu'à ſauts gaillars, ou ſoit qu'à la carriere,
Ou ſoit qu'à bride ronde, ou en long manié
Ta main ait au cheual auecq' le frein lié
Vn entendement d'homme, à fin de te complaire,
Et enſemble esbahir les yeux du populaire.
D'vne ſueuſe eſcume il eſt tout blanchiſſant,
De ſes nazeaux venteux vne flame eſt yſſant,
Le frein luy ſonne aux dents, il bat du pied la terre:
Il hannit, il ſe tourne, aucuneſois il ſerre
Vne oreille derriere, & fait l'autre auancer,
Il tremble tout ſous toy, & ne peut r'amaſſer
Son vent entre ſes flancs, monſtrant par vn tel ſine
Qu'il cognoiſt bien qu'il porte vne charge diuine.
I'ay (quād i'eſtois ton page) autrefois ſous Grānal
Veu dans ton eſcurie vn ſemblable cheual
Qu'on ſurnommoit Hobere, ayant bien cognoiſſance
De toy montant deſſus: car d'vne reuerence
Courbé te ſaluoit: puis ſans le gouuerner
Se laiſſoit de luy-meſme en cent voltes tourner
Si viſte & ſi menu, que la veüe & la teſte
Tournans s'esblouiſſoient, tant ceſte noble beſte
Auoit en bien ſeruant vn extreme deſir,
Te cognoiſſant ſon Roy de te donner plaiſir.
Or quand tu ne ſerois ny Monarque ny Prince,
Encor on te voirroit par toute la prouince
Comme vn Seigneur adroit deſſus tous eſtimé,
Et biē toſt d'vn grād Prince, ou d'ū Monarque aimé

Pour les dons que le Ciel t'a donnez en partage,
Te faisant heroïque & de braue courage.
Tesmoin est de ton cœur ceste ieune fureur
Dont tu voulus pres Marne assaillir l'Empereur,
Lequel ayant passé les riues de la Meuse,
Re-menaçoit Paris ta grand' cité fameuse:
Tu luy eusses guerrier ta vertu fait sentir,
Et se tirant le poil mille fois repentir
D'estre en France venu, sans vne paix fardee
Par qui fut son armée & sa vie gardee.
La liberté des Rois est mal-sobre en propos,
Ou point ou peu ne donne à sa langue repos,
Ou iure ou se despite, ou se vante ou blaspheme,
Ou se mocquant d'autruy est mocquable elle mesme:
Mais tu n'es point iureur, blasphemeur, ne menteur,
Colere ne despit, ne mocqueur, ne vanteur:
Tu ès sobre en propos, pensif & taciturne,
Qui sont les plus beaux dons de l'astre de Saturne.
Il n'y eut iamais Prince en l'antique saison
Ny en ce temps present mieux garni de raison
Ny d'apprehension que toy ny de memoire.
Or quant à ta memoire on ne la sçauroit croire,
Qui familierement ne t'auroit pratiqué.
Si tu as vne fois vn homme remarqué
Sans plus du coin de l'œil, allast-il aux Tartares,
Nauigast-il à l'Inde, ou aux Isles barbares,
Où de l'humaine chair viuent les habitans,
Voire & sans retourner seiournast-il vingt ans:
S'il reuient de fortune vn iour en ta presence,
Tu auras tout soudain de luy recognoissance:
Vertu tres-necessaire aux Monarques d'auoir,
Afin de n'oublier ceux qui font leur deuoir:

„ Car pourneant vn homme au danger met sa vie
„ Pour son Prince seruir si son Prince l'oublie.
Que dirons-nous encor? plus que les autres Rois
Tu es dur au trauail: s'ils portent le harnois
Vne heure sur le dos, ils ont l'eschine armée,
Et en lieu d'vn rousin prennent la haquenée.
Mais vn iour voire deux tu soustiens le labeur
Des armes sur l'eschine, & iuges la sueur
Estre le vray parfum qui doit orner la face
D'vn Roy, qui pour combatre a vestu la cuirace.
Aussi deuant le temps le poil blanc t'est venu,
Et ia tu as le chef & le menton chenu,
Signe de grand trauail & de grande sagesse,
Qui de leurs beaux presens decorent ta ieunesse,
Luy adioustant le poids demeure grauité.
Comme Prince aduisé tu as tousiours esté
Prompt à croire conseil: car tu ne deliberes
Rien sinon par l'aduis des vieux & sages Peres,
Qui pratiques par l'âge ont iugement certain,
De peur de rencontrer par vn conseil soudain
Du vieil Epimethé la fille Repentance,
Comme les autres Rois qui n'ont point de prudence.
Le riche dessous toy ne craint point que son bien
Par faux accusement ne demeure plus sien:
Le volleur, le meurtrier, impunis ne demeurent,
Les hommes innocens par faux Iuges ne meurent.
Corrompus par argent: les coulpables aussi
Enuers ta Maiesté trouuent peu de merci.
Ta bonté toutefois au coulpable pardonne,
S'il a par les combas soustenu ta couronne.
Car tu n'es pas cruel, & ta royale main
Ne se resiouyst point du pauure sang humain,

A l'exemple de DIEV, *qui ſes foudres retarde,*
Et en lieu de nos chefs, pour nous eſtonner darde
Ou les ſommets d'Athos, ou les Cerauniens,
Ou les cheſnes branchus des bois Dodoniens,
Ou le haut des citez & du boulet qu'il rue
Touſiours nous eſpouuante & peu ſouuent nous tue.
De toutes les vertus qui te logent aux Cieux,
Ta liberalité te rend egal aux Dieux,
Liberaux comme toy, eſtimans l'auarice
Vn peché monſtrueux eſcole de tout vice:
Lequel plus eſt remply & plus cherche à manger
De l'or treſ-miſerable acquis à grand danger:
Mais tu ne veux ſouffrir qu'vn treſor dãs le Louure
Se moiſiſſant en vain d'vne roüille ſe couure.
On ne voit artiſan en ſon art excellant,
Ny ſoudart ſignalé à la guerre vaillant,
A qui ta pleine main de grace n'eſlargiſſe
Vn condigne loyer de ſon noble artifice:
Et c'eſt l'occaſion, ô magnanime Roy,
Que chacun te recherche, & veut chanter de toy.
Tu n'es à tes ſuiets ſeulement debonnaire:
Si quelque Potentat eſt preſſé de miſere,
De perte de pays, de menace de mort,
Ayant pitié de luy tu luy donnes ſupport,
Et de ta grande main à ce fait couſtumiere
Chez luy tu le remets en liberté premiere.
Nos Roys Princes des Rois les font ou redefont,
Leur rabaiſſent la teſte, ou releuent le front.
Que diray plus de toy? & de l'obeyſſance
A ton pere portée en ta premiere enfance?
L'honorant tellement comme ton pere & Roy,
Que les autres enfans prenoient exemple à toy,

Tant peut la charité: de rechef tu l'honores
Comme vn fils pitoyable apres sa mort encores,
Enuironnant son corps d'vn tombeau somptueux
Où le bec du cizeau d'vn art presomptueux
A le marbre animé de batailles grauées,
Et des guerres par luy iadis paracheuées.
Dedans ce Mausolée enclos en mesme estuy
Tes deux freres esteints dorment auecques luy,
Et ta mere à ses flancs: lesquels t'aiment & prisent,
Et du Ciel où ils sont, tes guerres fauorisent
De leurs rayons ardens, resiouys de te voir
De leur Sceptre heritier faire bien ton deuoir
Et ton pere dequoy augmentant sa couronne,
Tu le passes d'autant (quant aux faits de Bellonne)
Qu'Achille fist Pelée, & qu'Aiax Telamon,
Et que le vieil Atré le grand Agamemnon.
Tu as (quelque dessein que ton cœur delibere)
Tousiours de ton costé la fortune prospere
Auecques la vertu: & c'est ce qui te fait,
Pour t'allier des deux venir tout à souhait.
Vray est quant à tes faits tu veux sur toute chose
Qu'aux gestes de ton pere homme ne les prepose:
Mais la Fame qui vole & parle librement,
Qui suiette n'est point à ton commandement,
Donne l'honneur aux tiens, & en ceste partie
De tes humbles suiets ta loy n'est obeye.
O mon Dieu! que de ioye & que d'aise reçoit
Ta mere quand du Ciel çà bas elle te voit
Si bien regir ton peuple, & garder l'heritage
De sa noble Duché qui luy vint en partage!
Laquelle a plus de ioye & de plaisir receu
De t'auoir en son ventre heureusement conceu,

Que Thetis d'enfanter Achille Peleïde,
Ou Argie la Greque en conceuant Tydide.
Si toſt qu'elle ſe vit voiſine d'accoucher,
Et que ia la douleur ſon cœur venoit toucher,
S'en vint à Saint-Germain, où la bonne Lucine
Luy oſta la douleur que lon ſent en geſine.
Adonc toy fils ſemblable à ton pere naſquis,
Et ſans armes naiſſant vn Royaume conquis.
Lors les Nymphes des bois, des taillis, & des prées,
Des plaines, & des monts, & des foreſts ſacrées,
Les Naiades de Seine & le bon Saint Germain,
Te couchant au berceau te branloient en leur main,
Et diſoient: Crois enfant, enfant pren accroiſſance
Pour l'ornement de nous & de toute la France:
Iamais tant Iupiter ſa Crete n'honora,
Hercule iamais tant Thebes ne decora,
Apollon ſa Delos, comme ta renommée
Rendra France à iamais ſur toutes eſtimée.
Ainſin en te baiſant prophetiſoient ces Dieux,
Quand vn Aigle volant bien haut dedãs les Cieux
(Augure bon aux Rois) trois fois deſſus ta teſte
Fiſt vn grand bruit ſuiui d'vne gauche tempeſte.
Ceux auſquels Iupiter enuoye ce bon-heur
En naiſſant il les fait Monarques pleins d'honneur,
Poſſeſſeurs de grans biens, dont le Ciel aura cure,
Et n'auront point au monde vne louange obſcure.
Artemis aux veneurs, Mars preſide aux guerriers,
Vulcan aux mareſchaux, Neptune aux mariniers:
Les Poëtes Phebus & les Chantres fait naiſtre:
Mais du grand Iupiter les Rois prennent leur eſtre.
Au monde on ne voit rien ſi haut ne ſi diuin
Que les Princes ſceptrez, ne qui tant ſoit voiſin

Du grãd Iupiter qu'eux dõt la main large & grãde
Aux ſoudars, aux chaſſeurs, & aux châtres cõmãde,
Et bref à tout chacun: car ſi auroit-on rien voir,
En terre qui ne ſoit plié ſous le pouuoir
Des Rois aux lõgues mains, qui leurs Sceptres eſtẽdẽt
De l'vne à l'autre mer, & apres Dieu commandent?
Iupiter eſt leur pere, & generalement
Il faut des biens à tous, mais non egalement:
Car les vns ne ſont Rois que d'vne petite Iſle,
Les autres d'vn deſert ou d'vne pauure ville,
Les autres ont leur regne en vn pays trop froid,
Glacé, ſouflé de vent, les autres ſous l'endroit
Du Cancre chaleureux, où nul vent ne ſoulage
En Eſté tant ſoit peu leur bazané viſage:
Mais le noſtre a le ſien en vn lieu temperé,
Long, large, bien peuplé, de villes remparé,
De chaſteaux, & de forts, dont les murs qui ſe dõnẽt
Au Ciel, de leur hauteur les eſtrangers eſtonnent.
Ce grand Dieu bien ſouuẽt des Princes l'appareil
Tranche au milieu de l'œuure & leur rompt le cõſeil:
Les vns ſont en vn an leurs longues entrepriſes,
Des autres à neant les affaires ſont miſes,
Et tout cela qu'ils ont, bien que ſages, penſé,
S'enfuit comme le vent ſans eſtre commencé.
Quant aux petits deſſeins que noſtre Roy commence
A penſer, ils ſont faits auſſi toſt qu'il les penſe:
Quant aux grans, il les penſe en ſon lict au matin,
Vers le ſoir par effect il en voirra la fin:
Tant Iupiter l'honore, & tant il eſt proſpere
Aux courageux aduis que ſon cœur delibere.
Mais Muſe ou ie me trõpe, ou ſans fraude ie croy
Que Iupiter a fait partage auec mon Roy:

Il a pris pour ſa part les greſles & les nues,
Les cometes, les vents, & les pluyes menues,
Les neiges, les frimas, & le vuyde de l'air,
Et ie ne ſçay quel bruit entourné d'vn eſclair,
Et d'vn boulet de feu qu'on appelle tonnerre:
Mais pour ſoy noſtre Prince a retenu la Terre,
Terre pleine de biens, de villes, & de forts,
Et d'hommes à la guerre, & aux Muſes accorts.
Si Iupiter ſe vante au Ciel auoir en pompe
Plus de Dieux que tu n'as, de beaucoup il ſe trompe.
S'il vante ſa Bellonne, ou s'il vante ſon Mars,
Tu en as plus de cent, recteurs de tes ſoldars,
Qui ont de la vertu les ames animées,
Capitaines ruzez au meſtier des armées,
Et ſi par deſſus toy il ſe vante d'auoir
Vn Mercure pour faire en parlant ſon deuoir,
Tu en nourris vn autre accort, prudent & ſage,
Et trop plus que le ſien facond en ſon langage.
S'il ſe vante d'auoir vn Apollon chez luy,
Tu en as plus de mille en ta Cour auiourd'huy,
Vn Carle, vn Saint-Gelais, & ie m'oſe promettre
De ſeconder leur rang, ſi tu m'y daignes mettre.
Doncques que Iupiter en ſon palais là haut
Si braue auecq' ſes Dieux, mõ grãd Prince, il ne faut
Qu'on l'accompare à toy qui nous monſtres à veuë
De quelle puiſſance eſt ta Maieſté pourueuë.
Nul Monarque d'Europe en ſa main ne tint onq'
Vn Royaume qui ſoit ſi large, ny ſi long,
Plus abondant en bleds, vins, foreſts & en prées:
Auſſi le trop de chaud n'offenſe tes contrées,
Ny le trop de froideur, ny le vent ruineux,
Ny le trac eſcaillé des dragons venimeux,

Ny rochers

Ny rochers infertils, ny ſablons inutiles.
Que diray plus de toy? de cinq ou de ſix villes
Tu n'es ſeulement Roy, mais mille & mille encor
Auec vn million pleines de gens & d'or
Te font obeyſſance & t'honorent leur maiſtre:
Sur leſquelles on voit ton Paris apparoiſtre
Comme vn Pin eleué ſur les petits buiſſons:
Où cent mille artiſans en cent mille façons
Exercent leurs meſtiers: l'vn aux lettres s'addonne,
Et l'autre Conſeiller tes ſainctes loix ordonne,
L'vn eſt peintre, imager, armurier, entailleur,
Orfeure, lapidaire, engraueur, eſmailleur:
Les autres renfrongnez fondent artillerie,
Et grands Cyclopes nuds font vne baterie
A grans coups de marteaux, puis d'vn egal compas
D'ordre l'vn apres l'autre en haut leuent les bras,
(On diroit que les mains de mille Salmonees
Sont en ton Arcenal de nouueau retournees,
Qui dans vn chariot faict d'airain ſe portoit,
Et courant ſur vn pont les foudres imitoit)
Et refrappent ſi dru ſur la maſſe qui ſonne,
Que le prochain riuage & le fleuue en reſonne:
Le metal coule au feu par la flame irrité
Qui doit vn iour ruyner quelque forte cité.
Pour toy le iour ſe leue en ta France, & la Mer
Fait pour toy tout autour ſes vagues eſcumer:
Pour toy la Terre eſt groſſe & tous les ans enfante:
Pour toy des grans foreſts la fueille renaiſſante
Tous les ans ſe refriſe, & les fleuues ſinon
Ne courent dans la mer que pour brurre ton nom.
Pourroit-on voir enclume, ou flame ingenieuſe,
Ou forge en quelque part qui ne fuſt curieuſe

Où la peur d'offenſer ſe vit de toutes pars
Si ſaintement gardée entre tant de ſoudars
(Bien qu'ils fuſſent diuers d'armes & de langage)
Que meſme l'ennemi ne ſentit le pillage,
(Merueille) & pour ce coup l'eſpée & les harnois
Par ton commandement obeirent aux lois.
Tu pris Mets en paſſant: puis venu ſur la riue
Du grand Rhin t'apparut l'Allemagne captiue,
Laquelle auoit d'aban tout le dos recourbé,
Ses yeux eſtoient cauez, ſon viſage plombé,
Son chef ſe heriſſoit à treſſes deſpliées,
Et de chaiſnes de fer ſes mains eſtoient liées:
Elle vn peu s'acoudant de trauers ſur le bord
Du Rhin ainſi te prie: O Prince heureux & fort,
Si Nature & la race aux Monarques commandent
D'aider les pauures Rois qui ſecours leur demandent,
Et s'il faut par pitié ſecourir nos parens,
S'il faut de nos amis ſoigner les differens,
Las! pren compaßion de ma ſerue miſere,
Et fils donne ſecours à moy qui ſuis ta mere.
Quand Francus ton ayeul de Troye fut chaſſé
Il vint en mon pays: puis ayant amaſſé
Vn camp de mes enfans alla veincre la France,
Et des miens & de luy les tiens prindrent naiſſance.
Ainſi dit l'Allemagne, & à peine n'eut pas
Acheué que ſes fers luy tomberent à bas,
Son doz redeuint droit, & ſes yeux & ſa face
Reueſtirent l'honneur de leur premiere grace:
Et ſoudain de captiue en liberté ſe vit,
Tant vn grand Roy de France au beſoin luy ſeruit,
Ainſi qu'vn bon enfant qui de ſa mere a cure,
Et n'eſt point entaché d'vne ingrate nature.

Estant saoul de la terre apres tu fis armer
La flotte de tes naux, & l'enuoyas ramer
Dessus la mer Tyrrhene, où elle print à force,
Maugré le Geneuois, la belle isle de Corse,
A fin de faire entendre aux estrangers lointains
Combien vn Roy de France a puissantes les mains.
Bref faisant par espreuue à l'ennemi cognoistre
Que par mer tu estois & par terre son maistre,
Forcé de ton destin & de tes nobles faits,
Humble te vint prier de luy donner la paix:
Lors voulant à toy mesme & à luy satisfaire,
Pour le repos de tous la paix tu voulus faire.
Desia la douce Paix vous accordoit tous deux,
Quand il voila ses yeux d'vn bandeau rancuneux,
Afin de ne preuoir le sien futur dommage,
Et que Dieu par tes mains le puniſt dauantage.
Or la paix est rompue, & ne faut plus chercher
Qu'à se meurdrier en guerre & à se detrancher:
La Foy n'a plus de lieu, la Pitié s'est bannie,
En sa place commande Horreur & Felonnie:
On oit de tous costez les armeures sonner,
On n'oit pres de la Meuse autre chose tonner
Que mailles & bouclers, & Mars qui se promeine
A costé de Mesiere & des bois de l'Ardéne,
S'esgaye en son harnois dedans vn char monté
De quatre grans coursiers horriblement porté.
La Fureur & la Peur leur conduisent la bride,
Et la Fâme emplumée allant deuant pour guide,
Laisse auec vn grand flot çà & là parmi l'air
Sous le vent des cheuaux son pennage voler.
Ce Dieu qui de son char les espaules luy presse,
D'vn espieu Thracien contraint de la Deesse.

Les langues à crier des bruits & vrais & faux,
Pour effroyer l'Europe & la remplir de maux.
Tu seras mon grand Roy, le premier des gend'armes
Contre les ennemis qui uestiras les armes
Enceint de ta Noblesse: & le premier seras
Qui de ta lance à iour leurs bandes faulseras.
Apres qu'heureusement tu auras sceu desfaire
Tes ennemis veincus, lors tu auras affaire
De mes Muses ô Prince, & les voudra priser
Honorant mon merite, à fin d'eterniser
Toy, & tes coups de masse, & tout ce que ta lance
Aura paracheué d'vne heureuse vaillance,
Si d'vn cœur liberal tu m'inuites chez toy,
Ton Palais me voirra menant auecque moy
Les maistres des chansons Phebus & Calliope,
Pour te celebrer Roy le plus grand de l'Europe:
» *Tousiours auecq' l'honneur le labeur est vtil,*
» *Quand on cultiue vn champ qui est gras & fertil.*
Vn Roy, tant soit-il grand en terre ou en prouesse,
Meurt comme vn laboureur sans gloire, s'il ne laisse
Quelque renom de soy: & ce renom ne peut
Venir apres la mort, si la Muse ne veut
Le donner à celuy qui doucement l'inuite,
Et d'honneste faueur compense son merite.
Mais quoy? Prince, on dira que ie suis demandeur,
Il vaut mieux acheuer l'Hynne de ta grandeur:
Car desia ie t'ennuye oyant chose si basse,
Puis ia ma voix s'enroüe & mon pousse se lasse.
Or puis que nos deux Rois les plus grans des humains
N'ont voulu receuoir la paix entre leurs mains,

Afin que tout le peuple eust fait son œuure en ioye,
Il vaut mieux prier Dieu qu'aux François il enuoye
La victoire, & le chef de nostre Roy guerrier
Soit tousiours couronné de Palme & de Laurier,
Et que tant de combats tournent à nostre gloire.
Escoute donc ma voix, ô Deesse Victoire,
Qui guaris des soudars les playes, & qui tiens
En ta garde les Rois, les villes, & leurs biens:
Soit que tu sois au Ciel voisine à la couronne,
Soit que ta maiesté grauement enuironne
Le throne à Iupiter, ou l'armet de Pallas,
Ou le bouclier de Mars: vien Deesse ici bas
Fauoriser Henry, & d'vn bon œil regarde
La France pour iamais & la pren en ta garde.

COMMENDATRIX EPIST. MICHAELIS HOSPITALII,

viri doctissimi, ad Carolum Cardinalem Lotharenum.

QVAM facilè in multis. antiqui norat Homeri
Carmen Aristarchus, missum simul ore fuisset:
Tam citò cognosces, ac nullo pœnè labore
Cuius & hoc sit vatis opus: nempe illius omneis
Qui veteres vnus scribendi laude Poëtas
Aequauit, dubiámque facit tibi Mantua palmam.
Aspice quàm se tollit humo, quámque arduus altum
Fert cœlo caput, & clara inter sydera condit:
Quos, vbi sæua canit magnorũ prælia Regũ,
Dat sonitus, quæ verba ruit, vel fulminis instar
Vel torrentis aquæ, quantas è diuite vena
Fundit opes: quàm mox fertur sedatus, & ore
Composito memorat iucũdæ tempora pacis:
Et quibus auxiliis, quo sit respublica more
Gesta domi, laudémque togę fulgentibus armis

Comparat, & pulchris linguę mel ſuaue triũphis.
Iámque tui dotes animi quàm ſedulus omneis
Exequitur, quæq; hoc biſſenos Rege p annos
Geſſeris, incipiens à primo flore iuuentæ,
Vt nunc implicitũ bellis, quæ maxima noſtrũ
Circunſtãt Regem, necdum ſatis vnde tuentẽ
Soluere militibus ſtipendia poſſit auaris,
Expedias: lingua varios & moribus abſque
Seditione regas eadẽ intra caſtra maniplos.
Sic velut in tabula non Carole, pict' Apellis
Parrhaſii ve manu es, ſed nobilis arte Poëtæ,
Et calamo vatum nulli cedente priorum:
Vt quoties hærebis imagine fixus in illa,
Non ſolùm oblectêre bonis tibi munere Diuûm
Conceſſis: ſed durus & aſper cenſor, in horas
Sis memor ínque dies, à te (nõ credulus) ipſo
Tanquam depoſitæ rationem poſcere ſũmę:
Ne qua tibi virtus pulchro decedat aceruo,
Ne qua ſuum perdat vitiis infecta decorem,
Ne vel mentitum hunc, quum ſcriberet, eſſe Poëtam,
Vel dicant homines pòſt, te peiora ſecutum.
Atque his carminibus propè tanquam pignore certo
Obſtrictam Regíque fidem patrięque memento
Eſſe tuam: vt laudum poſthac quęcũque tuarum
Abfuerit, ſcriptis huius celebrata requirat

Continuò Populus: te Rex & regius omnis
Appellet tanquam ex tabulis pactóque Senatus.
Hæc erit vtilitas, præclarum hunc Carole, fructum
Versibus his capies & multum & sæpè terendis:
Ludicra ne posthac & inania carmina vatum
Esse putet quisquam, & tantum palpare legenti.
Talia cùm scribat Ronsardus Apolline digna,
Scribat ei, teretes puero cui Cynthius aureis
Præbuit: alterius nec laudis egere videntur,
Nec prece, nec studio commendatoris amici.
Illa (scio) passis manibus, velóque patente
Excipies, excepta leges relegésque libenter.
Nam neque tu poteras alio sat carmine dignè
Laudari: atque huius qui carminis æquet honorem,
Et patria eximio reddat præconia vati.
Nullus erit: quis enim Ronsardo digna reponat?

L'HYNNE V.

DE CHARLES CARDINAL de Lorraine.

I'Aurois eſté conceu des flots de la marine,
Vn roc en lieu d'vn cœur i'aurois en la poitrine,
Et i'aurois eſté né ſans ame & ſans raiſon,
Si ie ne te chantois & toute ta maiſon,
Mon Charles, mon Prelat, mon Laurier de Lorraine,
Eſprit venu du Ciel pour ſupporter la peine
Des François quand la France & le Sceptre du Roy
Appelloit à ſon aydè vn tel Prince que toy.
Or ſi des grands Rochers les eſtres non paſsibles,
Et les corps vegetants des arbres inſenſibles,
Et les fiers animaux, cruels hoſtes des bois,
Et ceux qu'on appriuoiſe à ſupporter nos lois,
Et des oiſeaux pendants les troupes eſmaillées,
Et du pere Ocean les bandes eſcaillées
T'honorent à l'enuy, & ſi les vents par tout
Reſpandent en ſouflant de l'vn à l'autre bout
Du monde tes honneurs, dés la terre gelée
Des Scythes englacez, iuſques à la hallée
Des Mores bazanez, & d'où noſtre Soleil
Reſueille ſa paupiere, & la donne au ſommeil:

Moy à qui ta louange eſchauffe la penſée,
Des fureurs d'Apollon bruſquement eſlancée,
Qui voy tes actions & qui en ſuis rauy,
Moy qui ſuis animé qui reſpire & qui vy,
Moy qui en lieu d'vn cœur dans l'eſtomac ne porte
D'vn imployable fer vne matiere morte.
En voyant tes grandeurs que feroy-ie ſinon
Renommer ta louange, & celebrer ton nom
Auec tout l'Vniuers, qui hautement confeſſe
Combien peut la valeur, la force, & la hauteſſe
De ton ſang demy-Dieu, de qui meſme a frayeur
L'Enuie qui s'aueugle aux rais de ta lueur?
Pour ne farder mes vers d'vne menteuſe audace.
Ie ne veux mendier les titres de ta race,
Et ne veux que ma Lyre emprunte autre chanſon,
Ny que ma faulx d'ailleurs coupe vne autre moiſſon:
Ta valeur te ſuffiſt ſans que flatteur on vienne
D'vn eſtrange ſuiet bailler luſtre à la tienne.
Si ie voulois ta gloire enrichir par les faits
Et par les geſtes vieux que tes peres ont faits:
Si ie voulois chanter ton ayeul Charlemagne,
Et ſes Lauriers conquis en France & en Eſpagne,
Lors que les Sarrazins de fureur attizez
Pouſſerent leurs Geans contre les baptizez:
Si ie voulois chanter les Chreſtiennes armées
De Godefroy veinqueur des villes Idumées,
De Baudouin, d'Euſtache, & combien de harnois
Ton pere a foudroyé deſſous le Roy François,
Le iour me defaudroit: puis ma Muſe petite
N'oſeroit s'attaquer à ſi braue merite.
Homme ſinon toy-meſme eſcrire ne pourroit
Les faicts de tes ayeux: car plus il oſeroit,

Plus lier faudroit oſer: tu peux ſeul de ta plume
Compoſer de toy-meſme & des tiens vn volume:
Nul ne le peut que toy, s'il ne veut que ſa main
Sans l'ouurage acheuer prenne l'outil en vain.
Quelqu'vn dira le Mõde & ſon œuure admirable,
Et la terre ſeiour de l'homme miſerable,
Et la mer qui d'vn cours ſans pareſſe coulant
Va dedans ſon giron noſtre terre accollant,
Et comme l'air eſpars toute la mer embraſſe,
Et l'air eſt embraſſé du feu qui le ſurpaſſe,
Et comme tous enſemble en leurs ordres preſſez,
De la voûte du Ciel s'enchaiſnent embraſſez.
Mais tout ce que ma Muſe enuers toy liberale
Deſormais publi'ra, ſoit que haute elle egale
Tes honneurs en chantant, ſoit qu'elle ait ce bõ-heur
(Qu'eſperer ie ne puis) de paſſer ton honneur,
Soit (& cela ie crains) que baſſe elle demeure
Moindre qu'vn tel ſuiet: ſi eſt-ce qu'à toute heure
Moindre te chantera, & ce qu'elle pourra.
De grand ou de petit elle te le vou'ra:
Afin qu'vn ſi grand nom mes liures authoriſe,
Et qu'au front de mes vers touſiours Charles ſe liſe,
Comme on liſt auiourd'huy l'hiſtoire des Hêros,
Dont le temps n'a perdu ny les faits ny le lôs.
Muſe à la belle voix Calliope immortelle,
Friſe tes beaux cheueux habille toy tres-belle,
Enferme ton beau pied de ton riche patin,
Boucle haut ta ceinture aupres de ton tetin,
Et comme d'vn grand Dieu la fille venerable,
Entre dans le Palais de ce Prince honorable,
Hurte à ſon cabinet auquel tu m'eſliras
Vn millier de vertus que tu me rediras,

Puis i'en feray le conte à ceux du futur âge,
Afin que le renom d'vn si grand personnage
Se cognoisse en sa vie, & qu'apres son trespas
Ses gestes sous l'oubly ne se perdent là bas,
Et l'araigne pendante à bien filer experte
Ne deuide ses rets sur sa tombe deserte.
Ainsi qu'vn marinier durement tourmenté
De debtes & d'enfans, fuyant la pauureté
Sillonne de sa nef l'eschine de Neptune
Iusques en l'Orient au hazard de fortune:
A la fin retourné heureusement au port
Riche d'Indique proye, estalle sur le bord
Le butin que sa main a pillé sous l'Aurore,
Rubis, perles, saphirs & diamans encore
Assemblez pesle-mesle, & de telle foison
Enrichit ses parens & toute sa maison:
Ainsi ma Calliope à la fin retournée
De ton Palais Royal reuient enuironnée
De cent mille ioyaux qu'elle espand à la fois
Comme de grans tresors deuant les yeux François.
Quel vers ira premier annoncer ta louange
Heraut de tes vertus parmy le peuple estrange?
Quel sera le dernier? comme Hercule le grand
Soustint de ses grands bras tout ce Monde qui pend,
Le veneur Orion ardent en son espée,
Et l'Ourse qui iamais en la mer n'est trempée,
Et le Bouuier tardif qui son char va roulant
A sept rayons de feu, & le Serpent coulant
A replis estoilez que la main enfantine
D'Apollon mist au Ciel & en fist vn beau Signe,
Quand il tendit son arc & Python il tua
Du premier coup de traict qu'apprentif il rua:

Et le grand Eridan de Phaëthon la tombe,
Et la mere qui crie & de triſteſſe tombe
La teſte à ſes genoux ne faiſant que pleurer
Sa fille qu'vn grand monſtre eſt preſt à deuorer.
En la meſme façon tu ſouſtiens dés enfance,
Non des bras mais d'eſprit les affaires de France,
Fardeau gros & peſant, où l'on voit que tu-as
L'eſprit plus fort & prompt, qu'Hercule n'eut les bras.
S'il faut faire vn conſeil, s'il faut qu'on fortifie
Quelque braue cité qui l'ennemy deſfie,
S'il faut ou deſtourner, ou tenter le danger,
S'il faut auec preſens gaigner vn eſtranger,
S'il faut garder la paix, s'il faut que lon guerroye,
S'il faut leuer vn camp, s'il faut qu'on le ſoudoye,
S'il faut trouuer argent, s'il faut faire vne loy,
S'il faut remedier aux abus de la foy,
S'il faut de nos citez chaſtier la police,
S'il faut ſerrer le frein aux hommes de Iuſtice,
S'il faut toute la France aux eſtats aſſembler,
S'il faut tous les François d'vn clin faire trembler,
Tu dis tout tu fais tout: & noſtre Roy ne treuue
Rien bon ſi ton aduis grauement ne l'appreuue.
Vn affaire acheué vn autre te ſuruient
Qui fertile renaiſt: & ſur-ce il me ſouuient
De l'Hydre (ſoit la fable ou menſongere ou vraye)
Qui plus repulluloit fertile de ſa playe,
Plus on couppoit ſon chef, & plus il reuenoit,
Et touſiours à ſon dam plus teſtu deuenoit.
Ainſi plus tu finis & plus il te faut faire:
Tant la France eſt vne Hydre abondante en affaire.

Que diray plus de toy? tu-as eſté tranſ-mis
Vers les Imperiaux pour nous les rendre amis:
Où tu fis par deux fois la grandeur appareſtre
Et du ſceptre de France, & du Roy noſtre maiſtre,
Et ſi bien à propos par articles deduit
Combien vne paix vaut combien la guerre nuit,
Qu'ils furent tous eſpris de honte & de merueille
Des perſuaſions de ta voix nompareille,
Rauis de tes diſcours, & de t'auoir cogneu
Au milieu de tes dicts ſi ieune & ſi chenu.
Vlyſſe fut tranſmis aux Princes de la Grece
Pour leur dire combien la Troyenne ieuneſſe
Les auoit offenſez: luy-meſme fut apres
Auecques Chryſeis enuoyé par les Grecs
A ſon pere Chryſés afin que ſa priere
Appaiſaſt d'Apollon la ſagette meurtriere,
Qui par neuf iours entiers la peſte auoit tiré
Contre l'oſt des Gregeois griéuement martiré:
Pource qu'Agamemnon n'auoit pas voulu rendre
Sa fille & la rançon en lieu d'icelle prendre:
(Ainſi lon voit ſouuent le peuple deſur ſoy
Sóuſtenir innocent les fautes de ſon Roy.)
Comme luy ny le froid des Alpes haut-cornues,
Qui ſouſtiennent le Ciel de leurs croupes chenues,
Nourrices de maint fleuue & de maint gros tor-
rent
A gros bouillons enflez deſcendant & courant,
Qui portent en tout temps ſur leurs dos ſolitaires
Les neiges, les frimats, les vents hereditaires:
Ny les dangers marins ne t'ont point engardé
Qu'à Romme tu ne ſois ſur le Tybre abordé
Mercure des François, de faconde ſi rare,

Pour faire entendre au Pape, à Venise, à Ferrare,
Le tort qu'on fait au Roy, & pour les animer
En gardant son party de iustement s'armer.
Bons Dieux! de quelle ardeur rauis-tu les courages
De ces Venitiens, Peres qui sont si sages?
Quand leur Senat pendant en tes propos mielleux
Tenoit en toy fiché & la bouche & les yeux
Sans se mouuoir non plus qu'vn roc à la venue
Ou des vents ou des flots du bord ne se remue,
Admirans en leur cœur de grande affection
Et ta graue parole & ta suasion?
Car ta suasion & ta graue eloquence
S'egalent tout ainsi qu'vne droite balance
Quand le poids çà & là ne monte ne descend,
Mais per à per s'arreste & iustement se pend.
Qui a point veu courir à bruyantes ondées
Vn torrent franchissant ses riues desbordées,
Ou sur les mõts d'Auuergne, ou sur le plus haut mont
Des cloistres Pyrenez, quand la neige se fond,
Et que par gros monceaux le Soleil la consomme?
Il t'a veu renuerser deuant le Pape à Romme
Les bouillons d'eloquence; ainsi qu'au temps iadis
Demosthene poussoit ses tonnerres hardis
Au milieu d'vn parquet, quand sa voix nompareille
Tiroit des auditeurs les ames par l'oreille:
Ainsi dans le Senat de Cardinaux tout plein
Tu flechissois le cœur du grand Pasteur Romain,
Soit en luy suadant de ne tromper la guerre
Que ton frere amenoit pour l'hõneur de sainct Pierre,
Et pour sauuer ses clefs qui pendoient en danger
(Sacrilege butin) du soldat estranger:
Soit en luy remonstrant comme l'Aigle d'Austriche,

Qui des plumes des Rois si nement se fait riche,
Despouillant ta maison se repaist du tombeau
De la morte Sereine, assis au bord de l'eau
Que les Chalcidians forussis habiterent,
Quand des Dieux irritez l'oracle ils euiterent.
Lors tu sceus si adroit emmieller ta vois,
Que le Pape eloquent en langage Gregeois,
En langage Romain, admirant ta ieunesse,
Et tes mots enrichis d'vne graue sagesse,
Oyant ton oraison tout rauy s'estonna
De toy qui le premier sur le Tybre sonna
La grandeur des François, dont la langue polie
N'auoit encor gaigné que par toy l'Italie.
Quand il te plaist en long filer vne oraison,
Et auec vn grand tour deduire ta raison,
Errant deçà delà par les fleurs d'Oratoire,
Et sans cacher ton art ta cause faire croire:
Tu sembles au cheual d'Espagne, que la main
D'vn adroit escuyer maistrise sous le frain,
Ores à bride lasche, ores auec l'estroite
Le pousse de l'espron dans la carriere droite,
Et ores à courbette, ores auec le bond,
Et ores de pied coy le pirouette en rond
Brusquement çà & là sans tenir mesme espace,
Mais voltant au plaisir de celuy qui le chasse.
Ou s'il te plaist darder vn parler orageux
Plein de foudre & de gresle, & d'vn cœur courageux
Accourcir tes propos d'vne suite enlassée,
Et enserrer tes mots d'vne chaine pressée,
Par la langue voulant tes pensers egaler,
L'Atrean Menelas te quitte son parler.
Ou bien quand il te plaist d'assez longue estendue

Peindre ton oraiſon d'vne fleur eſpandue
Qui ſans ſe replier, comme vn ruiſſeau coulant
Marche par ſon canal d'vn pied non violant
Sans hauſſer ny enfler ſa courſe ny ſon onde,
Du bon pere Neſtor tu paſſes la faconde.
I'en appelle à teſmoin ton langage commun,
Dont ordinairement tu parles à chacun,
Qui demeure eſtonné tant la poignante eſtreinte
De ta diſerte voix a ſon oreille ateinte.
I'ay pour teſmoins encor les propos que tu tins
A nos vieux Senateurs quand au Palais tu vins,
Soit pour leur remonſtrer d'vn gentil artifice
Quel bien eſt la vertu, quelle peſte eſt le vice,
Et comme vn Roy ne peut iuſtement ſelon Dieu
Gouuerner ſes ſuiets ſi Iuſtice n'a lieu.
I'ay pour teſmoins encor tes propos venerables
Que tu tiens au Conſeil, ou ſoit pour les coulpables
Accuſer droitement, ſoit pour fauoriſer
L'innocent que lon veut fauſſement accuſer.
I'ay pour teſmoins encor tes Sermons catholiques,
Doctes, ſententieux, deuots, euangeliques,
Lors qu'au temple le peuple auſſi eſpais ſe tient
Pour boire le nectar qui de ta langue vient,
Comme eſpais il s'aſſemble afin d'auoir la veuë
De ton frere qui paſſe en triomphe en la rue,
Veinqueur des ennemis, & attache au Palais
Les eſtendars captifs de Guine' ou de Calais,
Ou ceux de Luxembourg, ou ceux de Thionuille,
Quand Meuſe Bourguignõne il nous rendit ſeruille.
Toy donques eſleué dedans ta chaire, alors
Sans trop branler les bras, ſans trop mouuoir le corps
De geſtes affettez, par ta ſaincte doctrine

Du peuple ſuadé tu gaignes la poitrine,
Et regnes en leurs cœurs au dedans ſurmontez
De tes mots, dont ils ſont tournez de tous coſtez.
Comme vn Pilote aſſis au bout de la nauire,
Qui tout ainſi qu'il veut la gouuerne & la vire,
Tu gouuernes le peuple, en t'eſcoutant qui eſt
Tourné d'affections tout ainſi qu'il te plaiſt.
» Ce qui fait differer l'homme d'auec la beſte,
» Ce n'eſt pas l'eſtomac ny le pied ny la teſte,
» La face ny les yeux: c'eſt la ſeule raiſon,
» Et noſtre eſprit logé au haut de la maiſon
» Du cerueau ſon rempart, qui le futur regarde,
» Cõmande au corps là bas, & de nous a la garde:
» Mais ce qui l'homme fait de l'homme differer,
» C'eſt la ſeule parole, & ſçauoir proferer.
» Par art ce que lon penſe, & ſçauoir comme ſage
» Mettre les paſſions de noſtre ame en vſage.
Qui eſt-ce qui pourroit raconter dignement
L'oraiſon que tu fis dés le commencement
Quand tu ſacras le Roy! comme vn treſ-Chreſtien Prince
Doit en ſe gouuernant, gouuerner ſa Prouince,
Que c'eſt de commander, que c'eſt que d'eſtre Roy,
Auoir vn Ieſus Chriſt pour le but de ſa foy,
Eſtre ſans tyrannie, adminiſtrer iuſtice,
Et garder que vertu ne tombe ſous le vice.
Ie dirois l'oraiſon que n'aguieres tu fis,
Quand noſtre Roy bailla comme en gage ſon fils
(Pitoyable bonté!) aux trois Eſtats de France,
Leur promettant en Roy qu'il auroit ſouuenance
De tant de loyautez qu'il auoit receu d'eux
Au temps le plus cruel: quand le ſort hazardeux

De Mars, qui la victoire aux Princes oſte & donne,
Luy esbranla des mains le Sceptre & la Couronne:
Adonc toy pourſuiuant les paroles du Roy,
Veſtu d'vn rouge habit qui flamboit deſſus toy
A raiz eſtincellans: comme on voit vne eſtoile
Sous vne nuict d'Hyuer, qui a veincu le voile
De la nue empeſchante, & des feux eſclatans
Deſcouure aux mariniers les ſignes du beau temps:
Ainſi tu reluiſois d'habits & de viſage,
Portant deſur le front de Mercure l'image,
Quand ſon chapeau plumeux, & ſes talons ailez,
Et ſon baſton ſerré de ſerpens accollez
Le ſouſtiennent par l'air, & d'vne longue fuite,
Leger, ſe va planter deſſus vn exercite
Ou deſſus vne ville, & d'vne haute vois
Annonce ſon meſſage aux peuples & aux Rois.
Le cœur des Rois fremiſt, & la tourbe aſſemblée
Oyant la voix du Dieu fremiſt toute troublée,
Ferme ſans remuer ny les yeux ny les pas:
Ainſi tu esbranlois tout le cœur des Eſtats
Qui rauis ne changeoient de geſtes ny de places,
Oyant tes mots ſortis de la bouche des Graces.
Si i'auois de puiſſance autant que i'ay d'oſer,
De ces deux oraiſons i'oſerois compoſer
Vn liure tout entier: mais mon doz ne ſe charge
D'vn faix ſi accablant, ſi peſant & ſi large:
Quand ie le voudrois faire, encor ie ne pourrois,
Ny tes mots imiter, non plus qu'on voit au bois
Quelque petit Pinçon (bien qu'il ait bon courage)
Du gentil Roſſignol imiter le ramage.
L'eloquence ſans plus agreable ne t'eſt:
Mais en ton cabinet quelquefois il te plaiſt

De Henry noſtre Prince eſcrire les hiſtoires,
Ses combas alternez de pertes & victoires,
Eſquelles tu as part : car en robbe & armé,
Tu l'as touſiours ſuiui comme ſon cher-aimé.
Quand tu es à repos des affaires publiques,
Tu te tournes ioyeux aux nombres Poëtiques
Grecs, Latins & François, & lors tout le coupeau
Du Nymphal Helicon, Phebus & le troupeau
Que Calliope meine à ton chant ſe preſente,
Et t'aimant à l'enui ſes beaux dons te preſente.
Il ſeroit bien ingrat, & n'auroit pas eſté
De Iupiter conceu, de Memoire allaité,
S'il ne te confeſſoit ſon Seigneur & ſon maiſtre,
Qui l'as fait deſloger de ſon manoir champeſtre
Barbare & mal-baſti, qu'vn pauure ruiſſelet,
Qu'vn lierre, vne mouſſe, vn laurier verdelet
Entournoit ſeulement, qui n'auoit en partage
Qu'vn luth mal-façonné, & qu'vn antre ſauuage,
Et maintenant ſe voit par toy ſeul honoré,
Luy donnant ton Meudon où il eſt adoré,
Ton Meudon maintenant le ſeiour de la Muſe,
Meudon qui prend ſon nom de l'antique Meduſe.
Quelquefois il te plaiſt pour l'eſprit deſfacher,
Du luth au ventre creux les languettes toucher,
Pour leur faire parler les geſtes de tes peres,
Et les nouueaux combas acheuez par tes freres,
Comme Achille faiſoit pour s'alleger vn peu,
Bien qu'en l'oſt des Gregeois Hector ruaſt le feu,
Et que l'horrible effroy de la trompe entonnée
Criaſt contre le bruit de la Lyre ſonnée.
Mon Dieu! que de douceur, que d'aiſe, & de plaiſir
L'ame reçoit alors qu'elle ſe ſent ſaiſir

Et du geſte & du ſon, & de la voix enſemble
Que ton Feraboſco ſur trois Lyres aſſemble,
Quand les trois Apollons chantant diuinement,
Et mariant la Lyre à la voix doucement,
Tout d'vn coup de la voix & de la main agile
Refont mourir Didon par les vers de Vergile,
Mourãt preſques eux-meſme, ou de fredos plus hauts
De Guine & de Calais retonnent les aſſauts,
Victoires de ton frere: adonques il n'eſt ame
Qui ne laiſſe le corps, & toute ne ſe pâme
De leur douce chanſon, comme là haut aux Cieux
Sous le chant d'Apollon ſe paſment tous les Dieux
Quand il touche la Lyre, & chante le trophée
Qu'eſleua Iupiter des armes de Typhée.
Que diray plus de toy? quand le fatal deſtin
Renuerſa toute France aux murs de ſainct Quentin,
Et que Montmorenci des François Conneſtable,
Ayant rendu de ſoy mainte preuue honorable,
Vaillant, ſage & hardi, en ſon âge dernier
Fut les armes au poing emmené priſonnier,
Alors qu'vn beau ſepulchre acquis par la victoire
Le deuoit honorer d'vne immortelle gloire
Vn Gueſclin des François, n'euſt eſté que le ſort
Enuia ſon triomphe, & ſon heureuſe mort?
Mais ny ſon bon aduis, ſon ſens ny ſa prouëſſe
Ne peurent reſiſter à l'aueugle Deeſſe,
Pour monſtrer vn exemple à tout homme veſtu
De chair, que le deſtin peut plus que la vertu.
Alors en attendant le retour de ton frere
Que la France appelloit en aide à ſa miſere,
Que le Tybre Romain amuſoit à ſes bors,
Tu fis fortifier nos villes & nos ports

D'vn eſprit preuoyant: tu mis Paris en armes:
Tu fis de toutes parts amaſſer des gendarmes,
Qui venoient file-à-file auſſi eſpais qu'en mer
On voit flot deſſus flot les tempeſtes s'armer,
Et pouſſant & grondant & s'enflant d'vn orage
D'vn long ordre ſe ſuiure, & hurter le riuage.
D'vn tel ordre nos gens de cuiraſſes chargez,
Par ton commandement ſe ſuiuoient arrangez.
Encor que noſtre France erraſt toute troublée
De miſere à miſere à l'autre redoublée,
Et que noſtre malheur tant plus on le penſoit
Acheué, plus fertile apres recommençoit.
Come on voit bien ſouuent les ſources des fonteines
Quand le plomb eſt gaſté, multiplier leurs veines:
Plus ceſte-ci lon bouche, & tant plus ceſte-là
Se creue de la terre & iallit çà & là,
Puis vne autre & vne autre: ainſi en abondance
Le malheur plus fertil touſiours naiſſoit en France.
Mais armé de vertu tu t'oppoſas ſi bien
Au malheur, que le mal ne nous offenſa rien,
Et rendis ſi à poinct nos armes ordonnées,
Que ton frere venu, en moins de trois iournées
Nos eſtendars perdus nous furent redonnez,
La couleur deuint belle aux François eſtonnez,
Et noſtre grand' cité que la peur tenoit priſe,
Reprint cœur au ſeul nom de ton frere de Guiſe,
De qui les nobles faits d'vn plus horrible ſon
Ie te veux faire entendre en vne autre chanſon,
Si ceſte-ci te plaiſt, & ſi tu me fais ſigne
Qu'aſſez à gré te vient le bas ſon de mon Hynne,
Le receuant de moy ainſi que Dieu reçoit
Vne petite offrande, alors qu'il apperçoit

Le cœur du ſuppliant eſtre bon & fidelle.
Qui ne peut mettre au chef d'ũ Sainct vne chãdelle,
Au moins la mette aux pieds, & qui aux pieds ſacrez
Ne la peut mettre, au moins qu'il la mette aux degrez
Ou ſur quelque pillier: en ce poinct vne offrande,
Bien qu'elle ſoit petite, en vaut bien vne grande.
» Car la deuotion fait valoir le preſent,
» Et comme s'il fuſt d'or le fait riche & peſant.
Dirons-nous quand Fortune ennemie à nos armes
Miſt en route le camp du Mareſchal de Termes,
Qu'elle auoit en ſon ſein ſi cherement nourri
Faiſant loyal ſeruice à ſon Prince Henry,
Depuis ſe deſpitant contre l'honneur qu'à force
Il conquiſt en Eſcoſſe, en Itale, & en Corſe,
Luy tourna le viſage, & d'vn nouueau meſchef
En luy perdant ſes gens luy foudroya le chef?
Lors tu monſtras combien la prudence parfaite
Doit conſeiller vn Prince apres vne desfaite:
Soudain tu repeuplas d'armes & de plaſtrons
Et de nouueaux ſoldars nos rompus eſcadrons:
Tu tranſmis du renfort aux places plus debiles,
De nouueaux Gouuerneurs tu aſſeuras nos villes,
Si bien que l'ennemi qui noſtre camp desfit,
N'eut que la vaine gloire & non pas le profit.
Voila que tu nous fers quand la fortune aduerſe
Nous donne en ſe ioüant quelque dure trauerſe,
Si qu'en toutes ſaiſons pour l'honneur des François
Tu batailles en robbe, & ton frere en harnois.
Auienne que iamais ton frere ne rencontre
La fortune ennemie, ou ſi elle ſe montre
Ayant tourné ſa robbe, au dos des ennemis
Et non ſur ta maiſon le deſaſtre ſoit mis,

Afin

A fin que le malheur qui les Princes menace
N'entre-rompe iamais les honneurs de ta race.
Mais que diray-ie plus? que diray-ie de toy?
Diray-ie la faueur que te porte le Roy
Comme à ſon cher parent & ſeruiteur fidelle?
Diray-ie ta niepce en beauté la plus belle
Que le Ciel ait fait naiſtre? & dont les yeux plaiſans
Meriteroient encor' vn combat de dix ans,
Soit qu'elle fuſt dix ans par les Grecs demandée,
Ou qu'elle fuſt dix ans par les Troyens gardée?
Laquelle a pour mary du Roy le fils aiſné,
Et luy a pour doüaire vn Royaume donné
Riche de peuple & d'or, aux confins de la terre
Que le pere Occan de tous coſtez enſerre?
Que ſçauroit ſouhaiter vn pere tres-humain
A ſon petit enfant, le branlant en ſa main,
Que les biens que le ciel te départ ſans meſure,
Sain de corps & d'eſprit, vne ame belle & pure
Ieune, riche, ſçauant, des plus grans honoré,
Et preſque comme vn Dieu des peuples adoré?
Tu as vn doux accueil qui les hommes attire
D'vn petit clin de teſte, & d'vn petit ſou-rire:
Tu portes au maintien l'habillement pareil,
Ny trop haut d'ornement, ny trop bas d'appareil,
Non comme Mecenas trop laſche ou magnifique,
Ou comme auoit Caton trop groſſier & ruſtique:
Mais en t'accommodant à ton authorité
Tu te pares touſiours ſelon ta dignité.
Tu es doux & courtois, non rempli d'arrogance,
Et Prince tres-facile à donner audience,
Debonnaire & clement, & ce poinct gracieux
Seul entre tes bontez te fait egal aux Dieux:

» Car bien que de tous poincts aux Dieux l'homme
soit moindre,
» La vertu de pitié au Ciel nous fait attaindre.
Tu es des offensez le Terme & le soutien,
Tu n'ourdis nulle fraude au riche pour son bien,
Ton tresor ne s'accroist de la toison publique,
Par confiscations ny par moyen inique:
Le marchand n'est par toy banni de sa maison,
Ny par toy l'innocent puni contre raison:
Tu as l'estomac pur de la chetiue enuie
Qui prenant vie en nous consomme nostre vie,
Comme vn ver qui caché dans le bois se nourrist,
Et tant plus s'y nourrist, & plus il le pourrist,
Ou comme on voit le fer par sa rouilleure mesme
A la fin se manger: ainsi l'enuie blesme
La nourrissant nous mange, & nous pince le cœur,
Nous dessechant les os d'vne lente rancœur.
Il ne faut pas, Prelat, que le renom celeste
D'vn Prince soit taché de si vilaine peste,
Mais ouuert à chacun, familier & benin,
Et ne couuer au cœur vn si meschant venin.
Lequel de nos François a pris la hardiesse
De s'adresser à toy, que ta prompte allegresse
Doucement n'ait receu, & ne luy ait monstré
Qu'il auoit vn Seigneur tres-humain rencontré?
Si tu vois seulement qu'il porte sur la face
Quelque traict de vertu, tu luy monstres ta grace,
Et l'auances par tout, & ce qui est meilleur
Que ton auancement, tu l'aimes de bon cœur.
Où est l'esprit gentil qui dignement s'applique
Ou à la Poësie, ou à la Rhetorique,
A la Philosophie, à qui tu n'as aidé,

Et d'vn parler candide au Roy recommandé?
Certes i'en suis tesmoin, qui ma basse fortune,
M'insinuant chez toy fis blanche en lieu de brune.
Or c'est trop commencé: car si mon stile bas
Presumoit d'acheuer, il n'y fourniroit pas:
Il faut que l'Hospital que nostre siecle prise
Vn petit moins qu'Homere, ose telle entreprise,
Et non moy qui ne puis ny ne suis assez fort
Pour soustenir au dos vn si pesant effort:
Puis ton frere m'appelle au son de la trompete,
A fin d'aller au camp pour estre son Poëte:
Ie le voy ce me semble au milieu des soldars
Commander d'vne pique, ou desur les rampars
De nuict asseoir la garde, & tout enflé de guerre
Vn somme entre-esueillé prendre desur la terre:
Ie le voy ce me semble à cheual au milieu
Des escadrons armez, tout pareil à ce Dieu
Qui rempli de fureur, de vaillance, & d'audace,
Pour seruir à son pere amene vn camp de Thrace:
Les riues de Strymon, les rochers, & les vaux
De Rhodope poussez de l'ongle des cheuaux
Fremissent à l'entour, & les armes ferrées
Dans Hebre de bien loin s'eselattent remirées.
Ie seray de Poëte vn valeureux guerrier
Au milieu des soldats couronné de Laurier,
Qui deux fois me ceindra d'vne sueilleuse creste,
Pour auoir de ton frere honoré la conqueste,
Et chanté tes honneurs: & ce faisant ie veux
En vn mesme papier vous accoupler tous deux:
Ainsi la vieille Muse assembloit en mesme Hynne
De Castor & Pollux la louange diuine.
Dieux de qui les longs ans ne sont iamais peris,

Gardiens de la France & des murs de Paris,
De Seine Bourguignonne, & des Citez antiques
De Gaule, le seiour des Troyennes reliques,
Escartez loin du chef de ces freres ici
Qui sont nos deux rampars, le mal & le souci:
Tenez-les en santé, continuez du Prince
Enuers eux l'amitié, & pour nostre Prouince
Faites tant, s'il vous plaist, qu'ils y demeurent vieux
Et que bien tard au Ciel tous deux se facent Dieux.

L'HYNNE VI.

DE LA IVSTICE, A CHARLES CARDINAL de Lorraine.

VN plus sçauant que moy ou plus amy des Cieux
Chantera les combas de tes nobles ayeux,
Dira de Godefroy l'auãtureuse armée,
Et la palme conquise en la terre Idumée,
Et le cours du Iourdain qui fut si plein de morts
Que le sang infidele outre-couloit ses bords:
Chantera de Damas la muraille forcée,
Chantera Cesarée, Antioche & Nicée,
Galilée, Iturée, & comme Godefroy
De Tyr, & de Sidon par armes se fist Roy,

De Rhodes, & de Cypre, & de Hierosolyme,
Et des peuples suiets au sceptre de Solyme.
Apres en r'amenant tes ayeux d'outre-mer
Les fera pour la gloire aux batailles armer
Pres la grande Hesperie, & veincre ceste terre
Où le fardeau d'vn mont vn grand Geant enserre,
Lequel luy fut iadis par les Dieux enuoyé
Quand il tomba du Ciel à demi foudroyé.
Puis leur fera planter l'escusson de Lorraine
Sur le fameux tombeau de l'antique Serene.
Apres il chantera les magnanimes faits
Que ton grand frere, ainçois que tes freres ont faits,
Donnant de leurs vertus à tout le monde exemple:
Si bien que le Soleil qui tout voit & contemple
Lors qu'il tire ou qu'il plonge en l'Ocean ses yeux,
Ne voit point icy bas Princes plus vaillans qu'eux,
Soit pour donner conseil, soit pour donner bataille,
Soit pour prendre ou garder les forts d'vne muraille.
Mais moy foible d'esprit, qui ne puis entonner
Si hautement l'airain pour leur gloire sonner,
Il me suffist Prelat, si chantant ie puis dire
L'vne de tes vertus dessus ma basse Lyre,
Vne seule & non plus: car quand i'entreprendrois
De toutes les chanter, impuissant ie faudrois,
Comme chose trop haute, & m'eust fait la Nature
Plus que bronze ou metal la langue & la voix dure.
Dieu fist naistre Iustice en l'age d'or çà bas
Quand le peuple innocent encor ne viuoit pas
Comme il fait en peché, & quand le vice encore
N'auoit passé les bords de la boëte à Pandore:
Quand ces mots Tien & Mien en vsage n'estoient,
Et quand les Laboureurs du soc ne tourmentoient

Vlcerant par sillons les entrailles encloses
Des champs, qui produisoient de leur gré toutes choses,
Et quand les Mariniers ne pallissoient encor
Sur le dos de Tethys pour amasser de l'or.
Ceste Iustice adonc, bien qu'elle fust Déesse,
S'apparoissoit au peuple au milieu de la presse,
Et en les caressant les assembloit le iour
Au milieu d'vne rue ou dans vn carrefour,
Les preschant & priant d'euiter la malice,
Et de garder entr'eux vne saincte police,
Fuyr procez, debats, querelle, inimitié,
Et d'aimer charité, paix, concorde & pitié:
La loy n'estoit encor' en airain engrauée,
Et le Iuge n'auoit sa chaire encor leuée
Haute dans vn Palais, & debout au Parquet
Encores ne vendoit l'Aduocat son caquet
Pour damner l'innocent & sauuer le coulpable.
Cette seule Deesse au peuple venerable
Les faisoit gens de bien, & sans aucune peur
Des loix, leur engrauoit l'equité dans le cœur,
„ Qu'ils gardoient de leur gré: mais toute chose passe,
„ Et rien ferme ne dure en ceste terre basse.
Si tost que la malice au monde eut commencé
Son trac, & que ia l'or se monstroit effacé,
Pallissant en argent sa teinture premiere,
Plus Iustice n'estoit aux hommes familiere
Comme elle souloit estre, & ne vouloit hanter
Le peuple qui desia tendoit à se gaster,
Et plus visiblement le iour parmy la ruë
Les hommes ne preschoit: mais vestant vne nuë,
Hurlante en pleurs cris son visage voila,
Et bien loing des Citez és forests s'en-vola:

Car elle desdaignoit d'estre icy bas suiuie
Des hommes forlignans de leur premiere vie.
Aussi tost que la nuict les ombres amenoit,
Elle quittoit les bois, & pleurante venoit
Crier sur le sommet des villes les plus hautes,
Pour effroyer le peuple & reprendre ses fautes,
Tousiours le menaçant qu'il ne la voirroit plus,
Et qu'elle s'en iroit à son pere là sus.
» *L'œil de Dieu, ce disoit, toutes choses regarde,*
» *Il voit tout, il sçait tout, & sur tout il prend garde,*
» *Il sera courroucé dequoy vous me chassez:*
» *Pource repentez-vous de vos pechez passez,*
» *Il vous fera pardon: il est Dieu debonnaire,*
» *Et comme les humains ne tient pas sa colere:*
» *Sinon, de pis en pis au feste paruiendrez*
» *De tout vice execrable, & puis vous apprendrez*
» *Apres le chastiment de vos ames meschantes*
» *Cõbien les mains de Dieu sõt dures & trãchantes.*
Ainsi toute la nuict la Iustice crioit
Sur le haut des citez, qui le peuple effrayoit,
Et leur faisoit trembler le cœur en la poitrine,
Craignant de leurs pechez la vengeance diuine.
Mais ce peuple mourut: & apres luy nasquit
Vn autre de son sang qui plus meschant vesquit:
Lors le siecle de fer regna par tout le monde,
Et l'Orque despiteux de la fosse profonde
Icy haut enuoya les Furies, à fin
De pressurer aux cœurs des hommes leur venin.
Adonc fraude & procez enuahirent la terre,
Poison, rancœur, debat, & l'homicide guerre,
Qui faisant craqueter le fer entre ses mains
Marchoit pesantement sur le chef des humains.

Et tranchoit sous l'acier de sa hache meurtriere
Des vieux siecles passez la concorde premiere.
Ce que voyant Iustice ardante de fureur
Contre le meschant peuple empoisonné d'erreur,
Qui pour suiure discord, rompoit les loix tranquilles,
Vint encore de nuict se planter sur les villes:
Où plus, comme deuant, le peuple ne pria,
Mais d'vne horrible voix hurlante s'escria
Si effroyablement que les murs & les places
Et les maisons trembloient au bruit de ses menaces.
Meschant peuple auorton, disoit-elle, est-ce ainsi
Qu'à moy fille de Dieu tu rens vn grand merci
De t'auoir si long temps couué dessous mes ailes,
Te nourrissant du laict de mes propres mammelles?
Ie m'en vole de terre, adieu meschant, adieu,
Adieu peuple maudit, ie t'asseure que Dieu
Vangera mon depart d'vne horrible tempeste,
Que ta desia son bras esiance sur ta teste.
Las! où tu soulois viure en repos plantureux,
Tu viuras desormais en trauail malheureux:
Il faudra que les bœufs aux champs tu aiguillonnes,
Et que du soc aigu la terre tu sillonnes,
Et que soir & matin le labeur de ta main
Nourrisse par sueur ta miserable faim:
Pour la punition de tes fautes malines
Les champs ne produiront que ronces & qu'espines:
Le Printemps qui souloit te rire tous les iours,
Se changeant en hyuer perdra son premier cours,
Et sera departi en vapeurs chaleureuses,
Qui halleront ton corps de flames douloureuses,
En frimas & en pluye & en glace qui doit
Faire transir bien tost ton pauure corps de froid.

Ton chef deuiendra blanc en la fleur de ieuneſſe,
Et iamais n'attendras les bornes de vieilleſſe,
Comme ne meritant par ton faict vicieux
De iouïr longuement de la clairté des cieux.
Si peu que tu viuras tu viuras en moleſte,
Et touſiours vne fiéure, vn caterre, vne peſte
Te ſuiuront ſans parler venans tous à la fois:
Dieu les faiſant muets deſrobera leurs vois,
A fin que ſans mot dire ils te happent à l'heure
Que tu eſtimeras ta vie eſtre plus ſeure.
Qui pis eſt indigence & la famine auſſi
Hoſtes de ton hoſtel te donneront ſouci.
Tout ſera corrompu, les eſpouſes muables
N'enfanteront des fils à leurs eſpoux ſemblables:
Tout ſera depraué, bourgs, villes, & maiſons
Fouruoyantes du traq des premieres ſaiſons.
Dieu te fera mourir au milieu des batailles
Accablé l'vn ſur l'autre, & fera les murailles
De tes grandes citez deſſous terre abyſmer,
Et la foudre perdra tes nauires en mer.
Si le peuple m'euſt creu, il euſt ſans nulle peine
Heureuſement franchi cette carriere humaine,
Et fuſt mort tout ainſi que ceux à qui les yeux
S'endorment dans le lict d'vn ſommeil gracieux.
Mais il viura touſiours en douleur aſſeruie,
Fraudé des paſſetemps & des biens de la vie.
Puis à la fin la mort en tourment & en dueil
Dans vn lict angoiſſeux luy viendra fermer l'œil.
Qui plus eſt ce grand Dieu qui de ſon œuure a cure,
Enuoira ſes Démons couuerts de nue obſcure
Par le monde eſpier les vicieux, à fin
De les faire mourir d'vne mauuaiſe fin,

Et lors vn vain regret rongera ta poitrine
Et ton cœur deſchiré d'vne mordante eſpine,
Dequoy tu m'as chaſſé en lieu de me cherir,
Qui te ſoulois ingrat, ſi cherement nourrir.
Ainſi pleuroit Iuſtice, & d'vne robe blanche
Se voilant tout le chef iuſqu'au bas de la hanche,
Auec ſes autres ſœurs, quittant ce val mondain
Au Ciel s'en retourna d'vn vol prompt & ſoudain:
Comme on voit quelquefois ſingler à tire d'ailes
En vn temps orageux cinq ou ſix Colombelles,
Qui de peur de la greſle au logis s'en-reuont,
Et viſte parmi l'air vollet toutes d'vn front.
Si toſt que dans le Ciel Iuſtice fut venue,
Long temps deuant le throne à genoux s'eſt tenue
Du Pere tout-puiſſant, puis d'vn cœur deſpité
Sans reſpect de perſonne a ſon faict recité.
Pere t'esbahis-tu dequoy ie ſuis tremblante,
Dequoy i'ay de frayeur la poitrine haletante,
Quand là bas à grand' peine ay-ie peu garantir
De mort ma pauure vie, auant que de partir?
Ce peuple malheureux auquel i'eſtois allée
Par ton commandement, n'a ſans plus violée
La reuerence deuë à ta grand' Maieſté:
Mais il a, qui plus eſt, dans ſon cœur proietté
De t'arracher la foudre, & d'vne triple eſchelle
De montaignes, rauir ta demeure eternelle.
Celuy qui maintenant vit le plus entaché
De meurtre, de malice, & bref de tout peché,
Eſt le plus vertueux: ils pillent, ils blaſphement,
Et rien qu'aſſaſſinats & que meurdres ils n'aiment:
Ils deſdaignent tes loix, & n'ont plus en ſouci
Ny toy, ny ton ſainct Nom, ny tes temples auſſi,

Et tant en leur audace & malice se fient,
Qu'en se mocquant de toy, ta puissance desfient.
Pource si quelque soin de ton honneur te tient,
Et si iusques au cœur ma priere te vient,
Et si d'vne fureur iustement tu t'irrites,
Ren leur le chastiment selon les demerites,
Et n'endure, Seigneur, que l'on vienne outrager
D'vn cœur presomptueux ton Nom sans le vanger.
A-tant se teut Iustice, & pour faire cognêstre
Que son pere l'aimoit, s'alla seoir à la dextre
De son throne diuin, d'où la terre & les cieux
Abaissez à ses pieds regarde de ses yeux.
Iupiter irrité des larmes de sa fille,
Des Dieux incontinent assembla le concile,
Lesquels obeyssans à son commandement,
Par troupes arrangez viennent soudainement:
Ceux du Ciel le haut rang des chaires ont tenues,
Les marins le milieu, & les tourbes menues
Des petits demi-Dieux confusément se sont
Plantez deçà-delà tout debout en vn rond:
Quand chacun en son ordre eut assorty sa place,
Il prononça tels mots tous remplis de menace:
Vne flame de feu de ses yeux s'escartoit,
Et vn glaiue trenchant de sa bouche sortoit.
Ce qui m'esmeut iadis de verser toute l'onde
De la mer sur la terre, & submerger le Monde,
Ne fut que pour punir les faits malicieux
Que commettoient là bas les hommes vicieux,
Lesquels si obstinez en leur malice furent,
Qu'en leur faulte endurcis changer ne se voulurent,
Ny me crier pardon, bien que par maints sermons
Aduertis ie les euſſe en songe & par Démons.

Pource ie les noyay, & delaſchay les brides
De mes pluyes du Ciel, & des mers homicides
Par ſept iours ſur la terre, & ne s'en ſauua qu'vn
Que tout ne fut raui du naufrage commun.
Ie penſois r'animer de la terre la face
D'vne plus innocente & plus diuine race,
Qui s'abſtiendroit du mal, de peur de n'encourir
Le pareil chaſtiment duquel ie fis mourir
Ses ayeux obſtinez qui m'oſerent deſplaire:
Mais il en eſt allé ô Dieux, tout au contraire:
Car ce peuple nouueau commet plus de forfait
En vn iour qu'en cent ans le premier n'auoit fait.
Pource ie veux par feu luy conſommer la vie
Des grans iuſqu'aux petits, & que nul ne me prie
Ainſi que l'autre fois de luy faire pardon:
Ie ne le feray pas, car vn ſeul ne vit bon.
Ie ru'ray par trois iours ma cholere attizee,
Pluuant flames du Ciel ſur la terre embraſee,
Et feray ſans pitié tous les corps enflamer
Qui marchent ſur la terre, & nagent dans la mer,
Pour leur meſchanceté, & la terre bruſlée
Ne ſera (ie le veux) iamais renouuellée
D'vn autre genre humain: car qui le referoit,
D'âge en âge ſuiuant touſiours pire ſeroit.
Eſt-il pas bien ingrat? il ſçait que toutes choſes
Qui ſont dedans le rond de mon grand Ciel encloſes,
Sont faites pour luy ſeul, & qu'à luy i'ay permis
Que tous les animaux ſous ſes pieds ſeroient mis,
Ceux des champs, & tous ceux qui en la mer reſpirẽt,
Et ceux qui parmi l'air s'égayent & ſe virent:
Le malheureux ſçait bien que ma main l'a fait tel
Que rien ne luy defaut que le poinct d'immortel:

Car il eſt quant au reſte auſſi noble qu'vn Ange,
Tant ie l'ay couronné de gloire & de louange.
I'ay fait pour luy du Ciel le grand tour nompareil,
Les eſtoiles, le iour, la Lune, & le Soleil
Pour luy donner clairté: car ie n'en ay que faire:
Sans le ſecours du iour ma face eſt aſſez claire:
Les rayons du Soleil & des Aſtres des Cieux
Viennent de ma lumiere, & non la mienne d'eux.
Pour luy ie rens de fruits la terre toute pleine:
Ce n'eſt pour me ſouler que ſon fruit elle ameine:
Ny la mer ſes poiſſons: ie ne mange ne boy,
Viuant ie me ſouſtiens par la vertu de moy:
I'ay tout creé pour luy, lequel en recompenſe
De mes biens eſt ingrat, & forcené ne penſe
Que ie notte ſes faits: mais en lieu d'inuoquer
Mon Nom hoche la teſte, & s'en oſe moquer:
Pource ie le veux perdre, & luy faire cogneſtre
Que ſon vice me faſche, & que ie ſuis ſon maiſtre.
Ainſi diſt le grand Dieu, qui ſi fier aſſembla
Ses ſourcis que le Ciel & la terre en trembla:
Deſia dedans ſes mains tenoit l'ardante foudre,
Et n'euſt fait de la terre & du Ciel qu'vne poudre,
Sans ſa fille Clemence à l'œil paiſible & doux,
Qui ſes genous embraſſe, & retient ſon courroux.
Pere, puis qu'il te plaiſt entre tes noms de mettre
Le nom de treſ-benin, il faut auſſi permettre
A ta rigueur d'vſer des effects de ce nom:
Autrement tu ſerois en vain appellé bon.
Tu peux ſi tu le veux, tout ce monde deſfaire:
Le voudrois-tu plus grand ou plus petit reſaire?
De le faire pareil ce ne ſeroit rien fait:
Or de voir ton palais, fait, refait, & défait:

Ce seroit ieu d'enfant, qui bastit au riuage
Vn chasteau de sablon, puis destruit son ouurage.
Ce qu'il ne faut Seigneur: car la destruction
N'est pas seante à Dieu, mais generation:
Pource il te pleut iadis bastir tout ce grand Monde,
Et peupler d'animaux toute la terre ronde,
A fin que de ton throne en voyant les humains
Prinses quelque plaisir aux œuures de tes mains:
Mais ores vn chacun blasmera ta puissance,
Et seras en mespris comme vn Dieu d'inconstance,
Qui n'agueres voulus tout le Monde noyer.
Et maintenant le veux encore foudroyer.
Si tu destruis le Monde il faudra qu'il retienne
De son premier Chaos la figure ancienne:
Et si tout est confus, qui adoncques dira
Les hymnes de ta gloire & ton Nom benira?
Qui lors racontera tes merueilles si grandes?
Qui deuôt chargera tes saints autels d'offrandes?
Qui la flame immortelle aux temples gardera?
Qui d'encens Sabean ton throne enfumera?
Il vaut mieux ô Seigneur, que tu les espouuantes
Par songes, par Daimons, par Cometes volantes,
Que les tuer du tout: car tels qu'ils sont Seigneur,
Bons ou mauuais ils sont creez à ton honneur.
Si tu frappes leur cœur, ils te voudront entendre:
Il n'est enduict de roche, il est humain & tendre,
Lequel sera soudain, bien qu'il soit endurcy,
Chastié de son vice, & te cri'ra mercy.
A-tant se teut Clemence, & ia de sa parole
Auoit du pere sien faite l'ire plus molle,
Quand Themis la diuine au bas du throne alla
De Dieu presque appaisé, auquel ainsi parla:

O ſouuerain Seigneur, Roy des Dieux & des hommes,
Par qui tous nous viuõs, & par qui tous nous ſommes,
Qui regis tout en tout, & n'es regi d'aucun,
Qui as (comme il t'a pleu) departi à chacun
Dés le commencement vn naturel office,
Et vn propre meſtier pour te faire ſeruice,
Donnant au puiſſant Mars la force & le pouuoir,
A Phebus la Muſique, à Pallas le ſçauoir,
A moy l'authorité ſur toutes deſtinées
Que ta bouche fatale a jadis terminées,
Eſcrites en airain qui ne ſe peut caſſer,
Et que meſme le Temps ne ſçauroit effacer:
» Car tout ce que tu dis eſt choſe treſ-certaine,
» Et ce que l'homme dit n'eſt rien que choſe vaine.
Or doncques pour ouurir les ſecrets du Deſtin,
Le Monde n'eſt encore enuieilly par ſa fin,
Il eſt du tout entier, & faut que mainte eſpace
De maints ſiecles futurs ſe roulent en leur place
Auant que le bruler: vueilles donq ſecourir
La gent que tu voulois ſi toſt faire mourir.
Il faut que les rayons de tes flames diuines,
Illuminent les cœurs des Sibylles deuines,
Des Prophetes auſſi qui ſeront tes preſcheurs,
Et ſans eſgard d'aucun blaſmeront les pecheurs,
Pour reprendre en ton Nom de tous hommes le vice,
Attendant le retour de ta fille Iuſtice,
Laquelle doit encore icy haut ſeiourner
Longue eſpace de iours auant que retourner.
Au temps que le Deſtin en Gaule fera naiſtre
Henry ſecond du nom, des autres Rois le maiſtre,
Que les cieux à l'enuy s'efforceront d'orner,

Iuſtice auec ſes ſœurs là bas doit retourner.
Ce grand Roy cherira vn Prince de ſa race
Qui d'honneur, de vertu, de ſçauoir & de grace
Entre tous les humains n'aura point ſon pareil,
Et ſa bonté luira comme luit le Soleil:
Il aura ſur le front telle maieſté peinte,
Que du premier abord le vice en aura crainte
S'enfuyant deuant luy apres l'auoir cognu
Prince ſi ieune d'ans & de meurs ſi tenu.
Celuy ſera nommé le Prelat de Lorraine,
Charles, dedans lequel ta fille ſouueraine
Miraculeuſement tu feras transformer,
Pour les faicts vicieux des humains reformer.
Elle prendra ſon corps: car ſa face celeſte
Comme elle fut iadis, ne ſera manifeſte
Aux hommes de là bas, ſe ſouuenant encor
Qu'ils l'ont d'entre eux chaſſée apres le ſiecle d'or.
Ainſi parla Themis en paroles prophetes,
Qui furent puis apres en temps & lieu parfaites:
Car ſi toſt que le Ciel eut du Prince Henry
En la terre amené le beau regne chery
Des hommes & des Dieux, & que toute la France
Portoit à ce Prelat honneur & reuerence
Pour les nobles vertus deſquelles il eſt plein:
Dieu print incontinent Iuſtice par la main,
Et luy dit: Mon enfant, il ne faut contredire
Aux ſeueres ſecrets du Deſtin qui te tire
Vne autre fois au monde, il eſt temps de partir:
Quand tu ſeras au monde, il te faudra veſtir
Du corps de ce Prelat, que Themis qui preſide
A mes deſſeins futurs t'a baillé pour ton guide.
Comme il diſoit tels mots, de Iuſtice entourna

Les yeux d'vn bandeau noir, & puis il luy donna
Vne balance d'or dedans la main seneſtre,
Et vn glaiue trenchant à porter en ſa dextre:
» Le glaiue, pour punir ceux qui ſeront mauuais:
» La balance à poiſer egalement les faicts
» Des grands & des petits comme equité l'ordonne:
» Le bandeau pour ne voir en iugement perſonne.
En ce poinct equipée elle reuint çà bas:
Mais auant que partir elle n'oublia pas
La troupe de ſes Sœurs les guidant la premiere:
Nemeſis d'aſſez loin les ſuiuoit par derriere
Ayant le pied boiteux, & ne pouuant en l'air
De ſes ailes ſi toſt que les autres voler.
Soudain que la Iuſtice en terre fut venue,
Deſſus la Court du Roy longuement s'eſt tenue:
Puis ainſi qu'vn rayon du Soleil qui deſcend
Contre vn verre & le perce & ſi point ne le fend,
Tant ſa viue vertu ſubtilement eſt forte,
Rayon venant du Ciel: en la ſemblable ſorte
Iuſtice tout d'vn coup viuement s'eſlança
Dedans ton corps, Prelat, & point ne l'offença
Comme choſe celeſte: y logeant auec elle
De ſes diuines Sœurs la troupe non-mortelle:
Qui ne fut pas ſi toſt entrée dedans toy,
Que tu vins de tels mots aborder noſtre Roy.
Prince, dont la grandeur en maieſté ſurpaſſe
Tous les Rois tant ſoient grands de ceſte terre baſſe,
Ce n'eſt le tout que d'eſtre aux armes furieux,
Adroit, vaillant & fort, il faut bien auoir mieux:
Il faut apres la guerre ainſi qu'vn ſage Prince,
Gouuerner par iuſtice & par loix ta prouince,
Afin que tes ſuiets viuent en equité,

Dieu qui le Ciel habite a touſiours en ſouci
Ceux qui aiment Iuſtice, & qui la font auſſi:
De ceux le bien eſt ferme, & comme vne Planette
De tous coſtez reluit leur conſcience nette,
Et touſiours en honneur fleuriſſent leurs enfans,
Et ne meurent iamais qu'aſſoupis de vieux ans.
Mais ce Dieu tout-puiſſant iamais ſon cœur n'appaiſe
Comme celuy qui fait la Iuſtice mauuaiſe,
Qui par argent la vend, & qui corrompt malin
Le bon droict de la veufue, ou du pauure orphelin:
Il luy garde touſiours vne dure vengence
Qui lente pas à pas talonne ſon offence,
Luy enuoyant Até Déeſſe de meſchef,
Qui de ſes pieds de fer eſcarbouille ſon chef:
Car Dieu ſur les Palais s'aſſiet pour le refuge
Des pauures, d'où ſon œil remarque le bon Iuge
Pour le recompenſer ſelon qu'il a bien fait,
Et le faux Iuge à fin de punir ſon meſfait.

Doncques Roy, ſi tu veux que ton regne proſpere,
Il te faut craindre Dieu: le Prince qui reuere
Dieu, Iuſtice, & la Loy, vit touſiours fleuriſſant,
Et touſiours voit ſous luy le peuple obeyſſant:
Son ennemy le craint: & s'il leue vne armée,
Touſiours ſera veinqueur, & la Fâme emplumée
Viuant bruira ſon nom, & le peuple en tout lieu
Apres qu'il ſera mort le tiendra comme vn Dieu.

Ainſi dis-tu Prelat, & le Roy de ſa teſte
Abaiſſant les ſourcis accorda ta requeſte:
Et lors le ſiecle d'or en France retourna,
Qui ſans ſe transformer depuis y ſeiourna,
Faiſant fleurir le droict ſous voſtre Prince iuſte,

Sous Henry dont le bras equitable & robuſte
Trencha par ton moyen auecq' ſes ſainctes Lois
La teſte du Procez, vieil monſtre des François.
Ie te ſaluë ô ſaincte & diuine Iuſtice,
Et toy grand Cardinal autheur de la police:
Puiſſent touſiours mes vers maugré le cours des ans
Aux ſiecles apparoiſtre & doctes & plaiſans,
Pour leur monſtrer combien ce me fut douce peine
De celebrer l'honneur de Charles de Lorraine.

HYNNE VII.

LES DAIMONS, A Lancelot Carle.

CArle, de qui l'eſprit recherche l'Vniuers
Pour gage d'amitié ie te donne ces vers,
A fin que tõ Bordeaux, & ta large Garonne
Flottant contre ſes bords ta louange reſonne,
Et ton nom par la France autant puiſſe voler
Que ce vers qui s'en-vole aux habitans de l'air.
En ta faueur, mon Carle, il eſt temps que i'enuoye
Ma Muſe extrauaguer par vne eſtroitte voye,
Laquelle des François aux vieux temps ne fut pas
(Tant elle eſt incogneuë) empreinte de leurs pas,
A fin d'eſtre promeuë au myſtere admirable
Des Daimons, pour t'en faire vn preſent venerable:

Et tranchoit ſous l'acier de ſa hache meurtriere
Des vieux ſiecles paſſez la concorde premiere.
Ce que voyant Iuſtice ardante de fureur
Contre le meſchant peuple empoiſonné d'erreur,
Qui pour ſuiure diſcord, rompoit les loix tranquilles,
Vint encore de nuict ſe planter ſur les villes:
Où plus, comme deuant, le peuple ne pria,
Mais d'vne horrible voix hurlante ſ'eſcria
Si effroyablement que les murs & les places
Et les maiſons trembloient au bruit de ſes menaces.
Meſchant peuple auorton, diſoit-elle, eſt-ce ainſi
Qu'à moy fille de Dieu tu rens vn grand merci
De t'auoir ſi long temps couué deſſous mes ailes,
Te nourriſſant du laict de mes propres mammelles?
Ie m'en vole de terre, adieu meſchant, adieu,
Adieu peuple maudit, ie t'aſſeure que Dieu
Vangera mon depart d'vne horrible tempeſte,
Que ia deſia ſon bras eſlance ſur ta teſte.
Las! où tu ſoulois viure en repos plantureux,
Tu viuras deſormais en trauail malheureux:
Il faudra que les bœufs aux champs tu aiguillonnes,
Et que du ſoc aigu la terre tu ſillonnes,
Et que ſoir & matin le labeur de ta main
Nourriſſe par ſueur ta miſerable faim:
Pour la punition de tes fautes malines
Les champs ne produiront que ronces & qu'eſpines:
Le Printemps qui ſouloit te rire tous les iours,
Se changeant en hyuer perdra ſon premier cours,
Et ſera departi en vapeurs chaleureuſes,
Qui halleront ton corps de flames douloureuſes,
En frimas & en pluye & en glace qui doit
Faire tranſir bien toſt ton pauure corps de froid.

Ton chef deuiendra blanc en la fleur de ieuneſſe,
Et iamais n'attendras les bornes de vieilleſſe,
Comme ne meritant par ton faict vicieux
De iouïr longuement de la clairté des cieux.
Si peu que tu viuras tu viuras en moleſte,
Et touſiours vne fiéure, vn caterre, vne peſte
Te ſuiuront ſans parler venans tous à la fois:
Dieu les faiſant muets deſrobera leurs vois,
A fin que ſans mot dire ils te happent à l'heure
Que tu eſtimeras ta vie eſtre plus ſeure.
Qui pis eſt indigence & la famine auſſi
Hoſtes de ton hoſtel te donneront ſouci.
Tout ſera corrompu, les eſpouſes muables
N'enfanteront des fils à leurs eſpoux ſemblables:
Tout ſera depraué, bourgs, villes, & maiſons
Fouruoyantes du traq des premieres ſaiſons.
Dieu te fera mourir au milieu des batailles
Accablé l'vn ſur l'autre, & fera les murailles
De tes grandes citez deſſous terre abyſmer,
Et la foudre perdra tes nauires en mer.
Si le peuple m'euſt creu, il euſt ſans nulle peine
Heureuſement franchi cette carriere humaine,
Et fuſt mort tout ainſi que ceux à qui les yeux
S'endorment dans le lict d'vn ſommeil gracieux.
Mais il viura touſiours en douleur aſſeruie,
Fraudé des paſſetemps & des biens de la vie:
Puis à la fin la mort en tourment & en dueil
Dans vn lict angoiſſeux luy viendra fermer l'œil.
Qui plus eſt ce grand Dieu qui de ſon œuure a cure,
Enuoira ſes Démons couuerts de nue obſcure
Par le monde eſpier les vicieux, à fin
De les faire mourir d'vne mauuaiſe fin,

Et lors vn vain regret rongera ta poitrine
Et ton cœur deschiré d'vne mordante espine,
Dequoy tu m'as chassé en lieu de me cherir,
Qui te soulois ingrat, si cherement nourrir.
Ainsi pleuroit Iustice, & d'vne robe blanche
Se voilant tout le chef iusqu'au bas de la hanche,
Auec ses autres sœurs, quittant ce val mondain
Au Ciel s'en retourna d'vn vol prompt & soudain:
Comme on voit quelquefois singler à tire d'ailes
En vn temps orageux cinq ou six Colombelles,
Qui de peur de la gresle au logis s'en-reuont,
Et viste parmi l'air vollet toutes d'vn front.
Si tost que dans le Ciel Iustice fut venue,
Long temps deuant le throne à genoux s'est tenue
Du Pere tout-puissant, puis d'vn cœur despité
Sans respect de personne a son faict recité.
Pere t'esbahis-tu dequoy ie suis tremblante,
Dequoy i'ay de frayeur la poitrine haletante,
Quand là bas à grand' peine ay-ie peu garantir
De mort ma pauure vie, auant que de partir?
Ce peuple malheureux auquel i'estois allée
Par ton commandement, n'a sans plus violée
La reuerence deuë à ta grand' Maiesté:
Mais il a, qui plus est, dans son cœur proietté
De t'arracher la foudre, & d'vne triple eschelle
De montaignes, rauir ta demeure eternelle.
Celuy qui maintenant vit le plus entaché
De meurtre, de malice, & bref de tout peché,
Est le plus vertueux: ils pillent, ils blasphement,
Et rien qu'assassinats & que meurdres ils n'aiment:
Ils desdaignent tes loix, & n'ont plus en souci
Ny toy, ny ton sainct Nom, ny tes temples aussi,

Et tant en leur audace & malice se fient,
Qu'en se mocquant de toy, ta puissance desfient.
Pource si quelque soin de ton honneur te tient,
Et si iusques au cœur ma priere te vient,
Et si d'vne fureur iustement tu t'irrites,
Ren leur le chastiment selon les demerites,
Et n'endure, Seigneur, que l'on vienne outrager
D'vn cœur presomptueux ton Nom sans le vanger.
A-tant se teut Iustice, & pour faire cognêstre
Que son pere l'aimoit, s'alla seoir à la dextre
De son throne diuin, d'où la terre & les cieux
Abaissez à ses pieds regarde de ses yeux.
Iupiter irrité des larmes de sa fille,
Des Dieux incontinent assembla le concile,
Lesquels obeyssans à son commandement,
Par troupes arrangez viennent soudainement:
Ceux du Ciel le haut rang des chaires ont tenues,
Les marins le milieu, & les tourbes menues
Des petits demi-Dieux confusément se sont
Plantez deçà-delà tout debout en vn rond:
Quand chacun en son ordre eut assorty sa place,
Il prononça tels mots tous remplis de menace:
Vne flame de feu de ses yeux s'escartoit,
Et vn glaiue trenchant de sa bouche sortoit.
Ce qui m'esmeut iadis de verser toute l'onde
De la mer sur la terre, & submerger le Monde,
Ne fut que pour punir les faits malicieux
Que commettoient là bas les hommes vicieux,
Lesquels si obstinez en leur malice furent,
Qu'en leur faulte endurcis changer ne se voulurent,
Ny me crier pardon, bien que par maints sermons
Aduertie ie les eusse en songe & par Démons.

Pource ie les noyay, & delaſchay les brides
De mes pluyes du Ciel, & des mers homicides
Par ſept iours ſur la terre, & ne s'en ſauua qu'vn
Que tout ne fut rauy du naufrage commun.
Ie penſois r'animer de la terre la face
D'vne plus innocente & plus diuine race,
Qui s'abſtiendroit du mal, de peur de n'encourir
Le pareil chaſtiment duquel ie fis mourir
Ses ayeux obſtinez qui m'oſerent deſplaire:
Mais il en eſt allé ô Dieux, tout au contraire:
Car ce peuple nouueau commet plus de forfait
En vn iour qu'en cent ans le premier n'auoit fait.
Pource ie veux par feu luy conſommer la vie
Des grans iuſqu'aux petits, & que nul ne me prie
Ainſi que l'autre fois de luy faire pardon:
Ie ne le feray pas, car vn ſeul ne vit bon.
Ie ru'ray par trois iours ma cholere attizee,
Pluuant flames du Ciel ſur la terre embraſee,
Et feray ſans pitié tous les corps enflamer
Qui marchent ſur la terre, & nagent dans la mer,
Pour leur meſchanceté, & la terre bruſlée
Ne ſera (ie le veux) iamais renouuellée
D'vn autre genre humain: car qui le referoit,
D'âge en âge ſuiuant touſiours pire ſeroit.
Eſt-il pas bien ingrat? il ſçait que toutes choſes
Qui ſont dedans le rond de mon grand Ciel encloſes,
Sont faites pour luy ſeul, & qu'à luy i'ay permis
Que tous les animaux ſous ſes pieds ſeroient mis,
Ceux des champs, & tous ceux qui en la mer reſpirẽt,
Et ceux qui parmi l'air s'égayent & ſe virent:
Le malheureux ſçait bien que ma main l'a fait tel
Que rien ne luy defaut que le poinct d'immortel:

Car il eſt quant au reſte auſſi noble qu'vn Ange,
Tant ie l'ay couronné de gloire & de louange.
I'ay fait pour luy du Ciel le grand tour nompareil,
Les eſtoiles, le iour, la Lune, & le Soleil
Pour luy donner clairté: car ie n'en ay que faire:
Sans le ſecours du iour ma face eſt aſſez claire:
Les rayons du Soleil & des Aſtres des Cieux
Viennent de ma lumiere, & non la mienne d'eux.
Pour luy ie rens de fruits la terre toute pleine:
Ce n'eſt pour me ſouler que ſon fruit elle ameine:
Ny la mer ſes poiſſons: ie ne mange ne boy,
Viuant ie me ſouſtiens par la vertu de moy:
I'ay tout creé pour luy, lequel en recompenſe
De mes biens eſt ingrat, & forcené ne penſe
Que ie notte ſes faits: mais en lieu d'inuoquer
Mon Nom hoche la teſte, & s'en oſe moquer:
Pource ie le veux perdre, & luy faire cogneſtre
Que ſon vice me faſche, & que ie ſuis ſon maiſtre.
Ainſi diſt le grand Dieu, qui ſi fier aſſembla
Ses ſourcis que le Ciel & la terre en trembla:
Deſia dedans ſes mains tenoit l'ardante foudre,
Et n'euſt fait de la terre & du Ciel qu'vne poudre,
Sans ſa fille Clemence à l'œil paiſible & doux,
Qui ſes genous embraſſe, & retient ſon courroux.
Pere, puis qu'il te plaiſt entre tes noms de mettre
Le nom de treſ-benin, il faut auſſi permettre
A ta rigueur d'vſer des effects de ce nom:
Autrement tu ſerois en vain appellé bon.
Tu peux ſi tu le veux, tout ce monde deſfaire.
Le voudrois-tu plus grand ou plus petit refaire?
De le faire pareil ce ne ſeroit rien fait:
Or de voir ton palais, fait, refait, & défait:

Ce seroit ieu d'enfant, qui bastit au riuage
Vn chasteau de sablon, puis destruit son ouurage.
Ce qu'il ne faut Seigneur: car la destruction
N'est pas seante à Dieu, mais generation:
Pource il te pleut iadis bastir tout ce grand Monde,
Et peupler d'animaux toute la terre ronde,
Afin que de ton throne en voyant les humains
Prinses quelque plaisir aux œuures de tes mains:
Mais ores vn chacun blasmera ta puissance,
Et seras en mespris comme vn Dieu d'inconstance,
Qui n'agueres voulus tout le Monde noyer.
Et maintenant le veux encore foudroyer.
Si tu destruis le Monde il faudra qu'il retienne
De son premier Chaos la figure ancienne:
Et si tout est confus, qui adoncques dira
Les hymnes de ta gloire & ton Nom benira?
Qui lors racontera tes merueilles si grandes?
Qui deuôt chargera tes saints autels d'offrandes?
Qui la flame immortelle aux temples gardera?
Qui d'encens Sabean ton throne enfumera?
Il vaut mieux ô Seigneur, que tu les espouuantes
Par songes, par Daimons, par Cometes volantes,
Que les tuer du tout: car tels qu'ils sont Seigneur,
Bons ou mauuais ils sont creez à ton honneur.
Si tu frappes leur cœur, ils te voudront entendre:
Il n'est enduict de roche, il est humain & tendre,
Lequel sera soudain, bien qu'il soit endurcy,
Chastié de son vice, & te cri'ra mercy.
A-tant se teut Clemence, & ia de sa parole
Auoit du pere sien faite l'ire plus molle,
Quand Themis la diuine au bas du throne alla
De Dieu presque appaisé, auquel ainsi parla:

O ſouuerain Seigneur, Roy des Dieux & des hommes,
Par qui tous nous viuõs, & par qui tous nous ſommes,
Qui regis tout en tout, & n'es regi d'aucun,
Qui as (comme il t'a pleu) departi à chacun
Dés le commencement vn naturel office,
Et vn propre meſtier pour te faire ſeruice,
Donnant au puiſſant Mars la force & le pouuoir,
A Phebus la Muſique, à Pallas le ſçauoir,
A moy l'authorité ſur toutes deſtinées
Que ta bouche fatale a jadis terminées,
Eſcrites en airain qui ne ſe peut caſſer,
Et que meſme le Temps ne ſçauroit effacer:
» Car tout ce que tu dis eſt choſe treſ-certaine,
» Et ce que l'homme dit n'eſt rien que choſe vaine.
Or doncques pour ouurir les ſecrets du Deſtin,
Le Monde n'eſt encore enuieilly par ſa fin,
Il eſt du tout entier, & faut que mainte eſpace
De maints ſiecles futurs ſe roulent en leur place
Auant que le bruler: vueilles donq ſecourir
La gent que tu voulois ſi toſt faire mourir.
Il faut que les rayons de tes flames diuines,
Illuminent les cœurs des Sibylles deuines,
Des Prophetes auſſi qui ſeront tes preſcheurs,
Et ſans eſgard d'aucun blaſmeront les pecheurs,
Pour reprendre en ton Nom de tous hommes le vice,
Attendant le retour de ta fille Iuſtice,
Laquelle doit encore icy haut ſeiourner
Longue eſpace de iours auant que retourner.
Au temps que le Deſtin en Gaule fera naiſtre
Henry ſecond du nom, des autres Rois le maiſtre,
Que les cieux à l'enuy s'efforceront d'orner,

Iuſtice auec ſes ſœurs là bas doit retourner.
Ce grand Roy cherira vn Prince de ſa race
Qui d'honneur, de vertu, de ſçauoir & de grace
Entre tous les humains n'aura point ſon pareil,
Et ſa bonté luira comme luit le Soleil.
Il aura ſur le front telle maieſté peinte,
Que du premier abord le vice en aura crainte
S'enfuyant deuant luy apres l'auoir cognu
Prince ſi ieune d'ans & de meurs ſi tenu.
Celuy ſera nommé le Prelat de Lorraine,
Charles, dedans lequel ta fille ſouueraine
Miraculeuſement tu feras transformer,
Pour les faicts vicieux des humains reformer.
Elle prendra ſon corps: car ſa face celeſte
Comme elle fut iadis, ne ſera manifeſte
Aux hommes de là bas, ſe ſouuenant encor
Qu'ils l'ont d'entre eux chaſſée apres le ſiecle d'or.
Ainſi parla Themis en paroles prophetes,
Qui furent puis apres en temps & lieu parfaites:
Car ſi toſt que le Ciel eut du Prince Henry
En la terre amené le beau regne chery
Des hommes & des Dieux, & que toute la France
Portoit à ce Prelat honneur & reuerence
Pour les nobles vertus deſquelles il eſt plein:
Dieu print incontinent Iuſtice par la main,
Et luy dit: Mon enfant, il ne faut contredire
Aux ſeueres ſecrets du Deſtin qui te tire
Vne autre fois au monde, il eſt temps de partir:
Quand tu ſeras au monde, il te faudra veſtir
Du corps de ce Prelat, que Themis qui preſide
A mes deſſeins futurs t'a baillé pour ton guide.
Comme il diſoit tels mots, de Iuſtice entourna

Les yeux d'vn bandeau noir, & puis il luy donna
Vne balance d'or dedans la main seneſtre,
Et vn glaiue trenchant à porter en ſa dextre:
» Le glaiue, pour punir ceux qui ſeront mauuais:
» La balance à poiſer egalement les faicts
» Des grands & des petits comme equité l'ordonne:
» Le bandeau pour ne voir en iugement perſonne.
En ce poinct equipée elle reuint çà bas:
Mais auant que partir elle n'oublia pas
La troupe de ſes Sœurs les guidant la premiere:
Nemeſis d'aſſez loin les ſuiuoit par derriere
Ayant le pied boiteux, & ne pouuant en l'air
De ſes ailes ſi toſt que les autres voler.
Soudain que la Iuſtice en terre fut venue,
Deſſus la Court du Roy longuement s'eſt tenue:
Puis ainſi qu'vn rayon du Soleil qui deſcend
Contre vn verre & le perce & ſi point ne le fend,
Tant ſa viue vertu ſubtilement eſt forte,
Rayon venant du Ciel: en la ſemblable ſorte
Iuſtice tout d'vn coup viuement s'eſlança
Dedans ton corps, Prelat, & point ne l'offença
Comme choſe celeſte: y logeant auec elle
De ſes diuines Sœurs la troupe non-mortelle:
Qui ne fut pas ſi toſt entrée dedans toy,
Que tu vins de tels mots aborder noſtre Roy.
Prince, dont la grandeur en maieſté ſurpaſſe
Tous les Rois tant ſoient grands de ceſte terre baſſe,
Ce n'eſt le tout que d'eſtre aux armes furieux,
Adroit, vaillant & fort, il faut bien auoir mieux:
Il faut apres la guerre ainſi qu'vn ſage Prince,
Gouuerner par iuſtice & par loix ta prouince,
Afin que tes ſuiets viuent en equité,

Et que ton ennemy par ta lance donté
Te recognoisse autant iusticier equitable
En paix comme aux combats t'a cognu redoutable.
La Nature concede aux animaux des bois,
Aux oiseaux, aux poissons, des reigles & des lois
Qu'ils n'outrepassent point: au mõde on ne voit chose
Qu'vn accord arresté ne gouuerne & dispose:
La mer, le ciel, la terre, & chacun Element
Garde vne loy constante inuiolablement:
On ne voit que le iour deuienne la nuict brune,
Que le Soleil ardant se transforme en la Lune,
Ou le ciel en la mer, & iamais on n'a veu
L'air deuenir la terre, & la terre le feu.
Nature venerable en qui prudence abonde,
A fait telle ordonnance en l'ame de ce monde,
Qui ne se change point, & ne se changera
Tant que le ciel voûté les astres logera:
Et pource du nom Grec ce grand Monde s'appelle,
D'autant que l'ordonnance en est plaisante & belle:
Mais celuy qui nous fist immortels les esprits,
Comme à ses chers enfans & ses plus fauoris,
Que trop plus que le ciel ny que la terre il aime,
Nous a donné ses loix de sa propre main mesme.
Moyse premierement appriſt les loix de Dieu
Pour les grauer au cœur du populaire Hebrieu:
Minos a des Cretois les villes gouuernées
Des loix que Iupiter luy auoit ordonnées:
Et Solon par les loix que Pallas luy donna
Regit l'Athenien, Lycurgue gouuerna
Par celles d'Apollon la ville de Lacéne:
Et bref des loix de Dieu toute la terre est pleine.
Car Iupiter, Pallas, Apollon, sont les noms

Que le ſeul Dieu reçoit en maintes nations
Pour ſes diuers effects que lon ne peut comprendre,
Si par mille ſurnoms on ne les fait entendre.
Ce Dieu, ce tout puiſſant, qui tout voit & regiſt,
Dieu, en qui noſtre vie, en qui noſtre mort giſt,
Ne nous concede rien apres l'ame immortelle
Si ſainct que la Iuſtice: on ne ſçauroit ſans elle
Viure en paix ou en guerre, & touſiours noſtre cœur
En tremblant fremiroit d'vne douteuſe peur
Qu'on ne pillaſt nos biens, ou que toſt noſtre vie
Par glaiue ou par poiſon ne nous fuſt accourcie.
Sans Iuſtice le peuple effrenément viuroit,
Comme vn nauire en mer qui en poupe n'auroit
Vn Pilote ruzé pour ſes voyes conduire.
Cela que ſert en mer vn Pilote au nauire,
La Loy ſert aux citez, & au peuple qui eſt
Inconſtant en penſée, & n'a iamais d'arreſt:
Il auroit auiourd'huy vne opinion folle,
Le lendemain vne autre, & comme vn vent qui volle,
Cà & là volleroient les eſprits des humains,
Et iamais ne ſeroient en vn propos certains
Sans la diuine Loy qui leurs volontez bride,
Et maugré leur deſir à bon chemin les guide,
Ne voulant point ſouffrir qu'vn homme vicieux
Sans purger ſon peché vienne deuant ſes yeux.
Elle fait que le Roy ſur le peuple a puiſſance,
Et que le peuple ſerf luy rend obeyſſance:
Elle nous a monſtré comme il faut adorer
Le ſeul Dieu eternel, comme il faut honorer
Pere, mere, parens, & quelle reuerence
On doit aux morts, de peur de troubler leur ſilence.

Dieu qui le Ciel habite a touſiours en ſouci
Ceux qui aiment Iuſtice, & qui la font auſſi:
De ceux le bien eſt ferme, & comme vne Planette
De tous coſtez reluit leur conſcience nette,
Et touſiours en honneur fleuriſſent leurs enfans,
Et ne meurent iamais qu'aſſoupis de vieux ans.
Mais ce Dieu tout-puiſſant iamais ſon cœur n'appaiſe
Comme celuy qui fait la Iuſtice mauuaiſe,
Qui par argent la vend, & qui corrompt malin
Le bon droict de la veufue, ou du pauure orphelin:
Il luy garde touſiours vne dure vengence
Qui lente pas à pas talonne ſon offence,
Luy enuoyant Até Déeſſe de meſchef,
Qui de ſes pieds de fer eſcarbouille ſon chef:
Car Dieu ſur les Palais s'aſſiet pour le refuge
Des pauures, d'où ſon œil remarque le bon Iuge
Pour le recompenſer ſelon qu'il a bien fait,
Et le faux Iuge à fin de punir ſon meſfait.
Doncques Roy, ſi tu veux que ton regne proſpere,
Il te faut craindre Dieu: le Prince qui reuere
Dieu, Iuſtice, & la Loy, vit touſiours fleuriſſant,
Et touſiours voit ſous luy le peuple obeyſſant:
Son ennemy le craint: & s'il leue vne armée,
Touſiours ſera veinqueur, & la Fâme emplumée
Viuant bruira ſon nom, & le peuple en tout lieu
Apres qu'il ſera mort le tiendra comme vn Dieu.
Ainſi dis-tu Prelat, & le Roy de ſa teſte
Abaiſſant les ſourcis accorda ta requeſte:
Et lors le ſiecle d'or en France retourna,
Qui ſans ſe transformer depuis y ſeiourna,
Faiſant fleurir le droict ſous voſtre Prince iuſte,

Sous Henry dont le bras equitable & robuſte
Trencha par ton moyen auecq' ſes ſainctes Lois
La teſte du Procez, vieil monſtre des François.
Ie te ſaluë ô ſaincte & diuine Iuſtice,
Et toy grand Cardinal autheur de la police:
Puiſſent touſiours mes vers maugré le cours des ans
Aux ſiecles apparoiſtre & doctes & plaiſans,
Pour leur monſtrer combien ce me fut douce peine
De celebrer l'honneur de Charles de Lorraine.

HYNNE VII.

LES DAIMONS, A Lancelot Carle.

Carle, de qui l'eſprit recherche l'Vniuers
Pour gage d'amitié ie te donne ces vers,
A fin que tõ Bordeaux, & ta large Garonne
Flottant contre ſes bords ta louange reſonne,
Et ton nom par la France autant puiſſe voler
Que ce vers qui s'en-vole aux habitans de l'air.
En ta faueur, mon Carle, il eſt temps que i'enuoye
Ma Muſe extrauaguer par vne eſtroitte voye,
Laquelle des François aux vieux temps ne fut pas
(Tant elle eſt incogneuë) empreinte de leurs pas,
A fin d'eſtre promeuë au myſtere admirable
Des Daimons, pour t'en faire vn preſent venerable:

L'argument eſt fort haut, mais vn eſprit ne peut
Trouuer rien de faſcheux ſi la Muſe le vent.
Quand l'Eternel baſtit le grand palais du Monde,
Il peupla de poiſſons les abyſmes de l'onde,
D'hommes la terre, & l'air de Daimons, & les cieux
D'Anges, à celle fin qu'il n'y euſt point de lieux
Vuides en l'Vniuers, & ſelon leurs natures
Qu'ils fuſſent tous remplis de propres creatures.
Il miſt aupres de luy (ſon plaiſir le voulut)
L'eſcadron precieux des Anges qu'il eſlut
Pour citoyens du ciel, qui ſans corps y demeurent,
Et francs de paſſions non plus que luy ne meurent:
Eſprits intelligens plus que les noſtres purs,
Qui cognoiſſent les ans tant paſſez que futurs,
Et tout l'eſtat mondain, comme voyant les choſes
De pres au ſein de Dieu où elles ſont encloſes.
En leſtage de l'air deſſous la Lune eſpars,
Air gros, eſpais, broüillé, qui eſt de toutes pars
Touſiours remply de vents, de foudres & d'orages,
Il logea les Daimons au milieu des nuages,
Leur place deſtinée, ayans vn corps leger,
L'vn de feu, l'autre d'air, à fin de voyager
Aiſément par le vague, & ne tomber en terre:
Et peſant quelque peu, à fin que leur corps n'erre
Trop haut iuſques au ciel, abandonnant le lieu
Qui leur eſt deſtiné par le vouloir de Dieu.
Ne plus ne moins qu'on voit l'exercite des nuës
En vn temps pluuieux egalement pendues
D'vn iuſte poids en l'air, marcher ainſi qu'il faut,
Ny deſcendre trop bas ny s'eſleuer trop haut:
Et tout ainſi qu'on voit qu'elles meſmes ſe forment
En cent diuers portraits dont les vents les trãſformẽt

En Centaures, ſerpens, oiſeaux, hommes, poiſſons,
Et d'vne forme en l'autre errent en cent façons:
Tout ainſi les Daimons qui ont le corps habile,
Aiſé, ſouple, diſpoſt, à ſe muer facile,
Changent bien toſt de forme, & leur corps agile eſt
Transformé tout ſoudain en tout ce qu'il leur plaiſt:
Ores en vn tonneau groſſement s'eſlargiſſent,
Ores en peloton rondement ſe groſſiſſent,
Ores en vn cheuron les veirriez allonger,
Ores mouuoir les pieds, & ores ne bouger,
Bien ſouuent on les voit ſe transformer en beſte
Tronque par la moitié, l'vne n'a que la teſte,
L'autre n'a que les yeux, l'autre n'a que les bras
Et l'autre que les pieds tous velus par-à-bas.
Les autres ſont entiers, & à ceux qu'ils rencõtrent,
En forme de ſerpens & de dragons ſe monſtrent,
D'orfrayes, de choüans, cheueches, de corbeaux,
De boucs, de maſtins noirs, de chats, loups, & tau-
reaux,
Et prennent les couleurs à tels corps conuenables,
Pour mieux repreſenter leurs feintes vray-ſembla-
bles:
En la façon qu'on voit Iris ſe figurer
Des rayons du Soleil, qui la vient peinturer
De trois couleurs, pourueu que l'oppoſée nue
Où l'image ſe fait ſoit & creuſe & menue:
Autrement l'Arc-en-ciel n'auroit impreſſion.
Mais le Daimon la prend de ſa propre action
Et de ſa volonté, en la maniere meſme
Que ſoudain noſtre ioüe en craignant deuient bleſ-
me
De ſon propre vouloir, & toute rouge alors

Que la honte luy peint la peau par le dehors:
En ce poinct les Daimons masquez de vaines feintes
Donnent aux cœurs humains de merueilleuſes cram-
tes.
Car ainſi que l'air prend & reçoit à l'entour
Toute formie & couleur ce pendant qu'il eſt iour,
Puis les rebaille aux yeux qui de nature peuuent
En eux les receuoir, & qui propres ſe treuuent:
Tout ainſi les Daimons font leurs maſqueures voir
A noſtre fantaiſie apte à les receuoir:
Puis noſtre fantaiſie à l'eſprit les r'apporte
De la meſme façon & de la meſme ſorte
Qu'elle les imagine en dormant ou veillant:
Et lors une frayeur va nos cœurs aſſaillant,
Le poil nous dreſſe au chef, & du front goute à goute
Iuſqu'à bas des talons la ſueur nous degoute.
Si nous ſommes au lict n'oſons leuer les bras,
Ny tant ſoit peu tourner le corps entre les draps:
Adonq nous eſt aduis que nous voyons nos Peres
Morts dedans vn linceul, & nos defunctes meres
Parler à nous la nuict, & que voyons en l'eau
Quelqu'vn de nos amis perir dans vn bateau:
Il ſemble qu'vn grand Ours tout affamé nous mãge,
Ou que ſeuls nous errons par vn deſert eſtrange
Au milieu des Lions, ou qu'au bois vn volleur
Nous met pour noſtre argent la dague dans le cœur.
Souuent à l'improueuë on les voit apparoiſtre,
Tellement qu'on les peut facilement cognoiſtre
Comme Achille cogneut Minerue qui le print
Par le poil de la teſte & ſon courroux retint:
Mais eux bien peu de temps de leur forme iouyſſent,
Et tout ſoudain en rien elles s'eſuanouyſſent,

Comme

Comme si de couleurs les ondes on teignoit,
Ou si l'air & le vent de couleurs on peignoit:
Car leur corps n'est solide & apte de nature
A retenir long temps vne prise figure.
Les vns viuent en l'air de respirations,
Les autres plus grossiers d'éuaporations,
A la façon de l'huistre: aussi le sacrifice
Du sang des animaux leur est doux & propice.
Ils sont participans de Dieu & des humains:
De Dieu comme immortels, des hommes comme pleins
De toutes passions: ils desirent, ils craignent,
Ils veulent conceuoir, ils aiment & desdaignent:
L'air compose leur corps, ains leur masque commun.
Dieu franc de la matiere (ouuriere d'vn chacun
Qui respire icy bas) n'est qu'vne simple essence:
D'vn meslange agencé nos corps prennent naissance.
Or deux extremitez ne sont point sans milieu:
Les deux extremitez sont les hommes & Dieu:
Dieu qui est tout-puissant de nature eternelle,
Les hommes impuissans de nature mortelle.
Des hommes & de Dieu les Daimons aërins
Sont communs en nature, habitans les confins
De la terre & du ciel, & dans l'air se delectent,
Et sont bons ou mauuais tout ainsi qu'ils s'affectent:
Les bons viennent de l'air iusques en ces bas lieux
Pour nous faire sçauoir la volonté des Dieux,
Puis r'emportent à Dieu nos faicts & nos prieres,
Et détachent du corps nos ames prisonnieres
Pour les mener là-haut, à fin d'imaginer
Ce qui se doit sçauoir pour nous endoctriner.
Ils nous monstrent de nuict par songes admirables

De nos biens de nos maux les ſignes veritables:
D'eux vient la Prophetie, & l'art qui eſt obſcur
De ſçauoir par oiſeaux augurer le futur.
Hannibal ſceut par eux d'vn de ſes yeux la perte:
Tullin ſe vit par eux la perruque couuerte
D'vn feu preſagieux: par eux l'Aigle ſe mit
Sur le chef de Tarquin qui grand Roy le predit.
Les mauuais au contraire apportent ſur la terre
Peſtes, fiéures, langueurs, orages & tonnerre:
Ils ſont des bruits en l'air pour nous eſpouuenter,
Ils ſont aux yeux humains deux Soleils preſenter,
Ils font noircir la Lune horriblement hideuſe,
Et font pleurer le Ciel d'vne pluye ſaigneuſe:
Bref, tout ce qui ſe fait en l'air de monſtrueux
Et en terre çà bas, ne ſe fait que par eux.
Les vns vont habitant les maiſons ruinées,
Ou des grandes citez les places deſtournées
En quelque carrefour, & hurlent toute nuit
Accompagnez de chiens d'vn effroyable bruit.
Vous diriez que cent fers ils trainent par la rue,
Eſclatant vne voix en complaintes aigue,
Qui reſueillent les cœurs des hommes ſommeillans,
Et donnent grand' frayeur à ceux qui ſont veillans.
Les autres ſont nommez par diuers noms, Incubes,
Larues, Lares, Lemurs, Penates, & Succubes,
Empouſes, Lamiens, qui ne vaguent pas tant
Que font les aërins: ſans plus vont habitant
Autour de nos maiſons, & de trauers ſe couchent
Deſſus noſtre eſtomac, & nous taſtent & touchent:
Ils remuent de nuict bancs, tables & treteaux,
Clefs, huys, portes, buffets, licts, chaires, eſcabeaux,
Ou comptent nos treſors ou iettent contre terre

Maintenant vne eſpée, & maintenant vn verre:
Toutesfois au matin on ne voit rien caſſé,
Ny meuble qui ne ſoit en ſa place agencé.
On dit qu'en Norouegue ils ſe loüent à gages,
Et ſont comme valets des maiſons les meſnages,
Ils penſent les cheuaux, ils vont tirer el vin,
Ils font cuire le roſt, ils ſerencent le lin,
Ils filent la fuſée, & les robbes nettoyent
Au leuer de leur maiſtre, & les places baloyent.
Or qui voudroit narrer les contes qu'on fait d'eux,
De triſtes, de gaillards, d'horribles, de piteux,
On n'auroit iamais fait: car homme ne ſe treuue
Qui touſiours n'en raconte vne merueille neuue.
Les autres moins terrains ſont à part habitans
Torrens, fleuues, ruiſſeaux, les lacs, & les eſtans,
Les marais endormis & les fontaines viues,
En forme de Sereine apparoiſſant aux riues.
Tant que les aërins ils n'ont d'affections,
Auſſi leur corps ne prend tant de mutations:
Ils n'aiment qu'vne forme, & volontiers icelle
Eſt du nombril en haut d'vne ieune pucelle
Qui a les cheueux longs, & les yeux verts & beaux,
Contre-imitans l'azur de leurs propres ruiſſeaux.
Pource ils ſe font nommer Naiades, Nereides,
Les filles de Thetys, les cinquante Phorcides,
Qui errent par la mer ſur le dos des Dauphins,
Bridans les Eſturgeons, les Fouches, & les Thins,
Aucunefois vaguant tout au ſommet des ondes,
Aucunefois au bas des abyſmes profondes.
Ils ont le meſme eſprit que les autres Daimons,
Les vns pernicieux les autres doux & bons:
Ils font faire à la mer en vn iour deux voyages,

Ils appaiſent les flots, il mouuent les orages,
Ils ſauuent les bateaux, ou font contre vn rocher
Perir quand il leur plaiſt, la nef & le nocher.
Neptune le Daimon voulut noyer Vlyſſe,
Leucothoé luy fut à ſon danger propice:
L'Egyptien Protée attaché d'vn lien,
Par ſa fille trahy, enſeigna le moyen
Au chetif Menelas de retourner en Grece,
Qui tout deſeſperé ſe rongeoit de triſteſſe.
Ils ſe changent ſouuent en grans flambeaux ardans
Eſclairans ſur les eaux, pour conduire dedans
Le paſſant fouruoyé, trompé de leur lumiere,
Puis le meine noyer au fond d'vne riuiere.
Les vns ayans pitié des hommes & des naux,
S'aſſiſent ſur les maſts, comme deux feux iumeaux,
Et tirent la nauire & les hommes de peine,
Nommez le feu ſainct Herme, ou les freres d'Heleine.
Les autres moins ſubtils, chargez d'vn corps plus gras
Et plus materiel, habitent les lieux bas,
Et ne changent iamais de la forme qu'ils tiennent:
Car point d'affections de changer ne leur viennent
Non plus qu'à la ſouriz qui dans vn trou ſe tient,
Et rien en ſouuenir que manger ne luy vient.
Si ſont-ils toutesfois de meſchante nature:
Car ſi quelqu'vn d'eualle en vn puits d'auenture,
Ou va par auarice aux minieres de fer,
D'or, de cuiure, ou d'argent, ils viennent l'eſtoufer,
Et ſerrant ſon goſier ſans haleine le tuent.
Aucunefois ſous terre engloutiſſent & ruent
Les peupleuſes citez & leurs murs trebuchans:

Ils font trembler la terre, ils creuaſſent les champs,
Et d'vne flamme ardente au profond de Tartare
Allument le mont d'Etne, & Veſuue, & Lipare.
Aucunefois tranſis d'exceſſiue froideur,
Laiſſent les lieux terreins pour chercher la chaleur,
Non celle du Soleil, car elle eſt trop ardante,
Mais le ſang temperé d'vne beſte viuante:
Et entrent dans les porcs, dans les chiens, dans les loups,
Et les font ſauteller ſur l'herbe comme fouls.
Les autres plus gaillards habitent les montagnes,
Les taillis, les forests, les vaux & les campagnes,
Les tertres & les monts, & ſouuent dans vn bois
Ou dans le creux d'vn rot, d'vne douteuſe vois
Annoncent le futur, non qu'au parfait cognues
Toutes choſes leur ſoient ains que d'eſtre venues:
Mais eux qui par long âge experimentez ſont
Aux affaires du monde, & qui plus que nous ont
D'art, de vie, & ſçauoir, pluſtoſt que nous aduiſent
(Nous qui mourons trop toſt) le futur qu'ils prediſent:
Toutefois la prudence & l'aduis peut donner
Aux hommes craignans Dieu pouuoir de deuiner.
Les vns aucunefois ſe transforment en Fées,
En Dryades des bois, en Nymphes & Napées,
En Faunes, en Syluains, en Satyres & Pans,
Qui ont le corps pelu marqueté comme fans:
Ils ont l'orteil de bouc, & d'vn cheureul l'oreille,
La corne d'vn chamois, & la face vermeille
Comme vn rouge Croiſſant, & danſent toute nuit
Dedans vn carrefour, ou pres d'vne eau qui bruit.
Ils craignent tous du feu la lumiere tres-belle:

Et pource Pythagore ordonna que ſans elle
On ne priaſt les Dieux: mais plus que les flambeaux
Ny que les vers charmez ils craignent les couteaux,
Et tremblent de frayeur s'ils voyent vne eſpée,
De peur de ne ſentir leur liaiſon coupée:
Ce que ſouuentefois i'ay de nuict eſprouué,
Et rien de ſi certain contre eux ie n'ay trouué.
D'vn poinct nous differons: quād le fer nous inciſe,
Noſtre chair eſt long temps auant qu'eſtre repriſe,
Des Daimons à l'inſtant: ainſi que qui fendroit
L'air, ou le vent, ou l'eau, qui toſt ſe reprendroit.
Que diray-ie plus d'eux? ils ſont pleins de ſcience,
Quant au reſte impudens, & pleins d'outrecuidance,
Sans aucun iugement: ils ſont follets, menteurs,
Volages, inconſtans, traiſtres & decepteurs,
Mutins, impatiens, qui iamais n'apparoiſſent
A ceux qui leur nature & leurs abus cognoiſſent:
Mais s'ils ſentent vn homme abandonné d'eſpoir
Errer ſeul aux deſerts, le viendront deceuoir,
Ou tromperont les cœurs des ſimplettes bergeres
Qui gardent les brebis, & les ſeront ſorcieres.
Si toſt que leurs cerueaux ſont abuſez & pris
Des folles vanitez de ces meſchans eſprits,
Elles cuident pouſſer ou retenir les nues,
Et les riuieres ſont par elles retenues:
Elles tirent la Lune, & les eſpics creſtez
Sont par elles d'vn champ dans vn autre arreſtez,
Et par elles ſouuent la foudre eſt retardée:
Telles furent iadis Circe, Thrace, Medée,
Vrgande, Meluſine, & mille dont le nom
Par effects merueilleux ſ'eſt acquis du renom.
Au reſte, ils ſont ſi ſots & ſi badins qu'ils craignent

Les charmeurs dont les poincts & la voix les contraignent
A leur faire ſeruice, & les tiennent fermez
Ou dedans des mirouërs, ou des anneaux charmez,
Et n'en oſent ſortir enchantez d'vn murmure,
Ou d'vne voix barbare, ou de quelque figure.
Aucunesfois malins entrent dedans nos corps,
Et en nous tourmentant nous laiſſent preſque morts,
Ou nous meuuent la fiéure, ou troublans nos courages
Font nos langues parler de dix mille langages.
Mais ſi quelcun les tence au nom du Tres-puiſſant,
Ils vont hurlant, criant, tremblant, & fremiſſant,
Et forcez ſont contraints d'abandonner la place:
Tant le ſainct nom de Dieu leur eſt grande menace!
Auquel non ſeulement les Anges ne ſont pas
Flechiſſans les genoux, mais nous, & ceux d'embas,
Toute eſſence immortelle, & tout ce qu'on voit naiſtre,
Comme au nom du Seigneur de toute choſe maiſtre.
O Seigneur Eternel en qui ſeul giſt ma foy,
Pour l'honneur de ton nom, de grace donne moy,
Donne moy que iamais ie ne trouue en ma voye
Ces paniques terreurs: mais ô Seigneur enuoye
Loin de la Chreſtienté dans le pays des Turcs
Ces Larues, ces Daimons, ces Lares, & Lemurs,
Ou ſur le chef de ceux qui oſeront meſdire
Des chanſons que i'accorde à ma nouuelle Lyre.

HYNNE. VIII.

DV CIEL, A IEAN DE Morel, Ambrunois.

MOrel, à qui le Ciel de luy-meſme ſe donne
Sans qu'vn autre te l'offre, oy ma Lyre qui ſonne
Ie ne ſçay quoy de grand, ioyau digne de toy,
Voire d'vn cabinet pour l'ornement d'vn Roy.
Tous les autres ioyaux, tant ſoient riches, periſſent,
Mais les miens, tant ſoient vieux, touſiours ſe raieuniſſent.
La rouille ny le temps ne les enlaidiſt point:
Tu les as meritez comme celuy qui ioint
La candeur aux meſtiers des Muſes bien-peignées,
Que tu as dés enfance au bal accompagnées.
O Ciel rond & voûté, haute maiſon de Dieu,
Qui preſtes en ton ſein à toutes choſes lieu,
Et qui roules ſi toſt ta grand' boule esbranlée
Sur deux eſſieux fichez, que la viſteſſe ailée
Des aigles & des vents par l'air ne ſçauroient pas
En vollant egaler le nombre de tes pas:
Tant ſeulement l'eſprit de prompte hardieſſe
Comme venant de toy, egale ta viſteſſe.
O Ciel viſte coureur, tu parfais ton grand tour
D'vn pied iamais recreu, en l'eſpace d'vn iour!

Ainçois d'vn pied de fer, qui sans cesse retourne
Au lieu duquel il part, & iamais ne seiourne,
Trainant tout auec soy, pour ne souffrir mourir
L'Vniuers en paresse à faute de courir.
L'esprit de l'Eternel, qui auance ta course
Espandu dedans toy, comme vne viue source
De tous costez t'anime, & donne mouuement,
Te faisant tournoyer en sphere rondement
Pour estre plus parfait: car en la forme ronde
Gist la perfection qui toute en soy abõde.
De ton branle premier des autres tout diuers
Tu tires au rebours les corps de l'Vniuers,
Bandez en resistant contre ta violence,
Seuls à part demeurant vne seconde dance:
L'vn deçà, l'autre là, comme ils sont agitez
Des mouuemens reiglez de leurs diuersitez.
Ainsi guidant premier si grande compagnie,
Tu fais vne si douce & plaisante harmonie,
Que nos luts ne sont veu au pris des moindres sons
Qui resonnent là haut de diuerses façons.
D'vn feu vif & diuin ta voûte est composée,
Non feu materiel dont la flame exposée
Cà bas en nos fouyers mangeroit affamé
De toutes les forests le branchage ramé:
Et pource tous les iours il faut qu'on le nourrisse
Le repaissant de bois, s'on ne veut qu'il perisse.
Mais celuy qui là haut en vigueur entretient
Toy & tes yeux d'Argus, de luy seul se soustient
Sans mendier secours: car sa viue estincelle
Sans aucun aliment se nourrit de par-elle:
D'elle mesme elle luit comme fait le Soleil,
Temperant l'Vniuers d'vn feu doux & pareil

A celuy qui habite en l'estomac de l'homme,
Qui tout le corps eschaufe & point ne le consomme.
Qu'à bon droit les Gregeois t'ont nommé d'vn beau
nom!
Qui bien t'auisera, ne trouuera sinon
En toy qu'vn ornement, & qu'vne beauté pure,
Qu'vn compas bien reglé, qu'vne iuste mesure,
Et bref, qu'vn rond parfait : dont l'immense gran-
deur,
Hauteur, largeur, biais, trauers & profondeur
Nous monstrent en voyant vn si bel edifice,
Combien l'esprit de Dieu est rempli d'artifice,
Et subtil artizan, qui te bastit de rien
Et t'accompliſt si beau pour nous monstrer combien
Grande est sa Maiesté, qui hautaine demande
Pour son Palais Royal vne maison si grande.
Or ce Dieu tout-puissant tant il est bon & dous,
S'est fait le citoyen du monde comme nous,
Et n'a tant desdaigné nostre humaine nature
Qu'il ait outre les bords de ta large closture
Autre maison bastie, ains s'est logé chez toy,
Chez toy franc de soucis, des peines, & d'esmoy,
Qui vont courant le front des terres habitables
Des terres, la maison des humains miserables:
Comme le bon Bourgeois habite en sa cité,
Vn Roy dans son Palais, son seiour limité
Sans demeurer ailleurs, de peur qu'vne querelle
Ciuile ne troublaſt sa maison paternelle,
Et pour seruir aux loix d'œil, d'ame, & de support.
Quand le Prince est absent, tousiours le droict a tort:
L'equité, la iustice, ont perdu leur puissance,
Qui fleurissent en paix par sa seule presence.

Si celuy qui comprend doit emporter le pris
Et l'honneur sur celuy qui plus bas est compris,
Tu dois auoir l'honneur sur ceste masse toute,
Qui tout seul la comprens dessous ta large voûte,
Et en son ordre à part limites vn chacun:
Toy, qui n'as ton pareil, & ne sembles qu'à vn
Qu'à toy, qui es ton moule, & la seule modelle
De toy-mesme tout rond, comme chose eternelle.
Tu n'as en ta grandeur commencement ne bout,
Tu es tout dedans toy, de toutes choses tout,
Non contraint, infini, fait d'vn fini espace,
Dont le sein large & creux toutes choses embrasse,
Sans rien laisser dehors: & pource c'est erreur,
C'est vn extreme abus, vne extreme fureur
De credule penser des mondes hors du monde.
Tu prens tout, tu tiens tout dessous ton arche ronde,
D'vn contour merueilleux la terre couronnant,
Et la grand' mer qui vient la terre enuironnant,
L'air espars & le feu: & bref, on ne voit chose
Ou qui ne soit à toy, ou dedans toy encloſe,
Et de quelque costé que nous tournions les yeux,
Nous auons pour obiect la cloſture des Cieux.
Tes murs sont de cryſtal & de glace espoiſsie,
Des rayons du Soleil fermement endurcie,
Où tes feux sont clouez, ainçois tes grãds flambeaux,
Qui rendent tes Palais plus sereins & plus beaux.
Du grand & large tour de ta celeſte voûte
Vne ame, vne vertu, vne vigueur degoute
Touſiours desur la terre, en l'air, & dans la mer,
Pour fertile les rendre, & les faire germer.
Car sans ta douce humeur qui diſtille sans ceſſe,
La terre par le temps deuiendroit en vieilleſſe:

Mais arrosant d'enhaut sa face tous les iours,
Iamais ne s'enuieillist non plus que fait ton cours.
Tu mets les Dieux au iour d'Anangé la fatale,
Tu departs à chacun sa semence natale,
La nature en son sein ses ouurages respend:
Tu es premier chaisnon de la chaisne qui pend.
Toy comme second pere, en abondance enfantes
Les Siecles, & des ans les suites renaissantes,
Les mois & les saisons, les heures & les iours
Ainsi que iouuenceaux ieunissent de ton cours
Frayant sans nul repos vne orniere eternelle,
Qui tousiours se retrace & se refraye en elle:
Bref, te voyant si beau, ie ne sçaurois penser
Que quatre ou cinq mille ans te puissent commencer.
Soit Saint de quelque nom que tu voudras, ô Pere,
A qui de l'Vniuers la nature obtempere,
Aimantin, varié, azuré, tournoyant,
Fils de Saturne, Roy tout-oyant, tout-voyant,
Ciel grand Palais de Dieu, exauce ma priere:
Quand la mort desli'ra mon ame prisonniere,
Et celle de Morel, hors de ce corps humain,
Daigne les receuoir, benin, dedans ton sein
Apres mille trauaux: & vueilles de ta grace
Chez toy les reloger en leur premiere place.

L'HYNNE IX.

DV ROY HENRY TROISIESME, ROY DE FRANCE, pour la victoire de Moncontour.

TEl qu'vn petit Aigle fort
Fier & fort
De dessous l'aile à sa mere,
Et d'ongles crochus & longs
Aux Dragons
Fait guerre sortant de l'aire:
Tel qu'vn ieune Lyonneau
Tout nouueau
Quittant cauerne & bocage,
Pour premier combat assaut
D'vn cœur haut
Quelque grand Taureau sauuage:
Tel aux despens de vos dos
Huguenos
Sentistes ce ieune Prince,
Fils de Roy, frere de Roy,
Dont la Foy
Merite vne autre Prouince.
A peine sur son menton
Vn cotton
De soye se laisse espandre:

Qu'en trompant le fin trompeur,
S'eſt ſans peur
Monſtré digne d'Alexandre.
Il a guidant ſes guerriers,
De Lauriers
Orné ſon front & ſa bande:
Et Capitaine parfait,
Sa main fait,
Ce qu'aux autres il commande.
Il a tranché le lien
Gordien
Pour nos bonnes deſtinées:
Il a coupé le licol
Qui au col
Nous pendoit dés huit années.
Il a d'vn glaiue trenchant
Au meſchant
Coupé la force & l'audace:
Il a des ennemis morts
Les grans corps
Fait tomber deſſus la place.
Ils ont eſté combatus
Abbatus,
Terracez deſſus la poudre,
Comme cheſnes esbranchez
Trebuchez
Deſſous l'eſclat d'vne foudre.
De ſang giſent tous couuers
A l'enuers
Teſmoins de ſa main vaillante:
Ils ont eſté foudroyez,
Poudroyez

Sur les bords de la Charante.
Charante qui prend son nom
D'Acheron,
A tels esprits sert de guide,
Les passant comme en bateau
Par son eau
Au rivage Acherontide.
Ils sont trebuchez à bas
Le repas
Des mastins sans sepulture,
Et sans honneur de tombeaux
Les corbeaux
De leur chair font leur pasture.
Ny le tranchant coutelas,
Ny le bras,
Ny force à la guerre adextre
Ne sert de rien à la fin
Au plus Fin,
Quand il se prend à son maistre.
Du fort pere vient l'enfant
Trionfant:
Le cheual en suit sa race:
Le chien qui de bon sang part,
Va gaillard
De luy-mesmes à la chasse.
Ainsi Pyrrhe Achillien
Du Troyen
Coupa la guerre ancienne,
Ruant en l'âge où tu-es
Les feux Grecs
Dedans la ville Troyenne.
Ainsi Prince valeureux,

Et heureux
Tu mets fin à noſtre guerre,
Qui depuis huit ans paſſez
Oppreſſez
Nous tenoit les cœurs en ſerre.
Ce que les vieux n'auoient ſceu,
Tu l'as peu
Paracheuer en vne heure:
Auſſi Prince de bon-heur
Tout l'honneur
Sans compagnon t'en demeure.
A Dieu grace nous rendons,
Et fendons
L'air ſous l'hynne de victoire,
Pouſſant gaillards & ioyeux
Iuſqu'aux Cieux,
Ton nom, tes faits, & ta gloire.
Et ſoit au premier reſueil
Du Soleil,
Soit qu'en la mer il s'abaiſſe,
Touſiours nous chantons Henry
Fauori
De Mars & de la ieuneſſe.

L'HYNNE X.

DES ESTOILES, AV SIEVR DE PIBRAC.

DEs Muſes la plus faconde
Ma Calliope, conte moy
L'influs des Aſtres & pourquoy
Tant de fortunes ſont au monde.
Diſcourant mille fois
Enſemble par les bois,
Eſmerueillez nous ſommes
Des flambeaux de la nuit,
Et du change qui ſuit
La nature des hommes.
Chante moy du Ciel la puiſſance,
Et des Eſtoiles la valeur,
D'où le bon-heur & le mal-heur
Vient aux mortels dés la naiſſance.
Soit qu'il faille deſlors
Regarder que nos corps
Des mottes animées
Et des arbres creuez
Naſquirent eſleuez
Comme plantes ſemées:
Soit qu'on regarde au long eſpace
De tant de ſiecles empanez
Qui legers de pieds retournez
Se ſuiuent d'vne meſme trace:

On cognoiſtra que tout
Prend ſon eſtre & ſon bout
Des celeſtes chandelles,
Que le Soleil ne voit
Rien çà-bas qui ne ſoit
En ſeruage ſous elles.
De là, les ſemences des fleuues
Sortent & r'entrent dans la mer:
De là, les terres font germer
Tous les ans tant de moiſſons neuues:
De là, naiſſent les fleurs,
Les glaces, les chaleurs,
Les pluyes printanieres:
De là, faut que chacun
Souffre l'arreſt commun
Des Parques filandieres.
En vain l'homme de ſa priere
Vous tourmente ſoir & matin:
Il eſt trainé par ſon Deſtin,
Comme eſt vn flot de la riuiere:
Ou comme eſt le tronçon
D'vn roc ou d'vn glaçon
Qui roule à la trauerſe,
Ou comme vn tronc froiſſé
Que le vent courrouſſé
Culbute à la renuerſe.
Bref les humaines creatures
Sont de Fortune le iouët:
Dans les retours de ſon rouët
Va deuuidant nos auantures.
Le ſage ſeulement
Aura commandement

Sur voſtre eſpeſſe bande,
Et ſur vous aura lieu
L'homme ſainct qui craint Dieu:
Car Dieu ſeul vous commande.
Noſtre eſprit, vne flame agile
Qui vient de Dieu, depend de ſoy:
Aux corps vous donnez voſtre loy,
Comme vn potier à ſon argile.
Du corps le iour dernier
Ne differe au premier,
C'eſt vne chaiſne eſtrainte:
Ce qui m'eſt ordonné
Au poinct que ie fu né,
Ie le ſuy par contrainte.
L'vn meurt au meſtier de la guerre
Noirci d'vn poudreux tourbillon,
L'autre pouſſe d'vn aiguillon
Les bœufs au trauail de ſa terre.
L'vn vit contre ſon gré
Preſſé d'vn bas degré,
Qui tend à choſe haute:
Le mal eſt defendu,
L'innocent eſt pendu,
Qui ne fit iamais faute.
Telle eſt du Ciel la loy certaine
Qu'il faut ſouffrir & non forcer:
Le bon ſoldat ne doit paſſer
Le vouloir de ſon Capitaine.
L'vn perd dés le berceau
L'vſage du cerueau
Auorton inutile,
L'autre de vent repeu

Deuient le boute-feu
D'vne guerre ciuile.
L'vn de la mer court les orages
Enfermant ſa vie en du bois,
L'autre preſſant le Cerf d'abois
Deuient Satyre des bocages.
L'vn ſans peur de meschef
Bat d'vn ſuperbe chef
Le cercle de la Lune,
Qui tombe outrecuidé
Pour n'auoir bien guidé
Les brides de Fortune.
L'vn valet de ſa panſe pleine,
Pourceau d'Epicure ocieux,
Mange en vn iour de ſes ayeux
Les biens acquis à grande peine.
Ce guerrier qui tantoſt
Terre & mer d'vn grand Oſt
Couuroit de tant de voiles,
Court de teſte & de nom
Pendille à Mont-faucon:
Ainſi vous plaiſt, Eſtoilles.
Et toutefois loing des miſeres
Qu'aux mortels vous verſez ici,
Vous mocquez de noſtre ſouci,
Tournant vos courſes ordinaires:
Et n'auez peur de rien
Tant que le fort lien
De la ſainte Nature
Tient ce monde arreſté,
Et que la maieſté
Du grand Iupiter dure.

Du Ciel les miniſtres vous eſtes;
Et agreable n'auez pas
Qu'vn autre face rien çà bas
Ny là haut ſi vous ne le faites.
Aſtres, qui tout voyez
Ou ſoit que vous ſoyez
Des boſſes allumées,
Ou des teſtes de cloux
Ardantes de feu roux
Dans le Ciel enfermées:
Ie vous ſalue heureuſes flames,
Eſtoiles filles de la Nuit,
Et ce Deſtin qui nous conduit
Que vous pendiſtes à nos trames.
Tandis que tous les iours
Vous deuuidez vos cours
D'vne danſe etherée:
Endurant ie viuray,
Et la chance ſuiuray
Que vous m'auez liurée.
Gardez des François la colonne
Sous qui renaiſt l'antique foy,
Gardez ſa mere & ce grand Roy
Eſleu par vous en la Poulonne;
Et faites que Pibrac,
Qui a ſuiui le trac
De la douce Hippocrene,
Des peuples Poulonnois
Bien toſt aux champs François
En ſanté s'en reuienne.
PIBRAC, *de la belle Garonne*
Le docte eloquent nourriſſon,

Dont au Ciel vole la Chanson
Quand il nous chante sa Bocconne.
Gardez le Gast aussi
Des Muses le souci,
De Mars & de Cyprine,
Et faites que le dard
Du Scythique soldard
N'entame sa poitrine.

FIN DV PREMIER LIVRE DES HYNNES.

LE SECOND LIVRE DES HYNNES.

A ODET DE COLLIGNY, CARDINAL DE CHASTILLON.

L'HYNNE DE LA PHILOSOPHIE.

SI Calliope autrefois de son gré
M'a fait ouurir son cabinet sacré
Pour y choisir vn present d'excellence,
Present qui fust la digne recompense
D'auoir serui la troupe de ses Sœurs
Depuis vingt ans par cent mille labeurs:
C'est maintenant que ie doy de mon coffre
Le retirer pour en faire vn bel offre
A mon Odet, Prelat à qui ne faut
Rien presenter, si le present n'est haut,
De bonne estoffe, & de valeur semblable
A la vertu qui le rend admirable.
Ausſi ne veux-ie offrir à tel seigneur
Vn don orné de mediocre honneur,
Mais vn present admirable à l'enuie:
L'Hynne sacré de la Philosophie,
Laquelle doit entre les bons esprits

Sur tous les arts auoir le premier prix,
D'autant que c'eſt la ſcience premiere
De qui toute autre emprunte ſa lumiere.
Elle voyant qu'à l'homme eſtoit nié
D'aller au Ciel, diſpoſté a deſlié
Loin hors du corps noſtre ame empriſonnée,
Et par eſprit aux Aſtres l'a menée:
Car en dreſſant de noſtre ame les yeux,
Haute s'attache aux merueilles des Cieux
Vaguant par tout, & ſans eſtre laſſée
Tout l'Vniuers diſcourt en ſa penſée,
Et ſeule oſant des Aſtres s'allier,
Veult du grand Dieu la nature eſpier.
Elle cognoiſt des Anges les eſſences,
La Hierarchie & toutes les puiſſances
De ces Démons qui habitent le lieu
De l'air qui eſt des hommes & de Dieu
Egal-diſtant, & comme tous les ſonges
Se font par eux vrais ou pleins de menſonges.
Comme vne voix les peut rendre enſerrez
Eſtroitement dans des anneaux ferrez,
Enſorcelez ou par vne figure,
Ou par le bruit d'vn magique murmure,
D'eſprits diuins ſe rendans ſeruiteurs
(Tant ils ſont ſots) des humains Enchanteurs.
Non ſeulement elle entend les pratiques
Et les vertus des ſept Feux erratiques,
Mais d'vn clin d'œil habile, elle comprend
Tout à la fois le Ciel tant ſoit-il grand.
Et comme on voit la Sorciere importune
Tirer du Ciel par ſes charmes la Lune:
Elle ſans plus la Lune ou le Soleil

N'attire

N'attire à bas par ſon art nompareil,
Mais tout le Ciel fait deualer en terre,
Et ſa grandeur en vne ſphere enſerre
(Miracle grand!) qui tant d'Aſtres contrains
Comme vn iouët nous met entre les mains.
Donc à bon droit ceſte Philoſophie
D'vn Iupiter les menaces deſfie,
Qui plein d'orgueil ſe vante que les Dieux
Ne le ſçauroient à bas tirer des Cieux;
Tiraſſent-ils d'vne main coniurée
Le bout pendant de la chaiſne ferrée
Et que luy ſeul quand bon luy ſemblera,
Tous de ſa chaiſne au Ciel les tirera.
Mais les efforts d'vne telle ſcience
Tirent les Dieux, & la meſme puiſſance
De Iupiter, & comme tous charmez
Dedans du bois les detient enfermez.
Elle premiere a trouué l'ouuerture
Par long trauail des ſecrets de Nature:
A ſceu dequoy les tonnerres ſe font,
Pourquoy la Lune a maintenant le front
Mouſſe ou cornu, & pourquoy toute rõde
Ou demi-ronde elle apparoiſt au monde:
A ſceu pourquoy le Soleil perd couleur,
Que ce qu'il eſt ou lumiere ou chaleur:
A ſceu comment tout le Firmament dance,
Et comme Dieu le guide à la cadance:
A ſceu les corps de ce grand Vniuers,
Qui vont danſant de droit ou de trauers,
Ceux qui vont toſt au ſon de l'harmonie,
Ceux qui vont tard apres leur cõpagnie,
Comme Saturne agraué de trop d'ans

Qui suit le bal à pas mornes & lens.
Elle cognoist comme se fait la gresle,
Comme se fait la neige & la nielle,
Les tourbillons, & curieuse sçait
Comme sous nous le tremblement se fait:
Bref, elle sçait les vents & les orages,
Et d'où se font en l'air ces longs images
Troublans nos cœurs d'espouuantemens vains,
Et la premiere asseura les humains,
Les guarissant du mal de l'ignorance,
Des hauts secrets leur dõnant cognoissance,
Pour les apprendre à cognoistre le bien,
Les asseurer & ne douter de rien.
Puis tout ainsi que s'elle auoit les ailes
Du fils de Maie à l'entour des aisselles,
Vole aux Enfers & recognoist là bas
Ce qui est vray & ce qui ne l'est pas,
Pour deliurer de frayeur & de crainte
Nos cœurs gennez d'vne friuole feinte.
Puis de là bas reuolant icy haut
Pleine d'ardeur, sans qui l'art rien ne vaut,
Vient mesurer les grans mers fluctueuses,
Baille des noms aux troupes monstrueuses
Du vieil Prothée, & par mille façons
Le naturel recognoist des poissons:
Elle cognoist ces haleines qui ventent,
Et pourquoy c'est que la mer ils tourmentent:
Et pourquoy c'est que le siecle ancien
Nomma vieillard le bon pere Occan
Germe de tout, & non seulement pere
Mais nourricier, & donnant comme mere

A ſes enfans ſes maemmelles, à fin
Que ſans honneur ce Tout ne prenne fin:
Car il nourriſt les troupes ondoyantes,
Et les oiſeaux qui de plumes pendantes
Battent le Ciel, les pauures & les Rois,
Et toute beſte habitant dans les bois.
Et d'auantage à fin qu'il n'y ait choſe
Qu'elle ne ſçache en tout ce monde encloſe,
La terre arpente, & du riuage ardent,
De l'Orient iuſques à l'Occident,
Et de la part de l'Ourſe Boreale
Sçait la longueur, la largeur, l'interualle:
Il n'y a bois, mont, fleuue ne cité,
Qu'en vn papier elle n'ait limité:
Et ſans que l'homme en cent nauires erre
Vingt ou trente ans ne luy monſtre la terre
D'vn ſeul regard: ceux qui touchent nos bords,
Et ceux qui froids ſont eſcartez du corps
De noſtre monde, & la gent blanche & noire,
Et tout cela que la fableuſe hiſtoire
De l'Amerique eſcrit de noſtre tems,
De l'Eſpagnol les treſors plus contens.
Puis elle vint reuiſiter les villes,
Et leur donna des polices ciuiles
Pour les regir par ſtatuts & par lois:
Car pour-neant on euſt quitté les bois
Et les deſerts, où le peuple ſauuage
Viuoit de glan ſans trouuer dauantage
Qu'entre les bois, au milieu des citez
Moins de iuſtice & plus d'iniquitez:
Et ſi la Loy pedagogue du vice,

N'euſt faict regner Themis & la Iuſtice,
Que Iupiter au pouuoir indonté
Pres de ſon throſne aſsied à ſon coſté.
Que diray plus? ô treſſaincte & treſgrande
Fille du Ciel, dont la vertu commande
A tous meſtiers, le Poëte te doit,
Le Medecin, & le Nocher qui voit
De ſon timon les eſtoiles gliſſantes,
Et le Charmeur ſes figures puiſſantes:
Bref toute en tout tu as voulu trouuer
Tout art à fin de le faire eſprouuer,
Pour ne ſouffrir qu'vn trop engourdi ſomme
Sans faire rien roüillaſt l'eſprit de l'homme:
Qui par toy ſeul attaché dans les Cieux,
Boit du Nectar à la table des Dieux.
Ton nom ſoit ſaint: ſainte Philoſophie,
L'homme prudent qui reſolu ſe fie
En tes propos d'vn courage conſtant
Viura touſiours bien-heureux & contant,
Sans craindre rien comme celuy qui penſe
» Que la vertu ſeule eſt ſa recompenſe.

HYNNE II.

L'HERCVLE CHRESTIEN,

AODET DE COLLIGNY Cardinal de Chastillon.

EST-il pas temps desormais de chanter
Vn vers Chrestien qui puisse contenter
Mieux que deuant les Chrestiennes oreilles?
Est-il pas temps de chanter les merueilles
De nostre Dieu? & toute la rondeur
De l'Vniuers remplir de sa grandeur?
Le Payen sonne vne chanson Payenne,
Et le Chrestien vne chanson Chrestiene:
Le vers Payen est digne des Payens,
Mais le Chrestien est digne des Chrestiens.
Donques de Christ le nom tressaint & digne
Commencera & finira mon Hynne:
Car c'est le Dieu qui m'a donné l'esprit
De celebrer son enfant Iesu-Christ.
Or puisse donc ceste Lyre d'iuoire
Tousiours chanter sa louange & sa gloire:
Telle qu'elle est ô Seigneur, desormais
Ie la consacre à tes pieds pour iamais.
Mais, ô Seigneur, quel chant ou quelle Lyre,
Ou quelle langue entreprendroit de dire

Suffiſamment ta louange, & combien
Tu nous as fait par ta grace de bien?
A nous les tiens tes enfans, & tes hommes,
Nous qui troupeaux de ta paſture ſommes,
Nous tes eſleus, que par nom tu cognois,
Nous certes nous l'ouurage de tes doigts?
Pour nous Seigneur, tu as baſti le mõde:
Tu as Seigneur, comme vne boule ronde
Tourné ſon pli, & pour nous dans les cieux
Tu as fait luire vn camp de petits feux:
Pour nous encor dedans leur voûte claire
Tu attachas vn double luminaire,
L'vn qui le iour aux labeurs nous conduit,
L'autre qui fait vn iour quand il eſt nuit:
Tu as pour nous en ce monde ordonnée
Egalement la courſe de l'année.
Pour nous monſtrer par ſon train regulier,
Combien tu es en tes faicts ſingulier.
Tu fis pour nous les foreſts & les prées,
Tu fis les champs & les ondes ſurées
De l'Ocean, tu luy peuplis ſes eaux
Pour nous Seigneur, & pendis les oiſeaux
En l'air pour nous, & pour nous les campagnes
Tu fis baiſſer, & leuer les montagnes:
Pour nous encor, pour nous ta Deité
Priſt le fardeau de noſtre humanité
(Miracle grand!) mais auant que le prendre
Tu nous le fis par tes Heraux entendre.
Premierement entendre tu le fis
Mille ans deuant à ton peuple des Iuifs,
Luy enuoyant vn nombre de Prophetes
Remplis de Dieu, & certains interpretes

De ta venue, à fin de l'aduertir
Que tu deuois ta Deité veſtir
D'vn corps humain pour tirer de ſouffrance
Tout Iſraël, ſelon la conuenance
Qu'à Abraham le vieil Pere tu fis
Lors qu'il fut pres de t'immoler ſon fils.
Mais ce tien peuple endurcy de courage
Pour tes biensfaits, qui deuoit d'auantage
Que les Gentils croire en ce que diſoient
Tes ſaints Heraux qui te prophetiſoient:
Sans regarder s'ils offenſoient le maiſtre
Qui les faiſoit en ton nom compareſtre
Pour ta venuë en ce monde preſcher,
Ingrats vers toy les ont fait detrancher
Par leurs bourreaux en cent morts violãtes,
Et du ſang iuſte ont eu les mains ſanglãtes.
Puis quand tu vis les Iuifs eſtre retifs
A leur ſalut, par les peuples Gentils
Tu enuoyas les Sibylles deuines
Pour tes Heraux, qui de leurs voix diuines
Prophetiſant preſchoient en chacun lieu
L'aduenement du Meſſias de Dieu:
A celle fin Seigneur que ta venue
En nul pays ne fuſt point incogneuë.
Elles chantoient que ta Diuinité
Pour nous ſauuer prendroit natiuité
De Femme-Vierge, & dedans leurs oracles
Chantoient tes faits, ta vie, & tes miracles
De poinct en poinct, quels & combien de maux,
Quelle grand' Croix, & combien de trauaux
Tu ſouffrirois pour lauer noſtre offenſe,
Comme vn agneau qui n'a point de defenſe.

Que la plus-part des choſes qu'on eſcrit
D'Hercule eſt deuë à vn ſeul Ieſus Chriſt?
Premierement, qu'eſt-ce de trois nuittées
Que Iupiter tint en vne arreſtées
Quand il voulut ſon Alcmene embraſſer,
Qu'vn nombre d'ans qui ſe deuoient paſſer
Ains que Ieſus print naiſſance de mere.
Tant il y eut dans le ciel de myſtere
Auant que luy celaſt ſa Deité
Sous le manteau de noſtre humanité?
Hé! qu'eſt-ce apres de Iunon homicide,
Qui enuoya dans le berceau d'Alcide
Deux grands ſerpens pour le faire perir?
Qu'Herodes Roy, qui pour faire mourir
L'enfant Ieſus, enuoya par la terre
De Bethléem ſes Satrapes de guerre
Pour le tuer, & ſes petits enfans
Qui ſeroient naiz au deſſous de deux ans?
On les penſoit tous deux eſtre fils d'hommes,
Et purs humains ainſi comme nous ſommes,
Et par le peuple enfans les nommoit-on,
L'vn de Ioſeph, l'autre d'Amphitryon.
Bien que Ieſus euſt pris de Dieu ſon eſtre,
Et Iupiter euſt fait Hercule naiſtre.
Hé! qu'eſt-ce apres de ces monſtres infets,
De ces Dragons par Hercule desfaits?
De mille horreurs, de mille eſtranges beſtes,
De ce Serpent effroyable en ſept teſtes,
De ce Lion, des Centaures veincus,
De Geryon, de Buſire & Cacus,
Qui tous viuoient comme monſtres difformes?
Sinon le vice & les pechez enormes.

Que Ieſus Chriſt par le celeſte effort
De ſa grand' Croix miſt en mourant à mort?
Hé! qu'eſt-ce apres d'Heſionne de Troye
Contre vn rocher liée, pour la proye
D'vn Ourque fier? qu'eſt-ce de Promethé
Deſſus Caucaſe aux aigles garrotté?
Leſquels Alcidé affranchit hors de peine
Les deliurant? ſinon Nature humaine
(I'entens Adam) que Chriſt a detaché
Par ſa bonté des liens de peché,
Lors que la Loy comme vne aigle ſans ceſſe
Luy pincetoit ſon ame pechereſſe
Sans nul eſpoir, auant que par la foy
De Chriſt la grace euſt combatu la Loy?
Qu'eſt-ce d'Hercul' qui touſiours obtempere
A Euryſthé? ſinon Chriſt à ſon Pere,
Ses mandemens touſiours accompliſſant,
Iuſqu'à la mort ſon humble obeyſſant?
Hé! qu'eſt-ce apres de Iunon l'enuieuſe,
Qui fut touſiours ennemie odieuſe
Des faits qu'Alcidé en ce monde acheuoit?
Sinon Satan qui touſiours conceuoit
Vne ire en vain contre Chriſt & ſa gloire,
Pour empeſcher de ſa croix la victoire?
Et qu'eſt-ce apres d'Hercule, qui retint
Par vne main le Dieu Pluton, qui vint
Sur le tombeau de la morte Euryuie,
Le contraignant de la remettre en vie?
Sinon Ieſus qui la Mort arreſta
Par ſon pouuoir, quand il reſſuſcita
Son cher Lazare, & de la nuict profonde
Le r'enuoya citoyen de ce monde?

Deuient le boute-feu
D'vne guerre ciuile.
L'vn de la mer court les orages
Enfermant ſa vie en du bois,
L'autre preſſant le Cerf d'abois
Deuient Satyre des bocages.
L'vn ſans peur de mechef
Bat d'vn ſuperbe chef
Le cercle de la Lune,
Qui tombe outrecuidé
Pour n'auoir bien guidé
Les brides de Fortune.
L'vn valet de ſa panſe pleine,
Pourceau d'Epicure ocieux,
Mange en vn iour de ſes ayeux
Les biens acquis à grande peine.
Ce guerrier qui tantoſt
Terre & mer d'vn grand Oſt
Couuroit de tant de voiles,
Court de teſte & de nom
Pendille à Mont-faucon:
Ainſi vous plaiſt, Eſtoilles.
Et toutefois loing des miſeres
Qu'aux mortels vous verſez ici,
Vous mocquez de noſtre ſouci,
Tournant vos courſes ordinaires:
Et n'auez peur de rien
Tant que le fort lien
De la ſainte Nature
Tient ce monde arreſté,
Et que la maieſté
Du grand Iupiter dure.

Du Ciel les miniſtres vous eſtes;
Et agreable n'auez pas
Qu'vn autre face rien çà bas
Ny là haut ſi vous ne le faites.
Aſtres, qui tout voyez
Ou ſoit que vous ſoyez
Des boſſes allumées,
Ou des teſtes de cloux
Ardantes de feu roux
Dans le Ciel enfermées:
Ie vous ſalue heureuſes flames,
Eſtoiles filles de la Nuit,
Et ce Deſtin qui nous conduit
Que vous pendiſtes à nos trames.
Tandis que tous les iours
Vous deuuidez vos cours
D'vne danſe etherée:
Endurant ie viuray,
Et la chance ſuiuray
Que vous m'auez liurée.
Gardez des François la colonne
Sous qui renaiſt l'antique foy,
Gardez ſa mere & ce grand Roy
Eſleu par vous en la Poulonne:
Et faites que Pibrac,
Qui a ſuiui le trac
De la douce Hippocrene,
Des peuples Poulonnois
Bien toſt aux champs François
En ſanté s'en reuienne.
PIBRAC, *de la belle Garonne*
Le docte eloquent nourriſſon,

Dont au Ciel vole la Chanson
Quand il nous chante sa Bocconne.
Gardez le Gast aussi
Des Muses le souci,
De Mars & de Cyprine,
Et faites que le dard
Du Scythique soldard
N'entame sa poitrine.

FIN DV PREMIER LIVRE DES HYNNES.

LE SECOND LIVRE DES HYNNES.

A ODET DE COLLIGNY, CARDINAL DE CHASTILLON.

L'HYNNE DE LA PHILOSOPHIE.

SI Calliope autrefois de son gré
M'a fait ouurir son cabinet sacré
Pour y choisir vn present d'excellence,
Present qui fust la digne recompense
D'auoir serui la troupe de ses Sœurs
Depuis vingt ans par cent mille labeurs:
C'est maintenant que ie doy de mon coffre
Le retirer pour en faire vn bel offre
A mon Odet, Prelat à qui ne faut
Rien presenter, si le present n'est haut,
De bonne estoffe, & de valeur semblable
A la vertu qui le rend admirable.
Aussi ne veux-ie offrir à tel seigneur
Vn don orné de mediocre honneur,
Mais vn present admirable à l'enuie:
L'Hynne sacré de la Philosophie,
Laquelle doit entre les bons esprits

Sur tous les arts auoir le premier prix,
D'autant que c'eſt la ſcience premiere
De qui toute autre emprunte ſa lumiere.
Elle voyant qu'à l'homme eſtoit nié
D'aller au Ciel, diſpoſte a deſlié
Loin hors du corps noſtre ame empriſonnée,
Et par eſprit aux Aſtres l'a menée:
Car en dreſſant de noſtre ame les yeux,
Haute s'attache aux merueilles des Cieux
Vaguant par tout, & ſans eſtre laſſée
Tout l'Vniuers diſcourt en ſa penſée,
Et ſeule oſant des Aſtres s'aller,
Veult du grand Dieu la nature eſpier.
Elle cognoiſt des Anges les eſſences,
La Hierarchie & toutes les puiſſances
De ces Dêmons qui habitent le lieu
De l'air qui eſt des hommes & de Dieu
Egal-diſtant, & comme tous les ſonges
Se font par eux vrais ou pleins de menſonges.
Comme vne voix les peut rendre enſerrez
Eſtroitement dans des anneaux ferrez,
Enſorcelez ou par vne figure,
Ou par le bruit d'vn magique murmure,
D'eſprits diuins ſe rendans ſeruiteurs
(Tant ils ſont ſots) des humains Enchanteurs.
Non ſeulement elle entend les pratiques
Et les vertus des ſept Feux erratiques,
Mais d'vn clin d'œil habile, elle comprend
Tout à la fois le Ciel tant ſoit-il grand.
Et comme on voit la Sorciere importune
Tirer du Ciel par ſes charmes la Lune:
Elle ſans plus la Lune ou le Soleil

N'attire

N'attire à bas par ſon art nompareil,
Mais tout le Ciel fait deualer en terre,
Et ſa grandeur en vne ſphere enſerre
(Miracle grand!) qui tant d'Aſtres contrains
Comme vn iouët nous met entre les mains.
Donc à bon droit ceſte Philoſophie
D'vn Iupiter les menaces deſfie,
Qui plein d'orgueil ſe vante que les Dieux
Ne le ſçauroient à bas tirer des Cieux,
Tiraſſent-ils d'vne main coniurée
Le bout pendant de la chaiſne ferrée
Et que luy ſeul quand bon luy ſemblera,
Tous de ſa chaiſne au Ciel les tirera.
Mais les efforts d'vne telle ſcience
Tirent les Dieux, & la meſme puiſſance
De Iupiter, & comme tous charmez
Dedans du bois les detient enfermez.
Elle premiere a trouué l'ouuerture
Par long trauail des ſecrets de Nature:
A ſceu dequoy les tonnerres ſe font,
Pourquoy la Lune à maintenant le front
Mouſſe ou cornu, & pourquoy toute rõde
Ou demi-ronde elle apparoiſt au monde:
A ſceu pourquoy le Soleil perd couleur,
Que ce qu'il eſt ou lumiere ou chaleur:
A ſceu comment tout le Firmament dance,
Et comme Dieu le guide à la cadance:
A ſceu les corps de ce grand Vniuers,
Qui vont danſant de droit ou de trauers,
Ceux qui vont toſt au ſon de l'harmonie,
Ceux qui vont tard apres leur cõpagnie,
Comme Saturne agraué de trop d'ans

Qui ſuit le bal à pas mornes & lens.
Elle cognoiſt comme ſe fait la greſle,
Comme ſe fait la neige & la nielle,
Les tourbillons, & curieuſe ſçait
Comme ſous nous le tremblement ſe fait:
Bref, elle ſçait les vents & les orages,
Et d'où ſe font en l'air ces longs images
Troublans nos cœurs d'eſpouuantemens vains,
Et la premiere aſſeura les humains,
Les guariſſant du mal de l'ignorance,
Des hauts ſecrets leur donant cognoiſſance,
Pour les apprendre à cognoiſtre le bien,
Les aſſeurer & ne douter de rien.
Puis tout ainſi que s'elle auoit les ailes
Du fils de Maie à l'entour des aiſſelles,
Vole aux Enfers & recognoiſt là bas
Ce qui eſt vray & ce qui ne l'eſt pas,
Pour deliurer de frayeur & de crainte
Nos cœurs gennez d'vne friuole feinte.
Puis de là bas reuolant icy haut
Pleine d'ardeur, ſans qui l'art rien ne vaut,
Vient meſurer les grans mers fluctueuſes,
Baille des noms aux troupes monſtrueuſes
Du vieil Prothée, & par mille façons
Le naturel recognoiſt des poiſſons:
Elle cognoiſt ces haleines qui ventent,
Et pourquoy c'eſt que la mer ils tourmentent:
Et pourquoy c'eſt que le ſiecle ancien
Nomma vieillard le bon pere Occan
Germe de tout, & non ſeulement pere
Mais nourricier, & donnant comme mere

A ſes enfans ſes maemmelles, à fin
Que ſans honneur ce Tout ne prenne fin:
Car il nourriſt les troupes ondoyantes,
Et les oiſeaux qui de plumes pendantes
Battent le Ciel, les pauures & les Rois,
Et toute beſte habitant dans les bois.
Et d'auantage à fin qu'il n'y ait choſe
Qu'elle ne ſçache en tout ce monde encloſe,
La terre arpente, & du riuage ardent,
De l'Orient iuſques à l'Occident,
Et de la part de l'Ourſe Boreale
Sçait la longueur, la largeur, l'interualle:
Il n'y a bois, mont, fleuue ne cité,
Qu'en vn papier elle n'ait limité:
Et ſans que l'homme en cent nauires erre
Vingt ou trente ans ne luy monſtre la terre
D'vn ſeul regard: ceux qui touchent nos bords,
Et ceux qui froids ſont eſcartez du corps
De noſtre monde, & la gent blanche & noire,
Et tout cela que la fableuſe hiſtoire
De l'Amerique eſcrit de noſtre tems,
De l'Eſpagnol les treſors plus contens.
Puis elle vint reuiſiter les villes,
Et leur donna des polices ciuiles
Pour les regir par ſtatuts & par lois:
Car pour-neant on euſt quitté les bois
Et les deſerts, où le peuple ſauuage
Viuoit de glan ſans trouuer dauantage
Qu'entre les bois, au milieu des citez
Moins de iuſtice & plus d'iniquitez:
Et ſi la Loy pedagogue du vice,

N'euſt faict regner Themis & la Iuſtice,
Que Iupiter au pouuoir indonté
Pres de ſon throſne aſsied à ſon coſté.
Que diray plus? ô treſſaincte & treſgrande
Fille du Ciel, dont la vertu commande
A tous meſtiers, le Poëte te doit,
Le Medecin, & le Nocher qui voit
De ſon timon les eſtoiles gliſſantes,
Et le Charmeur ſes figures puiſſantes:
Bref toute en tout tu as voulu trouuer
Tout art à fin de le faire eſprouuer,
Pour ne ſouffrir qu'vn trop engourdi ſomme
Sans faire rien roüillaſt l'eſprit de l'homme:
Qui par toy ſeul attaché dans les Cieux,
Boit du Nectar à la table des Dieux.
Ton nom ſoit ſaint: ſainte Philoſophie,
L'homme prudent qui reſolu ſe fie
En tes propos d'vn courage conſtant
Viura touſiours bien-heureux & contant,
Sans craindre rien comme celuy qui penſe
» Que la vertu ſeule eſt ſa recompenſe.

HYNNE II.

L'HERCVLE CHRESTIEN,

AODET DE COLLIGNY Cardinal de Chastillon.

EST-il pas temps desormais de chanter
Vn vers Chrestien qui puisse contenter
Mieux que deuant les Chrestiennes oreilles?
Est-il pas temps de chanter les merueilles
De nostre Dieu? & toute la rondeur
De l'Vniuers remplir de sa grandeur?
Le Payen sonne vne chanson Payenne,
Et le Chrestien vne chanson Chrestiene:
Le vers Payen est digne des Payens,
Mais le Chrestien est digne des Chrestiens.
Donques de Christ le nom tressaint & digne
Commencera & finira mon Hynne:
Car c'est le Dieu qui m'a donné l'esprit
De celebrer son enfant Iesu-Christ.
Or puisse donc ceste Lyre d'iuoire
Tousiours chanter sa louange & sa gloire:
Telle qu'elle est ô Seigneur, desormais
Ie la consacre à tes pieds pour iamais.
Mais, ô Seigneur, quel chant ou quelle Lyre,
Ou quelle langue entreprendroit de dire

Suffisamment ta louange, & combien
Tu nous as fait par ta grace de bien?
A nous les tiens tes enfans, & tes hommes,
Nous qui troupeaux de ta pasture sommes,
Nous tes esleus, que par nom tu cognois,
Nous certes nous l'ouurage de tes doigts?
Pour nous Seigneur, tu as basti le mõde:
Tu as Seigneur, comme vne boule ronde
Tourné son pli, & pour nous dans les cieux
Tu as fait luire vn camp de petits feux:
Pour nous encor dedans leur voûte claire
Tu attachas vn double luminaire,
L'vn qui le iour aux labeurs nous conduit,
L'autre qui fait vn iour quand il est nuit:
Tu as pour nous en ce monde ordonnée
Egalement la course de l'année.
Pour nous monstrer par son train regulier,
Combien tu es en tes faicts singulier.
Tu fis pour nous les forests & les prées,
Tu fis les champs & les ondes sacrées
De l'Ocean, tu luy peuplas ses eaux
Pour nous Seigneur, & pendis les oiseaux
En l'air pour nous, & pour nous les campagnes
Tu fis baisser, & lever les montagnes:
Pour nous encor, pour nous ta Deité
Prist le fardeau de nostre humanité
(Miracle grand!) mais auant que le prendre
Tu nous le fis par tes Heraux entendre.
Premierement entendre tu le fis
Mille ans deuant à ton peuple des Iuifs,
Luy enuoyant vn nombre de Prophetes
Remplis de Dieu, & certains interpretes

De ta venue, à fin de l'aduertir
Que tu deuois ta Deité vestir
D'vn corps humain pour tirer de souffrance
Tout Israël, selon la conuenance
Qu'à Abraham le vieil Pere tu fis
Lors qu'il fut pres de t'immoler son fils.
Mais ce tien peuple endurcy de courage
Pour tes biensfaits, qui deuoit d'auantage
Que les Gentils croire en ce que disoient
Tes saints Heraux qui te prophetisoient:
Sans regarder s'ils offensoient le maistre
Qui les faisoit en ton nom comparestre
Pour ta venuë en ce monde prescher,
Ingrats vers toy les ont fait detrancher
Par leurs bourreaux en cent morts violãtes,
Et du sang iuste ont eu les mains sanglãtes.
Puis quand tu vis les Iuifs estre retifs
A leur salut, par les peuples Gentils
Tu enuoyas les Sibylles deuines
Pour tes Heraux, qui de leurs voix diuines
Prophetisant prescheient en chacun lieu
L'aduenement du Messias de Dieu:
A celle fin, Seigneur que ta venue
En nul pays ne fust point incogneuë.
Elles chantoient que ta Diuinité
Pour nous sauuer prendroit natiuité
De Femme-Vierge, & dedans leurs oracles
Chantoient tes faits, ta vie, & tes miracles
De poinct en poinct, quels & combien de maux,
Quelle grand' Croix, & combien de trauaux
Tu souffrirois pour lauer nostre offense,
Comme vn agneau qui n'a point de defense.

Mais ô Seigneur, les Gentils vicieux
Qui n'auoient point ta foy deuant les yeux,
Ont conuerty les paroles predites
(Que pour toy seul la Sibylle auoit dites)
A leurs faux Dieux contre toute raison,
Attribuant maintenant à Iason,
Et maintenant à vn Hercule estrange,
Ce qui estoit de propre à ta loüange:
Peuple incredule, & mal-caut à penser
Que Dieu ialoux s'en deuoit courroucer;
Ce Dieu ialoux, qui iustement s'irrite
Estant fraudé de l'honneur qu'il merite:
» *Ce Dieu qui dit, Nul est egal à moy,*
» *L'homme n'est rien, le Prince ny le Roy:*
» *Ie suis qui suis, i'ay parfait toute chouse,*
» *Ie suis le Dieu qui ay l'ame ialouse,*
» *Qui bruis, qui tonse, alors que les humains*
» *Donnent ma gloire à l'œuure de leurs mains.*
Certes, ô Dieu, toutes bestes sauuages
Qui sur les monts & qui par les bocages
Et par les champs vont de chaque costé
Pour se nourrir n'offensent ta bonté:
Tous les oiseaux qui parmy l'air se ioüent,
Tous les poissons qui par les ondes nouent,
Tous les rochers, les plaines, & les bois
Palles de peur trèmblent dessous ta vois,
Palles de peur tremblent deuant ta face
Si ton courroux tant soit peu les menace:
L'homme sans plus (l'homme que tu as fait
Par-dessus tous animal plus parfait,
En qui tu mis les traits de ton image,
Es vers le Ciel luy haussas le visage,

A qui tu fis tant de graces auoir,
En qui tu mis iugement & ſçauoir)
Seul ſeul t'offenſe! & ingrat par ſa faute
Bleſſe l'honneur de ta Maieſté haute:
Celuy s'eſt fait des autres Dieux nouueaux:
Cet idolatre idolatra des Veaux,
Et le Belier qui ſes cornes replie
Sur les ſablons de la cuite Libye:
Celuy premier controuua les abus
D'importuner les Trepieds de Phebus:
Celuy ſe fiſt vne Iunon cruelle,
Vne Pallas armée à la mammelle,
Et pour ſon Dieu, ce mal-heureux receut
Vn Apollon, qui touſiours le deceut
Des mots douteux de ſon oracle eſtrange:
Celuy premier d'vne horrible meſlange
Combla ton Ciel, il y miſt des taureaux,
Des chiens, vn aſne, vn liéure, & des chéureaux,
Deux ours, vn fleuue, vn ſerpent, & la chéure
Qui reſpandit ſon laict dedans la léure
De leur beau Dieu par l'eſpace d'vn an
Eſtant caché dans l'antre Dictean.
Voila comment des Gentils la malice,
Comme les Iuifs aueuglez de leur vice,
Ont deſrobé ton honneur precieux
Pour le donner à ie ne ſçay quels Dieux,
Qui ne ſçauroient en noſtre teſte faire
Par leur vertu vn poil ny le deſfaire.
Mais où eſt l'œil, tant ſoit-il aueuglé,
Où eſt l'eſprit, tant ſoit-il deſreiglé,
S'il veut vn peu mes paroles comprendre
Que par raiſon ie ne luy face entendre

Que la plus-part des choſes qu'on eſcrit
D'Hercule eſt deuë à vn ſeul Ieſus Chriſt?
Premierement, qu'eſt-ce de trois nuittées
Que Iupiter tint en vne arreſtées
Quand il voulut ſon Alcmene embraſſer,
Qu'vn nombre d'ans qui ſe deuoient paſſer
Ains que Ieſus print naiſſance de mere.
Tant il y eut dans le ciel de myſtere
Auant que luy celaſt ſa Deité
Sous le manteau de noſtre humanité?
Hé! qu'eſt-ce apres de Iunon homicide,
Qui enuoya dans le berceau d'Alcide
Deux grands ſerpens pour le faire perir?
Qu'Herodes Roy, qui pour faire mourir
L'enfant Ieſus, enuoya par la terre
De Bethléem ſes Satrapes de guerre
Pour le tuer, & ſes petits enfans
Qui ſeroient naiz au deſſous de deux ans?
On les penſoit tous deux eſtre fils d'hommes,
Et purs humains ainſi comme nous ſommes,
Et par le peuple enfans les nommoit-on,
L'vn de Ioſeph, l'autre d'Amphitryons.
Bien que Ieſus euſt pris de Dieu ſon eſtre,
Et Iupiter euſt fait Hercule naiſtre.
Hé! qu'eſt-ce apres de ces monſtres infets,
De ces Dragons par Hercule desfaits?
De mille horreurs, de mille eſtranges beſtes,
De ce Serpent effroyable en ſept teſtes,
De ce Lion, des Centaures veincus,
De Geryon, de Buſire & Cacus,
Qui tous viuoient comme monſtres difformes?
Sinon le vice & les pechez enormes.

Que Ieſus Chriſt par le celeſte effort
De ſa grand' Croix miſt en mourant à mort?
Hé! qu'eſt-ce apres d'Heſionne de Troye
Contre vn rocher liée, pour la proye
D'vn Ourque fier? qu'eſt-ce de Promethé
Deſſus Caucaſe aux aigles garrotté?
Leſquels Alcide affranchit hors de peine
Les deliurant? ſinon Nature humaine
(I'entens Adam) que Chriſt a detaché
Par ſa bonté des liens de peché,
Lors que la Loy comme vne aigle ſans ceſſe
Luy pincetoit ſon ame pechereſſe
Sans nul eſpoir, auant que par la foy
De Chriſt la grace euſt combatu la Loy?
Qu'eſt-ce d'Hercul' qui touſiours obtempere
A Euryſthé? ſinon Chriſt à ſon Pere,
Ses mandemens touſiours accompliſſant,
Iuſqu'à la mort ſon humble obeyſſant?
Hé! qu'eſt-ce apres de Iunon l'enuieuſe,
Qui fut touſiours ennemie odieuſe
Des faits qu'Alcide en ce monde acheuoit?
Sinon Satan qui touſiours conceuoit
Vne ire en vain contre Chriſt & ſa gloire,
Pour empeſcher de ſa croix la victoire?
Et qu'eſt-ce apres d'Hercule, qui retint
Par vne main le Dieu Pluton, qui vint
Sur le tombeau de la morte Euryuie,
Le contraignant de la remettre en vie?
Sinon Ieſus qui la Mort arreſta
Par ſon pouuoir, quand il reſſuſcita
Son cher Lazare, & de la nuict profonde
Le r'enuoya citoyen de ce monde?

Qu'eſt-ce d'Hercule ayant repudié
Sa vieille eſpouſe, à fin d'eſtre allié
D'vne nouuelle eſtrangiere conquiſe?
Sinon Ieſus, qui l'ancienne Egliſe
Des premiers Iuifs pour femme refuſa,
Et des Gentils l'Egliſe il eſpouſa?
Hercule print l'habit de ſon eſpouſe,
Et Ieſus Chriſt fiſt la ſemblable chouſe:
Car il veſtit l'humain habillement
De ſon Egliſe, & l'aima tellement
Qu'en ſa faueur receut la mort cruelle
Eſtant veſtu des habillemens d'elle.
Qu'eſt-ce d'Hercule, & du puiſſant Atlas,
Qui ce grand ciel ſouſtiennent de leurs bras?
Sinon le Pere, & le Fils qui reſemble
De force au Pere, & ſouſtiennent enſemble
Tout ce grand Monde, ouurage qui ſoudain
Seroit tombé ſans la celeſte main?
Qu'eſt-ce en apres de Charybde larronne,
Qui aualla dans ſa gorge gloutonne
Vn des taureaux qu'Alcide conduiſoit
Pres du riuage où ce monſtre giſoit?
Sinon Satan monſtre qui ne demande
Qu'à nous rauir, qui pilla de la bande
De Ieſus Chriſt ſon diſciple Iudas,
Et l'engloutit dans les Enfers là-bas?
Hercule fut en chacune contrée,
Où par effect ſa force il a montrée,
Touſiours nommé des hommes, en faueur
De ſes vertus, Chaſſe-mal, & Sauueur:
De meſmes noms Ieſus Chriſt on ſurnomme:
Car ſeul il garde, & ſeul il ſauue l'homme.

Hé, qu'eſt-ce apres de Geans qui les cieux
Ont eſchele pour en chaſſer les Dieux,
Auſquels Alcide a les forces oſtées?
Sinon Ieſus le donteur des Athées,
Qui remparez d'vne humaine raiſon,
Veulent chaſſer Dieu hors de ſa maiſon,
Sans Ieſus Chriſt qui leur fait reſiſtance,
Et par la foy rompt l'humaine conſtance.
Hé, qu'eſt-ce apres d'Hercule qui alla
Sur le mont d'Oete, & par feu s'immola
A Iupiter? ſinon Chriſt à ſon Pere
Qui s'immola ſur le mont de Caluere?
Hercule ayant vne maſſe de bois
Vint aux Enfers: Ieſus ayant ſa Croix,
Y vint auſſi. Hercule oſta Theſée
Hors des Enfers, & ſon cher Pirithée,
Trainant par force à reculons le Chien
Portier de Styx, attaché d'vn lien:
Et Chriſt rompant la porte Tenarée,
Par la vertu de ſa croix honorée
Ses chers amis hors des Lymbes ietta.
Hercule mort, viuant ſe preſenta
A Philoctete: & Ieſus à la bande
Des onze ſiens, à laquelle il commande
D'aller preſcher qu'il eſt reſſuſcité
Pour le ſalut de noſtre humanité.
Hercule au ciel eſpouſa la Ieuneſſe,
Et Ieſus Chriſt l'Eternité, maiſtreſſe
De tous les ans, deïfiant ſon corps
Qui fut humain le premice des morts:
Reſſuſcité pour ſes brebis cognues,
Et qui bien toſt eſleué dans les nues

Enuironné des Anges glorieux
Viendra iuger ce monde vicieux,
Ayant és mains le glaiue de vengeance:
Dauant ses pieds ira Dame Clemence,
Pour condamner les meschans reprouuez,
Et pour sauuer ceux qui seront trouuez
Auoir vescu fidelement en crainte,
Et en l'espoir de sa parole sainte.
I'ay, mon Odet, en ta faueur chanté
Ce vers Chrestien, pour estre presenté
Deuant tes yeux, à fin de te complaire:
Non, ie ne puis, ny ne veux plus rien faire
S'il ne te plaist, d'autant que i'ay voulu
Sur tous Seigneurs te choisir pour esleu:
Et ce faisant les autres ie n'offense,
Car tu es bien l'vn des Seigneurs de France
Qui plus cheris, à mon gré, la Vertu,
Comme Prelat d elle tout reuestu:
C'est la raison, Odet, que ie te vouë
Ce chant que Dieu dessus ma Lyre iouë.

L'HYNNE III.

DV PRINTEMPS, A FLEVRIMONT ROBERTET, SEIgneur d'Aluye.

IE chante, Robertet, la saison du Printemps,
Et comme Amour & luy apres auoir long temps
Combatu le discord de la masse premiere,
Attrempez de chaleur sortirent en lumiere:
Tous deux furent oiseaux, l'vn dans les cœurs vola,
L'autre au retour de l'an iouuenceau s'en-alla
Raieunir contre terre, & pour mieux se conduire
Il se fist compaignon des courriers de Zephyre.
Zephyre auoit vn rhé d'aimant laborieux,
Si rare & si subtil qu'il deceuoit les yeux,
Ouurage de Vulcan: lequel depuis l'Aurore,
Depuis le iour couchant iusqu'au riuage More
Teno't large estendu pour prendre dans ce rhé
Flore dont le Printemps estoit enamouré.
Or ceste Flore estoit vne Nymphe gentille,
Que la Terre conceut pour sa seconde fille:
Ses cheueux estoient d'or annelez & tressez,
D'vne boucle d'argent ses flancs estoient pressez,
Son sein estoit remply d'esmail & de verdure:

Vn crespe delié luy seruoit de vesture,
Et portoit en la main vn cofin plein de fleurs
Qui naiſquirent iadis du cryſtal de ſes pleurs,
Quand Aquilon voulut la mener en Scythie,
Et la rauir ainſi comme il fiſt Orithye:
Mais elle cria tant que la Terre y courut,
Et des mains du larron ſa fille ſecourut.
Touſiours la douce manne & la tendre roſée
(Qui d'vne vapeur tendre en l'air eſt compoſée)
Et la forte ieuneſſe au ſang chaud & ardant,
Et Amour qui alloit ſon bel arc desbandant,
Et Venus qui eſtoit de roſes bien coifée,
Suiuoient de tous coſtez Flore la belle Fée.
Vn iour qu'elle danſoit Zephyre l'eſpia,
Et tendant ſes filets la print & la lia
En ſes rets enlacée, & ieune & toute belle
Au Printemps la donna qui languiſſoit pour elle.
Si toſt que le Printemps en ſes bras la recent,
Femme d'vn ſi grand Dieu fertile elle conceut
Les beautez de la terre, & ſa viue ſemence
Fiſt ſoudain retourner tout le monde en enfance.
Alors d'vn nouueau chef les bois furent couuerts,
Les prez furent veſtus d'habillemens tous verds,
Les vignes de raiſins: les campagnes porterent
Le froment qu'à foiſon les terres enfanterent,
Le doux miel diſtila du haut des arbriſſeaux,
Et le laict ſauoureux coula par les ruiſſeaux.
Amour qui le Printemps ſon amy n'abandonne,
Priſt l'arc dedans la main: ſon dos il enuironne
D'vn carquois plein de traits, puis alla dans la mer
Iuſqu'au centre des eaux les poiſſons enflamer,
Et maugré la froideur des plus humides nues

Enflama les oiſeaux de ſes flames cognues:
Alla par les rochers & par les bois deſerts
Irriter la fureur des ſangliers & des cerfs,
Et parmi les citez aux hommes raiſonnables
Fiſt ſentir la douleur de ſes traits incurables:
Et en bleſſant les cœurs d'vn amoureux ſouci,
Auecques la douceur meſla ſi bien auſſi
L'aigreur, qui doucement coule dedans les veines,
Et auec le plaiſir meſla ſi bien les peines,
Qu'vn homme ne pourroit s'eſtimer bien-heureux,
S'il n'a ſenti le mal du plaiſir amoureux.
Iupiter s'alluma d'vne ialouſe enuie
Voyant que le Printemps iouyſſoit de ſ'amie:
L'ire le ſurmonta, puis prenant le couteau
Dont il aguere il auoit entamé ſon cerueau
Quand il conceut Pallas la Déeſſe guerriere,
Détrancha le Printemps, & ſa ſaiſon entiere
En trois parts diuiſa: adonques vint l'Eſté
Qui balla tout le Ciel: & ſi ce n'euſt eſté
Que Iunon enuoya Iris ſa meſſagere,
Qui la pluye amaſſa de ſon aile legere,
Et tempera le feu de moiteuſe froideur,
Le Monde fuſt peri d'vne exceſſiue ardeur.
Apres l'Autonne vint chargé de maladies,
Et l'Hyuer qui receut les tempeſtes hardies
Des vents impetueux qui ſe bouſent ſi fort
Qu'à peine l'Vniuers reſiſte à leur effort
Et couurirent mutins, la terre peſle-meſle
De pluyes, de glaçons, de neiges & de greſle.
Le Soleil qui aimoit la Terre, ſe fâcha
Dequoy l'Hyuer ialoux ſa Dame luy cacha,
Et rendit de ſes yeux la lumiere eclipſée,

Portant deſur le front le mal de ſa Penſée,
Et retournant ſon char à reculons alla.
Deuers le Capricorne & ſe retira là.
Adonques en frayeur tenebreuſe & profonde
(Le Soleil eſtant loin) fuſt demouré le Monde.
Sans le gentil Printemps qui le fiſt reuenir,
Et ſoudain de rechef amoureux deuenir.
D'vne chaiſne de fer deux ou trois fois retorſe
Prenant l'Hyuer au corps le garrota par force,
Et ſans auoir pitié de ce pauure griſon,
L'eſpace de neuf mois le detint en priſon.
Ainſi par le Printemps la Terre ſe fiſt belle,
Ainſi le beau Soleil retourna deuers elle,
Et redoublant le feu de ſa premiere amour,
Monta bien haut au Ciel & allongea le iour,
A fin que plus long temps il embraſſaſt ſa femme:
Et ne fuſt que Tethys a pitié de la flame
Qu'Amour luy verſe au cœur, il fuſt ia conſumé.
Mais pour remedier à ſon mal enflamé,
Elle appelle la Nuit: adonq la Nuit détache,
Ou ſemble détacher le Soleil qu'elle cache
En la mer, où Tethys refroidiſt ſa chaleur.
Mais luy qui cache en l'eau ſa contrainte dou-
leur,
S'enfuit de ſon gyron la laiſſant endormie,
Et dés l'aube à cheual retourne voir ſ'amie.
Auſſi de ſon coſté la Terre cognoiſt bien
Que de telle amitié procede tout ſon bien:
Pource de mille fleurs ſon viſage elle farde,
Et de pareille amour s'eſchauffe & le regarde.
Comme vne ieune fille, à fin de plaire mieux
Aux yeux de ſon amy, par vn ſoin curieux

S'accouſtre & ſe fait belle, & d'vn fin artifice
L'attire doucement à luy faire ſeruice:
Ainſi la Terre rend ſon viſage plus beau,
Pour retenir long temps ceſt amoureux flambeau
Qui luy donne la vie, & de qui la lumiere
Par ſa vertu la fait de toutes choſes mere.
En l'honneur de ceſt Hynne, ô Printemps gracieux,
Qui r'appelles l'année, & la remets aux cieux,
Trois fois ie te ſaluë & trois fois ie te prie
D'élongner tout malheur du chef de mon Aliiye:
Et ſi quelque maiſtreſſe en ces beaux mois ici
Luy tourmente le cœur d'vn amoureux ſouci,
Flechi ſa cruauté & la rens amoureuſe
Autant qu'auparauant elle eſtoit rigoureuſe:
Et fay que ſes beaux ans qui ſont en leur Printemps,
Soyent touſiours en amour bien-heureux & contens.

L'HYNNE IIII.

DE L'ESTE', A FLEVRIMONT ROBERTET, Seigneur du Freſne.

COuché deſſous l'ombrage aupres d'vne fonteine,
Euitãt la chaleur que l'Eſté no' ameine
Que ſçauroy-ie mieux faire en vn lieu ſi plaiſant,
Simon chanter l'Eſté de flames reluiſant,
Et tout chargé de feu comme vne maſſe ardante

Mais ô Seigneur, les Gentils vicieux
Qui n'auoient point ta foy deuant les yeux,
Ont conuerty les paroles predites
(Que pour toy seul la Sibylle auoit dites)
A leurs faux Dieux contre toute raison,
Attribuant maintenant à Iason,
Et maintenant à vn Hercule estrange,
Ce qui estoit de propre à ta loüange:
Peuple incredule, & mal-caut à penser
Que Dieu ialoux s'en deuoit courroucer:
Ce Dieu ialoux, qui iustement s'irrite
Estant fraudé de l'honneur qu'il merite:
» *Ce Dieu qui dit, Nul est egal à moy,*
» *L'homme n'est rien, le Prince ny le Roy:*
» *Ie suis qui suis, i'ay parfait toute chouse,*
» *Ie suis le Dieu qui ay l'ame ialouse,*
» *Qui bruis, qui tonse, alors que les humains*
» *Donnent ma gloire à l'œuure de leurs mains.*
Certes, ô Dieu, toutes bestes sauuages
Qui sur les monts & qui par les bocages
Et par les champs vont de chaque costé
Pour se nourrir n'offensent ta bonté:
Tous les oiseaux qui parmy l'air se ioüent,
Tous les poissons qui par les ondes nouent,
Tous les rochers, les plaines, & les bois
Palles de peur trèmblent dessous ta vois,
Palles de peur tremblent deuant ta face
Si ton courroux tant soit peu les menace:
L'homme sans plus (l'homme que tu as fait
Par-dessus tous animal plus parfait,
En qui tu mis les traits de ton image,
Et vers le Ciel luy haussas le visage,

A qui tu fis tant de graces auoir,
En qui tu mis iugement & ſçauoir)
Seul ſeul t'offenſe! & ingrat par ſa faute
Bleſſe l'honneur de ta Maieſté haute.
Celuy s'eſt fait des autres Dieux nouueaux:
Cet idolatre idolatra des Veaux,
Et le Belier qui ſes cornes replie
Sur les ſablons de la cuite Libye:
Celuy premier controuua les abus
D'importuner les Trepieds de Phebus:
Celuy ſe fiſt vne Iunon cruelle,
Vne Pallas armée à la mammelle,
Et pour ſon Dieu, ce mal-heureux receut
Vn Apollon, qui touſiours le deceut
Des mots douteux de ſon oracle eſtrange:
Celuy premier d'vne horrible meſlange
Combla ton Ciel, il y miſt des taureaux,
Des chiens, vn aſne, vn liéure, & des chéureaux,
Deux ours, vn ſleuue, vn ſerpent, & la chéure
Qui reſpandit ſon laict dedans la léure
De leur beau Dieu par l'eſpace d'vn an
Eſtant caché dans l'antre Dictean.
Voila comment des Gentils la malice,
Comme les Iuifs aueuglez de leur vice,
Ont deſrobé ton honneur precieux
Pour le donner à ie ne ſçay quels Dieux,
Qui ne ſçauroient en noſtre teſte faire
Par leur vertu vn poil ny le deſfaire.
Mais où eſt l'œil, tant ſoit-il aueuglé,
Où eſt l'eſprit, tant ſoit-il deſreglé,
S'il veut vn peu mes paroles comprendre
Que par raiſon ie ne luy face entendre

Que la plus-part des choſes qu'on eſcrit
D'Hercule eſt deuë à vn ſeul Ieſus Chriſt?
Premierement, qu'eſt-ce de trois nuittées
Que Iupiter tint en vne arreſtées
Quand il voulut ſon Alcmene embraſſer,
Qu'vn nombre d'ans qui ſe deuoient paſſer
Ains que Ieſus print naiſſance de mere.
Tant il y eut dans le ciel de myſtere
Auant que luy celaſt ſa Deité
Sous le manteau de noſtre humanité?
Hé! qu'eſt-ce apres de Iunon homicide,
Qui enuoya dans le berceau d'Alcide
Deux grands ſerpens pour le faire perir?
Qu'Herodes Roy, qui pour faire mourir
L'enfant Ieſus, enuoya par la terre
De Bethléem ſes Satrapes de guerre
Pour le tuer, & ſes petits enfans
Qui ſeroient naiz au deſſous de deux ans?
On les penſoit tous deux eſtre fils d'hommes,
Et purs humains ainſi comme nous ſommes,
Et par le peuple enfans les nommoit-on,
L'vn de Ioſeph, l'autre d'Amphitryon.
Bien que Ieſus euſt pris de Dieu ſon eſtre,
Et Iupiter euſt fait Hercule naiſtre.
Hé! qu'eſt-ce apres de ces monſtres infets,
De ces Dragons par Hercule desfaits?
De mille horreurs, de mille eſtranges beſtes,
De ce Serpent effroyable en ſept teſtes,
De ce Lion, des Centaures veincus,
De Geryon, de Buſire & Cacus,
Qui tous viuoient comme monſtres difformes?
Sinon le vice & les pechez enormes.

Que Ieſus Chriſt par le celeſte effort
De ſa grand' Croix miſt en mourant à mort?
Hé! qu'eſt-ce apres d'Heſionne de Troye
Contre vn rocher liée, pour la proye
D'vn Ourque fier? qu'eſt-ce de Promethé
Deſſus Caucaſe aux aigles garrotté?
Leſquels Alcidé affranchit hors de peine
Les deliurant? ſinon Nature humaine
(I'entens Adam) que Chriſt a detaché
Par ſa bonté des liens de peché,
Lors que la Loy comme vne aigle ſans ceſſe
Luy pincetoit ſon ame pechereſſe
Sans nul eſpoir, auant que par la foy
De Chriſt la grace euſt combatu la Loy?
Qu'eſt-ce d'Hercul' qui touſiours obtempere
A Euryſthé? ſinon Chriſt à ſon Pere,
Ses mandemens touſiours accompliſſant,
Iuſqu'à la mort ſon humble obeyſſant?
Hé! qu'eſt-ce apres de Iunon l'enmieuſe,
Qui fut touſiours ennemie odieuſe
Des faits qu'Alcide en ce monde acheuoit?
Sinon Satan qui touſiours conceuoit
Vne ire en vain contre Chriſt & ſa gloire,
Pour empeſcher de ſa croix la victoire?
Et qu'eſt-ce apres d'Hercule, qui retint
Par vne main le Dieu Pluton, qui vint
Sur le tombeau de la morte Euryuie,
Le contraignant de la remettre en vie?
Sinon Ieſus qui la Mort arreſta
Par ſon pouuoir, quand il reſſuſcita
Son cher Lazare, & de la nuict profonde
Le r'ennoya citoyen de ce monde?

Qu'eſt-ce d'Hercule ayant repudié
Sa vieille eſpouſe, à fin d'eſtre allié
D'vne nouuelle eſtrangiere conquiſe?
Sinon Ieſus, qui l'ancienne Egliſe
Des premiers Iuifs pour femme refuſa,
Et des Gentils l'Egliſe il eſpouſa?
Hercule print l'habit de ſon eſpouſe,
Et Ieſus Chriſt fiſt la ſemblable chouſe:
Car il veſtit l'humain habillement
De ſon Egliſe, & l'aima tellement
Qu'en ſa faueur receut la mort cruelle
Eſtant veſtu des habillemens d'elle.
Qu'eſt-ce d'Hercule, & du puiſſant Atlas,
Qui ce grand ciel ſouſtiennent de leurs bras?
Sinon le Pere, & le Fils qui reſemble
De force au Pere, & ſouſtiennent enſemble
Tout ce grand Monde, ouurage qui ſoudain
Seroit tombé ſans la celeſte main?
Qu'eſt-ce en apres de Charybde larronne,
Qui aualla dans ſa gorge gloutonne
Vn des taureaux qu'Alcide conduiſoit
Pres du riuage où ce monſtre giſoit?
Sinon Satan monſtre qui ne demande
Qu'à nous rauir, qui pilla de la bande
De Ieſus Chriſt ſon diſciple Iudas,
Et l'engloutit dans les Enfers là-bas?
Hercule fut en chacune contrée,
Où par effect ſa force il a montrée,
Touſiours nommé des hommes, en faueur
De ſes vertus, Chaſſe-mal, & Sauueur:
De meſmes noms Ieſus-Chriſt on ſurnomme:
Car ſeul il garde, & ſeul il ſauue l'homme.

Hé, qu'eſt-ce apres des Geans qui les cieux
Ont eſchele pour en chaſſer les Dieux,
Auſquels Alcide a les forces oſtées?
Sinon Ieſus le donteur des Athées,
Qui remparez d'vne humaine raiſon,
Veulent chaſſer Dieu hors de ſa maiſon,
Sans Ieſus Chriſt qui leur fait reſiſtance,
Et par la foy rompt l'humaine conſtance.
Hé, qu'eſt-ce apres d'Hercule qui allà
Sur le mont d'Oete, & par feu s'immola
A Iupiter? ſinon Chriſt à ſon Pere
Qui s'immola ſur le mont de Caluere?
Hercule ayant vne maſſe de bois
Vint aux Enfers: Ieſus ayant ſa Croix
Y vint auſſi. Hercule oſta Theſée
Hors des Enfers, & ſon cher Pirithée,
Trainant par force à reculons le Chien
Portier de Styx, attaché d'vn lien:
Et Chriſt rompant la porte Tenarée,
Par la vertu de ſa croix honorée
Ses chers amis hors des Lymbes ietta.
Hercule mort, viuant ſe preſenta
A Philoctete: & Ieſus à la bande
Des onze ſiens, à laquelle il commande
D'aller preſcher qu'il eſt reſſuſcité
Pour le ſalut de noſtre humanité.
Hercule au ciel eſpouſa la Ieuneſſe,
Et Ieſus Chriſt l'Eternité, maiſtreſſe
De tous les ans, deïfiant ſon corps
Qui fut humain le premice des morts:
Reſſuſcité pour ſes brebis cognues,
Et qui bien toſt eſleué dans les nues

Enuironné des Anges glorieux
Viendra iuger ce monde vicieux,
Ayant és mains le glaiue de vengeance:
Deuant ses pieds ira Dame Clemence,
Pour condamner les meschans reprouuez,
Et pour sauuer ceux qui seront trouuez
Auoir vescu fidelement en crainte,
Et en l'espoir de sa parole sainte.
I'ay, mon Odet, en ta faueur chanté
Ce vers Chrestien, pour estre presenté
Deuant tes yeux, à fin de te complaire:
Non, ie ne puis, ny ne veux plus rien faire
S'il ne te plaist, d'autant que i'ay voulu
Sur tous Seigneurs te choisir pour esleu:
Et ce faisant les autres ie n'offense,
Car tu es bien l'vn des Seigneurs de France
Qui plus cheris, à mon gré, la Vertu,
Comme Prelat d elle tout reuestu:
C'est la raison, Odet, que ie te vouë
Ce chant que Dieu dessus ma Lyre iouë.

L'HYNNE III.

DV PRINTEMPS, A FLEVRIMONT ROBERTET, SEIgneur d'Aluye.

IE chante, Robertet, la saison du Printemps,
Et comme Amour & luy apres auoir long temps
Combatu le discord de la masse premiere,
Attrempez de chaleur sortirent en lumiere:
Tous deux furent oiseaux, l'vn dans les cœurs vola,
L'autre au retour de l'an iouuenceau s'en-alla
Raieunir contre terre, & pour mieux se conduire
Il se fist compaignon des courriers de Zephyre.
Zephyre auoit vn rhé d'aimant laborieux,
Si rare & si subtil qu'il deceuoit les yeux,
Ouurage de Vulcan: lequel depuis l'Aurore,
Depuis le iour couchant iusqu'au riuage More
Teno't large estendu pour prendre dans ce rhé
Flore dont le Printemps estoit enamouré.
Or ceste Flore estoit vne Nymphe gentille,
Que la Terre conceut pour sa seconde fille:
Ses cheueux estoient d'or annelez & tressez,
D'vne boucle d'argent ses flancs estoient pressez,
Son sein estoit remply d'esmail & de verdure:

Vn crespe delié luy seruoit de vesture,
Et portoit en la main vn cofin plein de fleurs
Qui paſquirent tádis du cryſtal de ſes pleurs,
Quand Aquilon voulut la mener en Scythie,
Et la rauir ainſi comme il fiſt Orithye:
Mais elle cria tant que la Terre y courut,
Et des mains du larron ſa fille ſecourut.
Touſiours la douce manne & la tendre roſée
(Qui d'vne vapeur tendre en l'air eſt compoſée)
Et la forte ieuneſſe au ſang chaud & ardant,
Et Amour qui alloit ſon bel arc desbandant,
Et Venus qui eſtoit de roſes bien coifée,
Suiuoient de tous coſtez Flore la belle Fée.
Vn iour qu'elle danſoit Zephyre l'eſpia,
Et tendant ſes filets la print & la lia
En ſes rets enlacée, & ieune & toute belle
Au Printemps la donna qui languiſſoit pour elle.
Si toſt que le Printemps en ſes bras la recent,
Femme d'vn ſi grand Dieu fertile elle conceut
Les beautez de la terre, & ſa viue ſemence
Fiſt ſoudain retourner tout le monde en enfance.
Alors d'vn nouueau chef les bois furent couuerts,
Les prez furent veſtus d'habillemens tous verds,
Les vignes de raiſins: les campagnes porterent
Le froment qu'à foiſon les terres enfanterent,
Le doux miel diſtila du haut des arbriſſeaux,
Et le laict ſauoureux coula par les ruiſſeaux.
Amour qui le Printemps ſon amy n'abandonne,
Priſt l'arc dedans la main: ſon dos il enuironne
D'vn carquois plein de traits, puis alla dans la mer
Iuſqu'au centre des eaux les poiſſons enflamer,
Et maugré la froideur des plus humides nues

Enflama les oiſeaux de ſes flames cognues:
Alla par les rochers & par les bois deſerts
Irriter la fureur des ſangliers & des cerfs,
Et parmi les citez aux hommes raiſonnables
Fiſt ſentir la douleur de ſes traits incurables:
Et en bleſſant les cœurs d'vn amoureux ſouci,
Auecques la douceur meſla ſi bien auſſi
L'aigreur, qui doucement coule dedans les veines,
Et auec le plaiſir meſla ſi bien les peines,
Qu'vn homme ne pourroit s'eſtimer bien-heureux,
S'il n'a ſenti le mal du plaiſir amoureux.
Iupiter s'alluma d'vne ialouſe enuie
Voyant que le Printemps iouyſſoit de ſ'amie:
L'ire le ſurmonta, puis prenant le couteau
Dont n'aguere il auoit entamé ſon cerueau
Quand il conceut Pallas la Déeſſe guerriere,
Détrancha le Printemps, & ſa ſaiſon entiere
En trois parts diuiſa: adonques vint l'Eſté
Qui balla tout le Ciel: & ſi ce n'euſt eſté
Que Iunon enuoya Iris ſa meſſagere,
Qui la pluye amaſſa de ſon aile legere,
Et tempera le feu de moiteuſe froideur,
Le Monde euſt peri d'vne exceſſiue ardeur.
Apres l'Autonne vint chargé de maladies,
Et l'Hyuer qui receut les tempeſtes hardies
Des vents impetueux qui ſe boufent ſi fort
Qu'à peine l'Vniuers reſiſte à leur effort
Et couurirent mutins, la terre peſle-meſle
De pluyes, de glaçons, de neiges & de greſle.
Le Soleil qui aimoit la Terre, ſe fâcha
De quoy l'Hyuer ialoux ſa Dame luy cacha,
Et rendit de ſes yeux la lumiere eclipſée,

S'accouſtre & ſe fait belle, & d'vn fin artifice
L'atture doucement à luy faire ſeruice:
Ainſi la Terre rend ſon viſage plus beau,
Pour retenir long temps ceſt amoureux flambeau
Qui luy donne la vie, & de qui la lumiere
Par ſa vertu la fait de toutes choſes mere.
En l'honneur de ceſt Hynne, ô Printemps gracieux,
Qui r'appelles l'année, & la remets aux cieux,
Trois fois ie te ſaluë & trois fois ie te prie
D'élongner tout malheur du chef de mon Aliïye:
Et ſi quelque maiſtreſſe en ces beaux mois ici
Luy tourmente le cœur d'vn amoureux ſouci,
Flechi ſa cruauté & la rens amoureuſe
Autant qu'auparauant elle eſtoit rigoureuſe:
Et fay que ſes beaux ans qui ſont en leur Printemps,
Soyent touſiours en amour bien-heureux & contens.

L'HYNNE IIII.

DE L'ESTE', A FLEVRIMONT ROBERTET, Seigneur du Freſne.

COuché deſſous l'ombrage aupres d'vne fonteine,
Euitãt la chaleur que l'Eſté no⁹ ameine
Que ſçauroy-ie mieux faire en vn lieu ſi plaiſant,
Sinon chanter l'Eſté de flames reluiſant,
Et tout chargé de feu comme vne maſſe ardante

Qu'vne tenaille ſerre en ſa pince mordante?
Chanton donques l'Eſté, & monton au coupeau
Du Nynfal Helicon par vn ſentier nouueau:
Cherchon autre chemin, celuy ne me peut plaire,
Qui ſuit en imitant, les traces du vulgaire.
Nouueau Cygne emplumé ie veux voler bien haut,
Et veux comme l'Eſté auoir l'eſtomac chaud
Des ardeurs d'Apollon, courant par la carriere
Des Muſes, & ietter vne obſcure pouſſiere
Aux yeux de mes ſuiuans qui voudroient cõme moy
Grimper ſur Helicon, où des Muſes ie boy
L'eau qui me fait tout ſeul enfler de la victoire,
Afin que nul ne puiſſe auoir part à ma gloire,
Ny au Laurier ſacré en tout temps verdiſſant,
Que ie veux marier au Freſne fleuriſſant.
L'amoureuſe Nature eſtoit vn iour fáchée
De ſe voir ſans rien faire, aupres du Temps couchée:
Il y a (ce diſoit) tant de ſiecles paſſez
Que du Temps mon mary les membres ſont caſſez,
Froids, perclus, impotens, la charge de ma couche
Ce n'eſt plus que du plomb, ce n'eſt plus qu'vne ſouche
Qui ſans ſe remuer giſt le long d'vn ſentier
Apres qu'elle a ſenti le fer du charpentier.
I'ay beau paſſer ma main treſdelicate & blanche
Ores deſſus ſon ventre, ores deſſus ſa hanche,
I'ay beau fourcher ma iambe & chatouiller ſa chair:
Il demeure immobile auſſi froid qu'vn rocher,
Deſcharné, deshallé, ſans puiſſance ny force,
N'ayant plus rien de vif ſinon vn peu d'eſcorce:
En lieu de me reſpondre il ronfle, & ſi ne puis

En tirer seulement vn baiser en trois nuicts.
Las! il n'estoit pas tel quand pour sa chere espouse
Il me prist chez mon pere: il n'aimoit autre chouse
Que l'amoureux deduit, duquel les mariez
Se trouuent bras à bras à leurs femmes liez.
Tousiours il m'accoloit d'vne chaude embrassée,
Tousiours ma bouche estoit à la sienne pressée,
Et fusmes si gaillars que ce grand Vniuers
Fut peuplé tout soudain de nos enfans diuers:
Car tout cela qui vit & qui habite au monde,
Est yssu du plaisir de nostre amour feconde.
Maintenant il est vieil & ie ne le suis pas!
Ie sens encor en moy les gracieux appas,
Dont Amour mon enfant chatouille la pensée,
Et sa flame en mon cœur n'est encor effacée.
Bref, i'ay deliberé de me donner plaisir,
Aupres de mon mary ie ne veux plus gesir.
La foy de mariage est pour les hommes faite
Grossiers mal-aduisez & de race imparfaite,
Assuiettis aux lois: & non pas pour les Dieux
Qui pleins de liberté habitent dans les Cieux,
Quant-à-moy ie suis franche, & Déesse i'estime
Autant vn fils bastard comme vn fils legitime.
Ainsi disoit Nature, & de ce pas alla
Au palais du Soleil, auquel ainsi parla:
Soleil, de ce grand Tout l'ame, l'œil, & la vie,
Ie suis de tes beautez en l'ame si rauie,
Que tu me verras toute en larmes consommer,
S'il ne te plaist guarir mon mal qui vient d'aimer.
Bien que ce soit vergongne aux femmes d'oser dire,
Et premieres conter leur amoureux martyre,

Ne deuans par honneur aux hommes confeſſer
Qu'Amour puiſſe leur cœur de ſes fleches bleſſer,
Si eſt-ce qu'en aimant en vne place haute,
De confeſſer ſon mal il n'y a point de faute:
Car plus le lieu qu'on aime eſt honorable & haut,
Plus l'excuſe eſt loüable & petit le defaut:
D'autant que la grandeur qui noſtre ame maiſtriſe,
Deſrobe en commandant nous & noſtre franchiſe:
De là vient noſtre ardeur qui porte auecques ſoy
Le feu qui ſe decele & qui n'a point de loy.
Te voyant l'autre iour chez mon pere à la table,
Sans barbe & cheuelu, de viſage accointable,
Ieune, doux & courtois, tu me gaignas le cœur:
Depuis ie n'ay veſcu qu'en peine & en langueur,
Souſpirante pour toy & pour ton beau viſage,
Qui m'a dedans l'eſprit imprimé ton image:
Ie ne fais que gemir, & penſe nuit & iour
Le moyen de guarir mes pleurs & mon amour.
Aux charmes pour l'oſter i'ay mis ma fantaſie,
Mais mon ame qui vit de trop d'amour ſaiſie,
Refuſe tout confort: mon extréme ſecours
Eſt d'auoir ſans tarder à ta grace recours,
Et t'embraſſer tout nud, pendant que la nuict brune
Conduira par le Ciel les cheuaux de la Lune.
Le Soleil qui ſe vit de telle Dame aimé,
Fut de pareille amour tout ſoudain allumé:
» *Vn magnanime cœur volontiers ne s'excuſe,*
» *Et quand il eſt aimé d'aimer il ne refuſe.*
Encore qu'elle fuſt vn peu vieille à la voir,
Si eſt-ce que ſa grace auoit peu l'eſmouuoir,
Et luy auoit ietté le ſoulfre dans les veines,
Qui ia de ſon amour s'allumoient toutes pleines,

Fumantes du desir hautain & genereux
De venir promptement au combat amoureux.
Les Heures qui estoient du Soleil chambrieres,
Appresterent la couche, & gentille' ouurieres
Parfumerent les draps, & de mille couleurs
Ietterent par dessus des bouquets & des fleurs:
Puis faisant en la chambre arriuer le Silence,
Coucherent les amans remplis d'impatience.
De quatre embrassemens que Nature receut
D'vn ami si ardant feconde elle conceut
Quatre enfans en vn coup, l'vn fut Hermafrodite,
(Le Printemps est son nom) de puissance petite,
Entre masle & femelle, inconstant, incertain,
Variable en effect du soir au lendemain.
L'Esté fut masle entier ardant, roux & cholere,
Est incellant & chaud ressemblant à son pere,
Guerrier prompt & hardi tousiours en action,
Vigoureux, genereux, plein de perfection,
Ennemi de repos: l'Autonne fut femelle,
Qui n'eut rien de vertu ny de puissance en elle.
L'Hyuer fut masle entier, monstrueux & hideux,
Negeux, tourbillonneux, pluuieux & venteux,
Perruqué de glaçons, heriſſé de froidure,
Qui fist peur en naissant à sa mere Nature.
Aussi tost que l'Aurore eut quitté le seiour
De son vieillard Tithon pour allumer le iour,
Le Soleil s'esueilla, & r'esueilla s'amie,
Qui d'aise languissoit en ses bras endormie.
Se rebaisant l'vn l'autre ils saillent hors du lit:
Mais si tost que le Ciel de roses s'embellit,
Le Soleil s'en-alla, & pendit en escharpe
Son carquois d'vn costé & de l'autre sa harpe,

Il ceingnit son baudrier de gemmes somptueux,
Il affubla son chef de rayons tortueux,
Ceingnit sa dague d'or ardante de lumiere,
Et à pied s'en alloit commencer sa carriere:
Quand sa chere Maistresse ayant au cœur pitié
Que son ami faisoit si long voyage à pié,
Luy donna pour present vn char d'excellent œuure,
Que le boiteux Vulcan industrieux manœuure
Forgea de sa main propre, & souuent au fourneau
Le souffla, l'allongea à grands coups de marteau,
Refrappant, haletant, & suant, sur l'enclume
Auant qu'il fust poli: puis selon la coustume
Des anciens parens courtois le luy donna,
Quand le Temps son mary pour femme l'emmena.
Le timon estoit d'or, & les roues dorées
Estoient de maint ruby richement honorées,
Qui deçà qui delà flamboyoient à l'entour,
Et remplis de clairté faisoient vn autre iour.
Le Soleil non ingrat luy donne en recompense
D'vn chariot si beau la Déesse Iouuence,
A fin qu'elle fust belle à iamais, & à fin
Que sa forte vigueur par l'âge ne print fin,
Et que iamais son front ne ridast de vieillesse,
Ayant pour compaignie auec soy la Ieunesse.
Tous deux au départir se baisent doucement,
S'entredisent Adieu d'vn long embrassement.
Luy bien-aise d'auoir telle Dame trouuée,
Et d'estre bien payé de sa douce coruée,
Gallope apres l'Aurore: elle s'en-va trouuer
Son mary qui se laisse en paresse couuer.
O combien luy desplaist ce vieillard que le somme
Ronflant entre les draps si froidement assomme,

Languissant

Languiſſant de vieilleſſe en vn lit ocieux.
En ſon Palais à part bien loin des autres Dieux!
Soudain luy ſaute au col l'embraſſe & le rebaiſe,
Et d'vne fine ruſe en le flattant l'appaiſe.
» *Toute eſpouſe amoureuſe a de nature l'art*
» *De ſçauoir du mary ſoupçonneux & vieillard*
» *Appaiſer le courroux apres qu'elle retourne*
» *Du lit où ſon ami auec ſon cœur ſeiournes*
» *Amour ingenieux trouue mille moyens*
» *D'abuſer les ialoux & de ſauuer les ſiens.*
En ce-pendant l'Eſté qui bon fils obtempere
Au Soleil, eſt nourri chez le Soleil ſon pere:
Il deuint en vn mois, grand, corpulent, & fort,
Et ia de ſon menton le poil doré luy ſort.
» *Les Dieux tout en vn coup à leur âge paruiennent,*
» *Les hommes par le temps en accroiſſance vien-*
nent:
» *Car ils ſont immortels, les hommes d'ici bas,*
» *Des dieux enfans baſtards croiſſent pour le treſpas.*
Auſſi toſt qu'il fut grand ayant l'âge où commence
A s'enfler dans les reins l'amoureuſe ſemence,
Cerés en fut eſpriſe, & brulant d'amitié
Vint voir ſon amoureux lequel en eut pitié:
Et comme elle portoit vne peine plus forte,
La premiere commence & diſt en ceſte ſorte:
Ie ne vien pas ici, tant pour me ſecourir
Du mal de trop aimer dont tu me fais mourir,
Que pour garder ce monde & luy donner puiſſance,
Vertu force & pouuoir, lequel n'eſt qu'en enfance,
Debile, ſans effect & ſans maturité,
Par faute de ſentir noſtre diuinité.
Depuis que le Printemps, ceſte garſe virile

Aime la Terre en vain, la Terre eſt inutile,
Qui ne porte que fleurs, & l'humeur qui l'eſpoint,
Languit touſiours en séue, & ne ſe meuriſt point.
» Dequoy ſeruent les fleurs ſi les fruits ne meuriſſét?
» Dequoy ſeruent les blez ſi les grains ne iauniſſét?
» Toute choſe a ſa fin & tend à quelque but:
Le Deſtin l'a voulu, lors que le monde fut
En ordre comme il eſt: telle eſt la conuenance
De Nature & de Dieu par fatale ordonnance.
Et pour-ce s'il te plaiſt pour eſpouſe m'auoir,
Pleine de ta vertu, ie feray mon deuoir
De meurir les amours de la Terre infeconde,
Et de rendre parfait l'imparfait de ce monde.
A toy fils du Soleil eſt la perfection,
Tu ſouſtiens & nourris la generation:
Car rien ſans ta vertu au monde ne peut eſtre,
Comme eſtant des ſaiſons le Seigneur & le maiſtre.
Ainſi diſoit Cerés, & l'Eſté tout ſoudain
De ſa viue chaleur luy eſchaufa le ſein,
La priſt pour ſon eſpouſe, & la prenant à l'heure
La Terre ſe veſtit d'vne forme meilleure
Par tel embraſſement, lequel en peu de iours
Du beau Printemps. & d'elle accompliſt les amours.
Ie te ſaluë Eſté le Prince de l'année,
Fils du Soleil fauteur de toute choſe née,
Pere alme. nourricier, donne-blé, donne-vin,
Maſle, parfait, entier, tout-grand & tout diuin,
Perruqué de rayons, qui ſers de longue guide
Au Soleil qui matin tient ſes cheuaux en bride:
Souhaité des humains, tout couronné d'eſpis,
Qui figures les ans des hommes accomplis,
Qui forges les eſclairs, la foudre & le tonnerre,

Marinier, voyager, courrier, homme de guerre.
Escarte loin de moy tout mal & tout meschef,
Eslongne toute peste & fiévre loin du chef
Du docte Robertet, lequel point ne refuse
De se laisser ravir doucement à la Muse:
Augmente luy ses ans, sa force & sa valeur,
Et conserue sa vie en ta vive chaleur.

L'HYNNE V.

DE L'AVTONNE, A Claude de l'Aubespine.

LE iour que ie fu né, Apollon qui preside
Aux Muses me seruit en ce monde de guide,
M'anima d'vn esprit subtil & vigoureux,
Et me fist de science & d'honneur amoureux.
En lieu des grans thresors & des richesses vaines
Qui aueuglent les yeux des personnes humaines,
Me donna pour partage vne fureur d'esprit,
Et l'art de bien coucher ma verue par escrit.
Il me haussa le cœur haussa la fantasie,
M'inspirant dedans l'ame vn don de Poësie,
Que Dieu n'a concedé qu'à l'esprit agité
Des poignans aiguillons de sa Diuinité.
Quād l'hōme en est attaint, il deuiēt vn Prophete,

Il predit toute choſe auant qu'elle ſoit faite,
Il cognoiſt la nature & les ſecrets des Cieux,
Et d'vn eſprit bouillant ſ'éleue entre les Dieux.
Il cognoiſt la vertu des herbes & des pierres,
Il enferme les vents, il charme les tonnerres:
Sciences que le peuple admire & ne ſçait pas
Que Dieu les va donnant aux hommes d'ici bas,
Quand ils ont de l'humain les ames ſeparées,
Et qu'à telle fureur elles ſont preparées
Par oraiſon, par ieuſne, & penitence auſſi,
Dont auourd'huy le monde à bien peu de ſouci.
Car Dieu ne communique aux hõmes ſes myſteres,
S'ils ne ſont vertueux, deuots, & ſolitaires,
Eſlongnez des tyrans, & des peuples qui ont
La malice en la main & l'impudence au front,
Brulez d'ambition & tourmentez d'enuie,
Qui leur ſert de bourreau tout le temps de leur vie.
Ie n'auois pas quinze ans que les monts & les bois
Et les eaux me plaiſoient plus que la Cour des Rois,
Et les voutes foreſts en fueillages voutées,
Et du bec des oiſeaux les roches picotées:
Vne valée, vn antre en horreur obſcurci,
Vn deſert effroyable eſtoit tout mon ſouci:
A fin de voir au ſoir les Nymphes & les Fées
Danſer deſſous la Lune en cotte par les prées,
(Fantaſtique d'eſprit:) & de voir les Syluains
Eſtre boucs par les pieds, & hommes par les mains,
Et porter ſur le front des cornes en la ſorte
Qu'vn petit aignelet de quatre mois les porte.
I'allois apres la danſe, & craintif ie preſſois
Mes pas dedans le trac des Nymphes, & penſois
Que pour mettre mon pied en leur trace poudreuſe

I'aurois incontinent l'ame plus genereuſe:
Ainſi que l'Aſcrean qui grauement ſonna
Quand l'vne des neuf Sœurs du Laurier luy donna.
Or ie ne ſu trompé de ma ieune entrepriſe:
Car la gentille Euterpe ayant ma dextre priſe,
Pour m'oſter le mortel, par neuf fois me laua
De l'eau d'vne fontaine où peu de monde va,
Me charma par neuf fois, puis d'vne bouche enflée
(Ayant deſſus mon chef ſon haleine ſoufflée)
Me heriſſa le poil de crainte & de fureur,
Et me rempliſt le cœur d'ingenieuſe erreur,
En me diſant ainſi: Puis que tu veux nous ſuiure,
Heureux apres la mort nous te ſerons reuiure
Par longue renommée, & ton los en-nobli
Accablé du tombeau n'ira point en oubli.
Tu ſeras du vulgaire appellé frenetique,
Inſenſé, furieux, farouche, fantaſtique,
Mauſſade mal-plaiſant: car le peuple meſdit
De celuy qui de mœurs aux ſiennes contredit.
Mais courage, Ronſard, les plus doctes Poëtes,
Les Sibylles Deuins Augures & Prophetes,
Huez ſiflez moquez des peuples ont eſté:
Et toutefois, Ronſard, ils diſoient verité.
N'eſpere d'amaſſer de grans biens en ce monde:
Vne foreſt vn pré vne montagne vne onde
Sera ton heritage, & ſeras plus heureux
Que ceux qui vont cachant tant de threſors chez eux:
Tu n'auras point de peur qu'vn Roy de ſa tempeſte
Te vienne en moins d'vn iour eſcarbouiller la teſte,
Ou confiſquer tes biens: mais tout paiſible & coy
Tu viuras dans les bois pour la Muſe & pour toy.

Ainsi disoit la Nymphe, & de là ie vins estre
Disciple de Dorat, qui long temps fut mon maistre,
M'appriſt la Poëſie, & me monſtra comment
On doit feindre & cacher les fables proprement,
Et à bien deſguiſer la verité des choſes
D'vn fabuleux manteau dont elles ſont encloſes:
I'appris en ſon eſcole à immortaliſer
Les hommes que ie veux celebrer & priſer,
Leur donnant de mes biens, ainſi que ie te donne
Pour preſent immortel l'Hymne de ceſt Autonne.
Or ſi toſt que l'Autonne eut l'âge de pouuoir
Gouſter le plaiſant mal qu'Amour fait receuoir,
Et que ia ſes tetins meſſagers de ieuneſſe,
Comme pommes s'enfloient d'vne ronde allegreſſe:
Elle n'auoit ſouci d'amour ny de plaiſir
Qui vient le tendre cœur d'vne fille ſaiſir,
Quand ſur l'âge premiere elle ſe voit aimée,
Et quand Amour la tient doucement alumée.
Ses plaiſirs ſeulement n'eſtoient qu'à regarder,
Qu'à baiſer ſa nourrice & à la mignarder,
Qu'à veſtir proprement des robbes decoupées,
Qu'à faire de l'enfant, qu'à coiſer des poupées,
Et touſiours ſouſpiroit quand on ne l'allaitoit,
Et quand ſon nourricier au col ne la portoit.
Ses actes toutesfois donnoient bien teſmoignage
Qu'elle ſeroit vn iour de treſmauuais courage:
Car touſiours rechignoit, groumeloit, & tanſoit,
Et rien que tromperie en ſon cœur ne penſoit.
Vn iour que ſa nourrice eſtoit toute amuſée
A tourner au Soleil les plis de ſa fuſée,
(Et qu'ores de la dent, & qu'ores de la main,
Egaloit le filet pendu pres de ſon ſein,

Pinçant des premiers doigts la filace souillée
De la gluante humeur de sa léure mouillée:
Puis en pirouëtant, allongeant, & virant,
Et en accourcissant, reserrant & tirant
Du fuzeau bien enflé les courses vagabondes,
Arrangeoit les filets & les mettoit par ondes:)
Elle vit que l'Autonme estoit seule à repos,
Adoncque elle l'appelle, & luy dist tels propos:
Ma fille, dés le iour que tu fus enfantée,
Par ta mere tu fus en mon Antre apportée
De nuit, à celle fin que ton corps fust nourry
Et traité sans le sceu de son fascheux mary:
Pource ie te diray tes parens & ton estre.
Enfle toy le courage, & ne pense pas estre
Fille d'vn Laboureur qui de coultres tranchans
Fend la terre & la seme & engrosse les champs,
Et rapporte au logis les deux mains empoulées:
Ny fille d'vn Pasteur qui au fond des valées
Fait paistre son troupeau par les pastis herbeux,
Qui tient vn harigot & fleute entre les bœufs:
Tu es bien d'autre sang plus genereuse yssue,
Et de parens plus grans & plus nobles conceuë.
Nas-tu ouy parler au soir en escoutant
Pres du feu mon mary en ses bras te portant,
D'vne grande Déesse heureusement feconde,
A qui le Ciel donna la charge de ce Monde?
Par qui tout est nourri, par qui tout est produit,
Par qui nous recueillons & la fleur & le fruit?
Qui est tout, qui fait tout, qui a toute puissance?
De ses reins mon enfant, tu as pris ta naissance,
Et de ce grand flambeau que tu vois luire aux Cieux,
Qui sçait tout, qui oit tout, qui voit tout de ses yeux,

Pere, alme, nourricier de toute la machine,
Viue la soustenant par sa vertu diuine.
De ces deux tu nasquis: & pour mieux le sçauoir,
Il est temps mon enfant, que tu les ailles voir,
Il est temps de laisser tes ieux & ta simplesse,
» *Mortes, cheuaux de bois: ce qui sied en ieunesse,*
» *Ne sied quãd on est grãd, & chaque âge en venãt*
» *Apporte auecques soy ce qui est conuenant.*
Et pource il ne faut plus comme vn poupelin pendre
Au col de mon mary, mais bien te faut apprendre
A danser, à baller, à friser tes cheueux,
Les allonger en onde, & les serrer en neuds,
A dextrement mouuoir l'appast de ton œillade,
A faire d'vn sou-ris tout vn peuple malade,
A sçauoir conseiller ta face à ton mirouër,
A parler finement & finement iouër,
A sçauoir finement inuenter mille excuses,
A donner vne baye, à trouuer mille ruses,
A pratiquer d'amour l'amertume & le doux,
Et par telle finesse acquerir vn espoux.
Or si tost que l'Aurore à la vermeille bouche
Aura du vieil Tithon abandonné la couche,
Il faudra t'esueiller, à fin d'aller trouuer
Non guere loin d'ici ton pere à son leuer.
Or pour mieux acheuer ta soudaine entreprise,
Il faut prier vn vent, à fin qu'il te conduise:
La cauerne où l'Auton demeure n'est pas loin,
Pource va le prier qu'il en prenne le soin.
Ainsi dist la nourrice, & l'Autonne sur l'heure
S'en-alla dedans l'Antre où le monstre demeure.
Elle trouua le vent tout pantois & lassé
D'auoir la mer d'Afrique & ses sablons passé,

Et ia pour s'endormir auoit plié ſes ailes
Depuis le bas des flancs iuſqu'au haut des aiſſelles:
Tout ainſi qu'vn Faucon laiſſe fourcher en crois
Les ſiennes ſur le dos quand il ſe perche au bois.
Ce vent humide & chaud giſoit à la renuerſe
Eſtendu ſur le dos d'vne longue trauerſe
Au beau milieu de l'Antre (horrible choſe à voir:)
Meints fleuues du menton comme d'vn entonnoir
Luy couloient à ſes pieds, & ſa teſte chenue
Eſtoit de tous coſtez couuerte d'vne nue,
Qui de-çà qui de-là ſur le dos luy rendoit
Des vapeurs qu'en volant par le monde eſpandoit.
Son Antre s'eſtuuoit d'vne chaleur croupie,
Moite, laſche, peſante, ocieuſe, aſſoupie,
Ainſi qu'on voit ſortir de la gueule d'vn four
Vne lente chaleur qui eſtuue le iour.
Là ſur vn peu de paille à terre eſtoit couchée
Vne lice aboyant iuſqu'aux os deſeichée:
Les voiſins d'alentour (qui paiſtre là ſouloient)
La vieille Maladie en ſon nom l'appelloient.
Elle auoit vn grand rang de tetaces tirées
Longues comme boyaux, par le bout deſchirées,
Que d'vn muſſle affamé vne engence de maux
Luy ſuçoient tout ainſi que petits animaux,
Qu'elle (qui doucement ſur ſa race ſe veautre)
De ſon col retourné lechoit l'vn apres l'autre,
Pour leur former le corps en autant de façons
Qu'on voit dedans la mer de ſortes de poiſſons,
De ſablons ſur la rade, & de fleurs au riuage
Quand le ieune Printemps deſcouure ſon viſage.
Là comme petits loups les caterres connoit,
Et là la fieure quarte, & tierce ſe trouuoit,

Enflures, flux de sang, langueurs, hydropisies,
La toux ronge-poumon, iaunisse, pleuresies,
Lenteurs, pestes, charbons, tournoyments de cerueau,
Et rongnes dont l'ardeur fait allumer la peau.
Ceste vilaine, & sale, & monstrueuse osture,
Bien qu'elle soit d'vn part, n'est pas d'vne nature,
L'vne croist en vn iour, l'autre en demande trois,
L'vne en demande sept, & l'autre veut vn mois,
L'autre est vieille en vne heure, & l'autre ne peut
croistre.
Or si tost qu'ils sont grans, pour eux-mesmes se pais-
tre.
La mere oste leur voix & leurs langues, à fin
D'aller sans dire mot loger chez le plus fin.
Adonq' à l'impourueu les terres ils assaillent,
Et les pauures mortels tormentent & trauaillent,
Lors peu sert l'oraison, la force, & la valeur,
Et l'art forcé du mal qui fait place au malheur.
Si tost que ceste Autonne eut trauersé la porte
De l'Antre elle parla au Vent en telle sorte:
O maistre de la mer, que la terre en ses bras
Presse de tous costez, Vent qui viens de là bas
Où l'autre Ourse incogneuë aux hommes de ce mõde,
D'Astres plus grans & beaux que les nostres abonde:
O Veut qui trauersant par vn air chaleureux,
Et par la gent brulée, attires caterreux.
De grans esponges d'eau, dont largement tu baignes
De ton gosier venteux les monts & les campaignes,
Porte moy ie te prie au palais du Soleil:
Et si par ton moyen ie suis à son reueil,
Ie te iure en tes mains vne ferme alliance,
Tu seras mon ami: & si quelque puissance

Le Soleil me depart, tu l'auras comme moy,
Et l'Autonne iamais ne se verra sans toy.
Ainsi dist cet hommace, & le Vent qui la charge,
L'emporta parmi l'air sur son espaule large.
C'estoit au mesme poinct que l'estoile du iour
Auoit desia chassé les Astres d'alentour
Des pastures du Ciel, & les contant par nombre,
Toutes en vn monceau les alloit mettre à l'ombre.
Ia la Lune argentée alloit voir son ami,
Son bel Endymion sur le mont endormi:
Et ia la belle Aurore au visage de roses,
Les barrieres du Ciel par tout auoit décloses:
Et desia le Soleil son front auoit huilé
De sard, à celle fin qu'il ne fust point hallé,
Et assis dans son char, desia tenoit la bride
De ses coursiers tirez hors de l'estable vuide,
Quand tout à l'impourueu l'Autonne arriua là.
Adonques le Soleil retif se recula.
Arriere de sa fille, & tournant son visage
(De peur de ne la voir) fist vn autre voyage.
Les grans monstres du Ciel lesquels virent muer
Le Soleil de couleur, la cuiderent tuer,
La poursuiuant par tout de telle violance,
Qu'elle s'alla cacher au creux de la Balance,
Et sans le Scorpion qui affreux & hideux
De ses pieds allongez se mist au deuant d'eux,
Ils l'eussent fait mourir, bouillonnans de colere
De voir ainsi tourner le Soleil en arriere.
Apres auoir esté en crainte quelque temps,
Elle alla visiter son frere le Printemps
Dans son Palais fleury, que la Nymphe Ieunesse
A basti de sa main, ouurage de Déesse.

Enflures, flux de sang, langueurs, hydropisies,
La toux ronge-poumon, iaunisse, pleuresies,
Lenteurs, pestes, charbons, tournoyments de cerueau,
Et rongnes dont l'ardeur fait allumer la peau.
Ceste vilaine, & sale, & monstrueuse osture,
Bien qu'elle soit d'vn part, n'est pas d'vne nature,
L'vne croist en vn iour, l'autre en demande trois,
L'vne en demande sept, & l'autre veut vn mois,
L'autre est vieille en vne heure, & l'autre ne peut croistre.
Or si tost qu'ils sont grans, pour eux-mesmes se paistre.
La mere oste leur voix & leurs langues, à fin
D'aller sans dire mot loger chez le plus fin.
Adonq' à l'impourueu les terres ils assaillent,
Et les pauures mortels tormentent & trauaillent,
Lors peu sert l'oraison, la force, & la valeur,
Et l'art forcé du mal qui fait place au malheur.
Si tost que ceste Autonne eut trauersé la porte
De l'Antre elle parla au Vent en telle sorte:
O maistre de la mer, que la terre en ses bras
Presse de tous costez, Vent qui viens de là bas
Où l'autre Ourse incogneuë aux hommes de ce mõde,
D'Astres plus grans & beaux que les nostres abonde:
O Veut qui trauersant par vn air chaleureux,
Et par la gent brulée, attires caterreux
De grans esponges d'eau, dont largement tu baignes
De ton gosier venteux les monts & les campaignes,
Porte moy ie te prie au palais du Soleil:
Et si par ton moyen ie suis à son reueil,
Ie te iure en tes mains vne ferme alliance,
Tu seras mon ami: & si quelque puissance

Le Soleil me depart, tu l'auras comme moy,
Et l'Autonne iamais ne se verra sans toy.
Ainsi dist cet hommace, & le Vent qui la charge,
L'emporta parmi l'air sur son espaule large.
C'estoit au mesme poinct que l'estoile du iour
Auoit desia chassé les Astres d'alentour
Des pastures du Ciel, & les contant par nombre,
Toutes en vn monceau les alloit mettre à l'ombre.
Ia la Lune argentée alloit voir son ami,
Son bel Endymion sur le mont endormi:
Et ia la belle Aurore au visage de roses,
Les barrieres du Ciel par tout auoit décloses:
Et desia le Soleil son front auoit huilé
De sard, à celle fin qu'il ne fust point hallé,
Et assis dans son char, desia tenoit la bride
De ses coursiers tirez hors de l'estable vuide,
Quand tout à l'impourueu l'Autonne arriua là.
Adonques le Soleil retif se recula
Arriere de sa fille, & tournant son visage
(De peur de ne la voir) fist vn autre voyage.
Les grans monstres du Ciel lesquels virent muer
Le Soleil de couleur, la cuiderent tuer,
La poursuiuant par tout de telle violance,
Qu'elle s'alla cacher au creux de la Balance,
Et sans le Scorpion qui affreux & hideux
De ses pieds allongez se mist au deuant d'eux,
Ils l'eussent fait mourir, bouillonnans de colere
De voir ainsi tourner le Soleil en arriere.
Apres auoir esté en crainte quelque temps,
Elle alla visiter son frere le Printemps
Dans son Palais fleury, que la Nymphe Ieunesse
A basti de sa main, ouurage de Déesse.

Ce Palais eſt aſsis au beau milieu d'vn pré
De roſes & de lis & d'œillets diapré,
Qui ne craignent iamais ny chaleur ny froidure:
Car en tout temps ce pré foiſonne de verdure.
Les pins & les ſapins y voiſinent les Cieux,
Et le Cedre embaſmé d'vn flair delicieux:
Les Roſsignols logez dans les bois y iargonnent,
Par les iardins carrez les fontaines reſonnent,
Qui arrouſent le pied des pommeux orangers,
Et des myrtes ſacrez qui nous ſont eſtrangers.
Volupté, gentilleſſe, amour & gaillardiſe,
Et Venus qui le cœur des grans Princes attiſe,
Seiourne en ce Palais, où ſes Cygnes mignons
Volent tout à-l'entour auecques ſes Pigeons:
Tout rit en ce verger : car tout ce qui ameine
Triſteſſe & deſplaiſir, iamais ne s'y promeine.
A l'heure que l'Autonne au Palais arriua,
Cherchant de tous coſtez ſon frere n'y trouua:
Il eſtoit allé voir l'induſtrieux Zephyre,
Qui tendoit ſes filets, & tendus ſe retire
Au beau milieu du ré, à fin d'enueloper
Flore, quand il la peut en ſes nœuds attraper.
Ainſi qu'en nos iardins on voit embeſongnée
Dés la poincte du iour la ventreuſe Arignée,
Qui quinze ou vingt filets (comme pour fondement
De ſon ré commencé) attache proprement
Puis tournant à l'entour d'vne adreſſe ſubtile,
Tantoſt haut tantoſt bas des iambes elle file
Et fait de l'vn à l'autre vn ouurage gentil,
De trauers, de biais, noüant touſiours le fil,
Puis ſe plante au milieu de ſa toile tendue
Pour attraper le ver, ou la mouſche attendue:

Ainſi faiſoit Zephyre: or l'Autonne qui vit
Sans garde le Palais, à ſon frere rauit
Ses bouquets & ſes fleurs, & comme vne larronne
(Apres l'auoir pillé) s'en fiſt vne couronne.
De là ſe fiſt porter au Palais de l'Eſté,
Que Cerés feſtoioit en pleine maieſté.
Triptoleme faiſoit (pour le doux benefice
Du beau froment donné) à Cerés ſacrifice,
Où la blonde Déeſſe en appareil eſtoit
Auecques ſon mary l'Eſté qu'elle traitoit,
Et tenoit en danſant au milieu de la feſte,
Du pauot en la main, des eſpics ſur la teſte.
Ce-pendant ceſte garſe entra dans le Chaſteau:
Dedans la baſſe court elle vit meint rateau,
Meinte fourche, meint van, meinte groſſe iauelle,
Meinte gerbe, toiſon de la moiſſon nouuelle,
Boiſſeaux, poches, biſſacs, de grans monceaux de blé
En l'aire çà & là l'vn ſur l'autre aſſemblé:
Les vns battoient le grain deſſus la terre dure,
Les autres au grenier le portoient par meſure,
Et ſous les tourbillons les bourriers qui voloient
Pour le iouët du vent, parmi l'air s'en alloient.
Elle entra dans la ſalle, & au croc vit pendantes
(Faites comme en tortis) de grans flames ardantes
Dont l'Eſté s'affubloit pour mieux ſe bragarder,
Quand ſon pere venoit de pres le regarder:
Elle priſt finement deux rayons de ſon frere
Pour en parer ſon chef, puis alla voir ſa mere.
Le Palais magnifique où Nature habitoit,
Sur piliers Phrygiens eleué ſe portoit:
Les voûtes eſtoient d'or, d'or eſtoit la cloſture,
Et d'argent affiné la haute couuerture:

Là cent portes estoient toutes faites d'aymant:
En contre les parois reluist meint diamant,
Meint rubi, meint saphir, que le boiteux manœuure
A luy mesme attachez, ingenieux chef-d'œuure.
Là sont d'âge pareils cent ieunes iouuenceaux
Beaux, vermeils, crespelus, aux mètons damoiseaux,
Aux coudes retroussez, & cent Nymphes vermeilles
Toutes d'âge, de face & de beautez pareilles,
Qui ont l'vn apres l'autre & en toute saison
La charge & le souci d'vne telle maison.
Ils portent en la main de grans cruches profondes,
L'vne verse à longs flots la semence des ondes,
L'autre coule le plomb, l'autre espuise du sein
Des Antres de Pluton les riuieres d'estain,
L'autre les ruisseaux d'or, l'autre affine le cuiure,
L'autre le vif argent qui veut tousiours se suiure,
L'autre cherche le soulfre, & l'autre est diligent
De fouiller les conduits du fer & de l'argent.
Là sont dedans des pots sur des tables encloses
Auecleurs escriteaux les semences des choses,
Que ces ieunes garçons gardent, à celle fin
Que ce grand Vniuers ne prenne iamais fin,
Les semans tous les ans d'vn mutuel office,
Et tousiours viellissant tousiours il raieunisse,
Que l'air ait ses oiseaux, & la mer ses poissons,
Et la terre ses fleurs de diuerses façons.
Si tost que la Nature eut apperceu sa fille,
Fuy (dit-elle) d'ici, tu perdras ma famille,
Fuy-t'en de ma maison: tu seras en tes ans
La perte & le malheur de mes autres enfans:
Tu perdras tout cela que la bonne froidure
De l'Hyuer germera: tout ce que la verdure

Du Printemps produira, & tout ce qui croiſtra
De meur & de parfait quand l'Eſté paroiſtra:
Tu feras eſcouler les cheueux des bocages,
Chauues ſeront les bois, ſans herbes les riuages,
Par ta main Phthinopore, & deſſus les humains.
Maligne reſpandras mille maux de tes mains.
L'Autonne en larmoyant s'en eſtoit en-allée,
Quand elle ouit vn bruit au fond d'vne vallée,
Et s'approchant de pres, elle vit vn grand Roy
Que deux Tigres portoient en magnifique arroy:
Ses yeux eſtinceloient tout ainſi que chandelles,
Ses cheueux luy pendoient plus bas que les aiſſelles,
Sa face eſtoit de vierge, & auoit ſur le front
Deux petits cornichons comme les chéureaux ont:
Ses léures n'eſtoient point de barbe creſpelées,
Son corps eſtoit bouffi, ſes cuiſſes potelées,
Ieuneſſe & Volupté luy ſeruoient de voiſins,
Et tenoit en ſa main deux grapes de raiſins.
Deuant ce Roy danſoient les folles Edonides,
Les vnes talonnoient des Pantheres ſans brides,
Les autres reſpandoient leurs cheueux ſur le dos,
Les autres dans la main branloient des iauelos.
Heriſſez de lierre & de fueilles de vigne:
Silene au rouge nez ſans meſure trepigne
Monté deſſur ſon aſne, & comme tout donté
De vin laiſſe tomber ſa teſte d'vn coſté:
Les Satyres cornus, les Syluains pieds-de-chéure
Font vn bruit d'inſtrumens: l'vn qui enfle ſa léure
Fait ſonner vn hau-bois, & l'autre tout autour
De la brigade fait reſonner vn tabour.
Si toſt que Bacchus vit Autonne la pucelle,
Venus luy fiſt deſcendre au cœur vne eſtincelle.

Par les yeux enuoyée, & tout ſoudainement
Il deuint amoureux, & ſi ne ſceut comment.
Il ſent dedans ſes os vne peſte qui erre
De moüelle en moüelle, & luy fait telle guerre,
Qu'auec vn grand ſouſpir gemiſſant eſt contraint
De confeſſer qu'Amour l'a viuement attaint:
Il a l'ame pendue aux beaux yeux de la belle,
En ſes cheueux ſe lie & ne penſe qu'en elle,
Il ſe bruſle luy-meſme, & fuſt mort de ſouci
Si pour la courtizer ne luy euſt dit ainſi.
Ie confeſſe qu'amour de ſa gentille flame
Autrefois m'a brulé pour vne ieune Dame,
Que le traiſtre Theſé laiſſa deſſus le bord
Seule entre les rochers, la proye de la mort:
Mais comme i'ay pour toy, telle amoureuſe playe
Ie n'eus oncques pour elle, & tant plus ie m'eſſaye
De l'oſter, & tant plus ie ſens ceſte poiſon
Faire mon appetit maiſtre de la raiſon:
Et pour-ce pren pitié de mon ame embrasée,
Et vien dedans mon char pour ma tendre eſpousée,
Vien enlacer mon col: ce n'eſt vn petit heur
Quand vne femme acquiert vn Dieu pour ſeruiteur.
Helas ie te ſupplie par ceſte belle bouche,
Par ces yeux dont l'eſclair iuſqu'en l'ame me touche,
Par ces cheueux creſpez qui me preſſent le cœur,
N'entretien d'vn eſpoir longuement ma langueur:
Reçoy moy pour mary, au reſte prens en gage
Mon amour, comme en dot d'vn ſi beau mariage:
Car ton corps qui mon cœur a chaſſé de ſon lieu,
Eſt digne de monter au lict d'vn plus grand Dieu.
Si ne ſuis-ie pourtant vn demi-Dieu champeſtre:
Ie ſuis ce grand Bacchus des Satyres le maiſtre,

Qui ay cent mille autels, qui ay cent mille noms,
Tant craint & reueré par tant de nations.
Dontant dessous mon ioug la cruauté des Lynces,
Triomphant i'ay veincu les Indes & leurs Princes:
I'ay fait mourir Lycurgue & Penthé i'ay tué,
Les mariniers Tyrrheins en Dauphins i'ay mué,
Et en Chauue-souris tourné les Minaïdes
Qui auoient mesprisé mes festes Thebaïdes:
Iupiter est mon pere, & quand ie monte aux Cieux,
Ie m'asseds en mõ thrône entre les plus hauts Dieux.
Ainsi disoit Bacchus, & tout soudain l'Autonne
A ce Prince amoureux pour espouse se donne:
En son char il la monte en graue maiesté,
Et depuis l'vn sans l'autre ils n'ont iamais esté,
Tant peuuent en amour deux courages ensemble
Quand vne affection pareille les assemble,
Non crainte des parens qui l'amitié destruit,
Et deuant que fleurir fait auorter le fruit.
Ie te saluë Autonne, & ton mary qui porte
Le nom d'auoir passé par vne double porte
Maistresse du vaisseau que l'Abondance tient,
Par qui en sa beauté Pomone se maintient:
Chasse ie te suppli' toute peste maline,
Fiéures, reumes, langueurs du chef de l'Aubespine,
Conserue sa famille, & remplis à foison
De pommes & de fruits, & de vins sa maison.
O bonne & grande part des saisons de l'année
Autonne de tous biens richement couronnée,
Des humains le grenier, le celier, la planté,
Qui as part au Printemps, qui as part à l'Esté,
Donne que l'Aubespine en sa vieillesse arriue
Plein d'vn esprit gaillard, plein d'vne force viue,

Et que iamais l'enuie ennemie de ceux
Qui ſe ſont excellens pour n'eſtre pareſſeux
A bien ſeruir les Rois, d'inconſtance ſubite
Ne ſe monſtre vers luy faſcheuſe ny deſpite:
Mais qu'il iouyſſe en paix des biens qu'il s'eſt acquis,
Soit ieune en cheueux noirs, ſoit vieil en cheueux gris,
A fin qu'en ſa maiſon en repos il les vſe,
Puis qu'il eſt ſi courtois aux enfans de la Muſe.
Automne c'eſt aſſez, ie veux me ſouuenir
De ton frere l'Hyuer qui doit bien toſt venir:
Ie m'en vois le chanter, car ie l'eſtime digne
Autant ou plus que toy de l'honorer d'vn Hynne.

HYNNE VI.

DE L'HYVER, A MONSIEVR BOVRDIN, Seigneur de Villennes.

IE ne veux ſur mon front la couronne attacher
D'vn Laurier de iardins trop facile à chercher,
Il faut que ie le trouue au plus haut d'vne roche
A grimper mal-aiſée où perſonne n'approche:
Ie veux auec trauail bruſquement y monter,
M'eſgrafignant les mains auant que l'apporter,
A fin qu'enuironné de maint peuple ie chante
Quelle proprieté ſe trouue en telle plante.
Peuple, ce verd Laurier pour qui i'ay combatu,
(Diray-ie en le monſtrant) eſt de grande vertu:

Si quelqu'vn le regarde, ou le maſche, ou le poſe
Pour couronne à ſon chef, tout ſoudain il compoſe,
Et les Muſes qui ſont noble race du Ciel,
Arroſent ſa parolle & ſa bouche de miel:
Il eſt ſoudain aimé des Seigneurs & des Princes,
Il marche venerable au milieu des prouinces,
Il rend par ſon bel art ſon païs eſtonné,
Il a le front de gloire & d'honneur couronné,
Et au trait de ſes yeux & au port de ſa face
Ses ennemis ont peur, & ſont froids comme glace:
Il eſt ſans paſſion, ſans crainte, ny douleur,
Plus grand que le deſtin, fortune, & le malheur:
Car ſoit qu'il viſt tomber toute ceſte machine,
Il ne verra ſon cœur trembler en ſa poitrine,
Philoſophe hardi, conſtant de toutes parts,
Armé de ſa vertu comme de grans rempars.
Ces ieunes apprentis deſloyaux à leur maiſtre,
Ne peuuent du Laurier l'excellence cogneſtre:
Mais les gentils eſprits, des Muſes le bon-heur,
Cognoiſſent bien la plante & luy ſont grãd honneur
Quand ie la porte és mains, au front ou ſoubs la robe,
Si quelqu'vn par fineſſe vne fueille en deſrobe,
La fueille le decelle, & ne veut que le prix
Des fronts Apollinez ſoit emblé ny ſurpris:
Le Laurier le deſdaigne, & bien qu'ils le tourmẽtent,
Iamais de ſes rameaux la bonne odeur ne ſentent,
Comme choſe forcée, & qui ne vient à gré
A l'arbre de Parnaſſe, à Phebus conſacré.
Il veut qu'on le recherche auec trauail & peine
Sur le roc dont la cyme eſt faſcheuſe & hautaine,
Comme i'ay ceſtuy-ci, que ie plante au iardin
(Pour touſiours y fleurir) de mon docte Bourdin.

Toute Philosophie est en deux diuisée,
L'vne est aigue, & viue, & prompte, & aduisée,
Qui sans paresse, ou peur, d'vn vol audacieux
Abandonne la terre, & se promeme aux Cieux.
Hardis furent les cœurs qui les premiers monterent
Au Ciel, & d'vn grand soin les Astres affronterent
Là sans auoir frayeur des cloistres enflamez
Du monde où tant de corps diuers sont enfermez,
Par leur viue vertu s'ouurirent vne entrée,
Et veirent iusqu'au sein la Nature sacrée:
Ils espierent Dieu, puis ils furent apres
Si fiers que de conter aux hommes ses secrets,
Et d'vn esprit ardent eurent la cognoissance
De ce qui n'est point né, de ce qui prend naissance,
Et en pillant le Ciel, comme vn riche butin,
Mirent dessous leurs pieds Fortune & le Destin.
L'autre Philosophie habite sous la nue,
A quitant seulement ceste terre est cognue
Sans se pousser au Ciel le cœur qui luy defaut
Ne luy laisse entreprendre vn voyage si haut:
Elle a pour son suiet les negoces ciuils,
L'equité, la iustice, & le repos des villes:
Et au chant de sa Lyre, a fait sortir des bois
Les hommes forestiers pour leur bailler des lois:
Elle sçait la vertu des herbes & des plantes,
Elle va dessous terre aux creuaces béantes
Tirer l'argent & l'or, & chercher de sa main
Le fer qui doit rougir en nostre sang humain.
Puis à fin que le peuple ignorant me mesprise
La verité cognue apres l'auoir apprise,
D'vn voile bien subtil (comme les peintres font
Aux tableaux biẽ portraits) luy couure tout le front,

Et laisse seulement tout au trauers du voile
Paroistre ses rayons comme vne belle estoile.
A fin que le vulgaire ait desir de chercher
La couuerte beauté dont il n'ose approcher.
Tel i'ay tracé ceſt Hynne, imitant l'exemplaire
Des fables d'Hesiode & de celles d'Homere.
Le iour que la Nature accoucha de l'Hyuer,
On vit de tous costez tous les Vents arriuer
Les parrains de l'enfant, & le Ciel pesle-mesle
Enfarina les champs de neiges & de gresle:
Il n'estoit pas encore és prisons du berceau,
Que Mercure le prend, & le mist en la peau
D'vn mouton bien frizé, puis de roide volée
A son dos l'emporta sur la voûte estoilée,
Et se mocquant de luy, il le vint presenter
Au milieu de la salle aux pieds de Iupiter.
Iupiter se souriſt de la hideuse mine
Du garçon, qui rampant à quatre pieds chemine
A l'entour de ses pieds, comme vn petit mastin
Qui sent venir sa mere & cherche le tetin.
Les tourbillons venteux rouloient dessus sa face,
Il auoit les cheueux roidis à fils de glace,
Renuersez, boursouflez, & sur le dos portoit
Vne humide toison qui tousiours degoutoit:
Il estoit rechigné, hergneux, & solitaire:
Et pource Iupiter de tous les Dieux le pere
Preuoyant qu'il seroit quelque monstre odieux,
Ainsi qu'il fist Vulcan le renuersa des cieux.
Alors le pauure Hyuer à teste renuersée
Fut culbuté par l'air d'vne cheute eslancée
Roüant dés le matin iusqu'au Soleil couchant,
Tousiours piroüetant, tournoyant, & bronchant:

A la fin en gliſſant par le trauers des nuës,
S'arreſta renuerſé ſur les riues chenuës
De Strymon, hoſtelier de ce vent qui nous fait
En baloyant le Ciel le iour ſerain & net.
La Thrace ce-pendant s'eſtimoit bien-heureuſe
D'eſtre de ceſt enfant la nourrice amoureuſe,
Que ſoudain ell' empliſt de force & de vigueur,
Et d'vn tel nourriſſon auoit plaiſir au cœur.
Or le Vent qui ſçauoit que par vne riſée
La face de l'Hyuer fut au Ciel meſpriſée,
Le vint comme ſon frere, en fureur irriter
D'entreprendre la guerre encontre Iupiter.
Et quoy! diſoit Borée à l'Hyuer magnanime,
Veux-tu ſouffrir qu'on face au Ciel ſi peu d'eſtime
De toy ieune guerrier? & que tu ſois fraudé
De l'honneur que ta mere a pour luy demandé?
Regarde de quel ſang tu as pris ta naiſſance?
Quels ſont tes alliez, & quelle eſt ta puiſſance?
Combien tu as de mains, de iambes & de bras,
Pour renuerſer du Ciel ce Iupiter à bas?
Il ſe vante d'auoir vne maiſon ferrée,
Au grand plancher d'airain d'eternelle durée,
Et que ſeul quand il veut, les Dieux peut ſurmonter,
Et qu'eux tous aſſemblez ne le ſçauroient donter.
Mais ce qui plus me faſche, & m'eſpoinçonne d'ire,
C'eſt qu'il auance au Ciel ie ne ſçay quel Satyre,
Vn Mercure larron, vn Manors rioteux,
Vn Alcide gourmand, dont le Ciel eſt honteux.
Il aime l'eſtranger & ſes parens recule:
Et ſe vante d'auoir ie ne ſçay quel Hercule,
Dont la forte maſſue en guerroyant abat
Tout cela que la mort luy preſente au combat:

S'il a le fort Hercule autour de ſon trophée,
Tu auras en ton camp l'ingenieux Typhée,
Qui a cét yeux, cent bras, cent mains, & cét cerueaux
Excellent à trouuer mille deſſeins nouueaux:
Luy ſeul vaut ſon Alcide, & toute ſon armée.
» Courage, la vertu n'eſt pas vne fumée
» Qui deçà qui delà s'eſuanouyt en vain,
» Elle veut l'action du cœur & de la main.
Mande luy promptement qu'il te face partage:
Luy ſuffiſe le Ciel, ſans rauir d'auantage.
Tout ce qui pend en l'air ſous l'aire du Croiſſant,
Tout ce qui monte en haut, & le Ciel va paiſſant,
Dont la Nature change & s'altere & ſe mue,
Soit maintenant en vent, ſoit maintenant en nue,
Neiges, glaces, frimas ſont proprement à toy,
Et les plaines de l'air te confeſſent leur Roy.
Courage compagnon, iouys de ta contrée:
Quant à moy, ie ſuis fils de l'Aurore & d'Aſtrée,
Et ne veux endurer que ce tort te ſoit fait:
» Le magnanime cœur ſe cognoiſt à l'effet.
Ainſi diſoit ce Vent plein d'vne ame deſpite,
Enuoyant ſes courriers, l'vn deuers Amphitrite,
L'autre vers les eſtangs, riuieres, & ruiſſeaux.
Ces poſtes en volant plus roidement qu'oiſeaux,
Hucherent d'vn grand cry les cent freres Dactyles,
Curetes, Corybans aux armes bien-habiles:
L'vn courut aux Enfers des Ombres poſſeſſeurs
Appeller le grand Chien, la Gorgonne, & ſes Sœurs,
Et l'autre fiſt venir les ventreuſes Harpyes
Qui ſur le bord de Styx ſommeilloient acroupies.
Pegaſe y vint auſſi le cheual emplumé,
Ne portant plus au dos ſon cheualier armé.

L'autre ſomma Triton aux longs cheueux humides,
Proté, Glauque, Portonne, & les vieilles Phorcydes
Au regard enfrongné, qui branloient en la main
En lieu d'vne quenouille vn iauelot d'airain.
Les autres vont aux creux de la terre enſoulfrée
Appeller Encelade, & le fort Brydrée,
Gyge, Cotte, Porphyre, & ces Titans qui ſont
En ſoulleuant les champs d'vne plaine vn grãd mõt,
Et creuaſſans la terre obſcure de fumée,
Deſgorgent iuſqu'au Ciel vne haleine enflamée.
Ces courageux guerriers plus viſte qu'vn eſclair
S'allerent tous camper au beau milieu de l'air
Sous l'eſpais d'vne nuë en ſa croute aſſeurée,
Comme dans le rampart d'vne ville emmurée,
Et gaignerent le Fort, alors que le Soleil
Tournant les pieds vers nous ſe panchoit au ſommeil.
Les Aſtres qui faiſoient au Ciel la ſentinelle,
Aduertirent les Dieux de l'eſtrange nouuelle,
De la piſte & du cry des cheuaux haniſſans,
Des ſoudars ſoubs le fer ieunement bondiſſans,
Du nombre d'eſtendars, du cliquetis des armes,
Et d'vn peuple incognu de barbares gendarmes,
Dont les boucliers flamboient cõme ces roux cheueux
Des Cometes qui ſont enuenimez de feux,
Qui deçà qui delà leurs grands rayons eſpandent,
Et de l'air en gliſſant à front baiſſé deſcendent
Sus le maſt d'vn nauire, ou ſur vne cité,
Que Dieu veut chaſtier pour ſa meſchanceté.
Iupiter tout ſoudain fiſt appreſter ſa bande,
Et veut qu'vn ſeul Alcide à ſes troupes commande,
Que Mercure le ſuiue, & que le ieune Mars

Face de bande en bande arranger les soldars.
Si tost que le Soleil sortit hors de sa couche,
L'Hyuer d'vn grãd courage attaque l'escarmouche,
Et fist marcher deuant comme cheuaux legers
Les Tourbillons poudreux, pour sonder les dangers.
Bryare estoit armé d'vne vieille ferraille,
En lieu d'vn Morion s'afubloit d'vne escaille
De dragon effroyable, & de sa bouche issoit
Vn brasier enfumé qui le iour noircissoit,
Cent bras se remuoient de ses espaules dures.
La peur, l'horreur, l'effroy, les meurtres, les iniures
Marchoient deuant sa face, & de tous les costez
Rendoit ses ennemis ou poureux ou dontez.
Sous le cry des soldars la terre trembla toute,
La mer en tressaillit, le ciel estoit en doute
Et ne sçauoit lequel seroit victorieux
Ou le camp de l'Hyuer, ou bien celuy des Dieux.
Hercule à l'aborder se mist à l'auantgarde,
Et de cent yeux ardans ses ennemis regarde:
Il les presse, il les tue, & les abat dessous
Sa pesante massue effroyable de clous.
Ses bandes toutefois n'auoient l'ame asseurée,
Et craignoient tellement les mains de Bryarée,
Que la glaçante peur coulante par les os
Tourna honteusement à la fuite leur dos.
L'Hyuer d'autre costé faisoit vn grand carnage,
Et sans perdre ny cœur, ny force, ny courage,
Comme vn foudre emporté dessus l'aile du vent,
Alloit le fer au poing la victoire suiuant:
Et n'eust esté le iour qui par vne rancune
Abysma la lumiere és ondes de Neptune,
Enuieux sur l'Hyuer, il eust eu ce bon-heur

De donner à ſon camp la victoire & l'honneur.
Ce pendant Iupiter qui des ſiens ſe desfie,
Ramaſſa ſon armée & ſon camp fortifie,
Il appella la Nuit, & luy diſt tels propos:
Nuit, fille de la Terre, & mere du repos,
S'il te ſouuient du bien que ie te fis à l'heure
Que Phanete voulut desrober ta demeure,
Et qu'il n'eut pour le tout ſinon vne moitié:
Nuit, ſois moy ſecourable & pren de moy pitié,
Il faut qu'en ma faueur tu ſois noire & troublée,
Que ton char ſoit tardif, ta longueur redoublée,
A fin que mon Mercure ait loiſir d'eſpier
L'Hyuer, & priſonnier pieds & mains le lier.
Nuit, repos des mortels, ſi tu me veux complaire,
Tu auras vn Preſent qu'autrefois ie fis faire
Ainſi qu'vn beau iouët, à ſept voûtes, tout rond,
Voûtes qui en tournant d'elles meſmes s'en vont
En biaiz haut & bas à l'entour d'vne pomme,
Et ſi iamais le temps leur courſe ne conſomme.
Vn Cyclope apparoiſt au milieu du iouët,
Qui tient haut en ſa dextre vn cliquetant fouët,
En la gauche vne bride, & au deſſous du ventre
(Choſe horrible à conter!) il a les pieds d'vn Cancre,
Vn Coq deſſus ſon front chante pour l'eſueiller
Quād il veut deſſous l'eau trop long temps ſomeiller.
Il a les cheueux d'or, & ſa face enflamée
Reluit comme vne flame en vn chaume allumée
Qu'vn Laboureur attize, & fait de peu à peu
Sortir d'vne eſtincelle vn grand braſier de feu.
Or tu auras en don (ſi tu me fais ſeruice)
Ce preſent ennobly d'excellent artifice.
Va-t'en chercher le Somme, & luy dy de par moy,

Qu'il ameine Morphée & le Silence coy,
Et qu'il face endormir ceſt Hyuer qui conſpire
De renuerſer le Ciel, mes Dieux, & mon Empire:
Mercure te ſuiura pour le ſurprendre, à fin
De mettre ſans combat ceſte querelle à fin.
Amſi diſt Iupiter, & la Nuit eſt allée
En ſon Antre veſtir ſa cazaque eſtoillée
Que la Terre fila & ourdiſt de ſes mains
Pour couurir les labeurs & les yeux des humains:
Amour y fut portrait, & ce doux exercice
Qui garde que le Monde orphelin ne periſſe:
Puis appella le Somme, & luy a dit ainſi:
Somme mon cher enfant, le ſorcier du ſouci,
Iupiter te commande aller dedans l'armée
De l'Hyuer, & ſerrer ſa paupiere enfermée
D'vne chaiſne de miel, & de prendre auec toy
Pour compagnon Morphée, & le Silence coy:
Va donq ſiller les yeux de l'Hyuer qui conſpire
De renuerſer le Ciel, Iupin, & ſon Empire.
A-tant ſe teut la Nuit, & le Sommeil adonq
Couurit ſon chef d'vn voile autant large que long,
Priſt des ſouliers de feutre, & puiſe en la riuiere
De Styx vne vapeur qui couure la lumiere.
Il couronna ſon chef d'vn pauot endormy,
Puis rampa doucement au camp de l'ennemy,
Traſſant de l'air venteux la region humide,
Faiſant marcher deuant le Silence pour guide.
Adonques le Sommeil caut & malicieux
S'alla comme vn oiſeau planter deuant les yeux
De l'Hyuer qui veilloit, tournant en ſa penſée
Le moyen d'acheuer la guerre commencée.
Apres que le Sommeil ſur ſa teſte perché

L'eut long temps assoupy, comme vn traict descoché
Coula dedans ses yeux, & doucement assemble
D'vn dormir englué les paupieres ensemble,
Fist chanceler sa teste, & si bien il entra
Des yeux en l'estomac, qu'au cœur le penetra,
Et luy fist en ronflant (tant le dormir le touche)
Verser le doux sommeil du nez & de la bouche.
Mercure ce-pendant finement l'enchéna,
Et au grand Iupiter prisonnier l'amena.
Iupiter qui le vit reduit sous sa puissance,
D'vn seuere sourcil le menace & le tance,
Et si fort contre luy le courroux l'embrasa,
Que sans sa sœur Iunon qui son ire appaisa,
Eust foudroyé l'Hyuer: mais elle qui le prie,
Embrassant ses genoux, modera sa furie.
O Iupiter des Dieux & des peres le Roy,
Fay (ce disoit Iunon) quelque chose pour moy:
Ie suis, Saturnien, ta sœur & ton espouse,
Et au ciel comme toy ie commande & dispouse.
Helas pere benin qui iustement defens
Par ta loy de tuer, pardonne à tes enfans:
Ie sçay que tu pourrois de l'esclat d'vn tonnerre
Ensoulfrez & brulez les renuerser par terre.
Mais il vaut mieux ruer les foudres que tu tiens,
Sur le haut des rochers, que sur le chef des tiens:
Et pource ie te pri' change de fantasie,
Laisse-les moy gaigner par douce courtoisie:
„ Il n'est rien si cruel, que le cœur feminin
„ Ne rende par douceur gracieux & benin.
Ainsi disoit Iunon, & Iupin de sa teste
Ayant flechy son ire, accorda la requeste.
Incontinent Iris qui des fleuues te pais,

Tu fis ſçauoir aux camps le traité de la paix:
Tu deſlias l'Hyuer, & de prompte alegreſſe
L'inuitas au feſtin de Iunon ta maiſtreſſe.
Si toſt que l'appareil du feſtin fut dreſſé,
Hebé la ieune Nymphe au coude retrouſſé
Miſt de l'eau dans l'eſguiere, & la priſt en la deſtre,
Et le baſsin doré en l'autre main ſeneſtre:
Contre vn pilier marbrin ſon dos elle appuya,
Lauà les mains des Dieux, & puis les eſſuya
D'vn linge bien filé, bien plié, que Minerue
Pour vn riche treſor auoit mis en reſerue,
Et iamais de ſon coffre elle ne l'aueignoit
Sinon quand Iupiter l'Ocean bien-veignoit.
Auſſi toſt que les Dieux furent aſsis à table
(Chacun tenant ſon rang & ſa place honorable)
Voicy les demy-Dieux qui du haut iuſqu'au bas
La nape grande & large ont couuerte de plas
Entaillez en burin, où s'enleuoient boſsées
Des Dieux & des Titans les victoires paſsées,
Et comme Iupiter aux enfers foudroya
Le Geant qui le Ciel de cent bras guerroya.
Apollon fiſt venir les Muſes en la dance
La belle Calliope alloit à la cadance
Sur toutes la premiere, & deſſus le troupeau
Paroiſſoit comme vn pin ſur le haut d'vn coupeau.
Tantoſt elle chantoit, tantoſt d'vne gambade
Elle faiſoit rouer ſa ronde vertugade:
Pan le Dieu bocager de ſa flute ſonna:
Le haut Palais doré mugiſſant reſonna
Sous la voix des haubois, & cependant la coupe
Alloit de main en main en rond parmy la troupe.
Apres que le deſir de manger fut donté,

Et l'appetit de boire en beuuant fut osté,
Chacun pour escouter ferma la bouche close,
Et alors Iupiter commença telle chose.
Il n'est rien de plus saint que la sainte amitié:
Et pource comme pere, ayant au cœur pitié
Des guerres qui estoient en nostre sang trempées,
I'ay brisé les harnois & casé les espées,
Aimant trop mieux porter, sans titre de guerrier,
L'Oliuier sur le front qu'vn chapeau de Laurier.
C'est la raison pourquoy, Hyuer, ie te deliure,
Afin qu'en amitié le monde puisse viure.
Va-t'en là bas en terre, & commande trois mois:
Ie te donne pouuoir de renuerser les bois,
D'esbranler les rochers, d'arrester les riuieres,
Et sous vn frein glacé les brider prisonnieres,
Et de la grande mer les humides sillons
Tourner ores de vents, ores de tourbillons.
Ie te fay le seigneur des pluyes & des nues,
Des neiges, des frimats, & des gresles menues,
Et des vents que du Ciel pour iamais ie banis.
Et si veux, quand Venus ira voir Adonis,
Que tu la traites bien, pour voir apres Cybelle
Se germer de leur veuë, & s'en faire plus belle:
Et bref mon cher enfant, ie te veux faire auoir
Là bas autant d'honneur, qu'au ciel i'ay de pouuoir.
Ainsi dist Iupiter, & l'Hyuer qui l'accorde,
Iura d'entretenir ceste heureuse concorde:
Il prist congé des Dieux, & viuement de là
Ayant rompu son camp, en terre deuala.
Ie te saluë Hyuer le bon fils de Nature:
Chasse de mon Bourdin toute estrange auanture,
Ne gaste point ses champs, ses vignes, ny ses blez,

Qu'ils viennent au grenier d'vſure redoublez,
Et que ſes gras troupeaux au temps de la gelée
Ne ſentent en ſon parc ny taq ny clauelée:
Son corps ne ſoit iamais de rheumes tormenté,
Et conſerue ſa vie en parfaite ſanté.

HYNNE VII.

DE L'OR, A IEAN DORAT SON PRECEPTEVR.

IE ferois grãde iniure à mes vers & à moy,
Si en parlant de l'Or ie ne parlois de toy
Qui as le nõ doré mõ Dorat: car ceſthynne
De qui les vers ſont d'Or, d'vn autre hõme n'eſt dine
Que de toy, dont le nom, la Muſe & le parler
Semblent l'Or que ton fleuue Orence fait couler.
Comme iadis Homere acquiſt la renommée
D'yurongne pour auoir en ſes vers eſtimée
La vigne & de Bacchus les dons delicieux:
Ainſi i'auray le bruit d'eſtre auaricieux,
D'autant que ie celebre en mes vers la Richeſſe.
Or le peuple dira ce qu'il voudra, ſi eſt-ce
Qu'Homere ne fut pas yurongne, pour auoir
Celebré par ſes vers de Bacchus le pouuoir:
Ny moy auare auſſi, bien qu'icy ie m'efforce
De celebrer de l'Or l'excellence & la force.
Hé bons Dieux! qui voudroit penſer tant ſeulement
Que vingt ou trente eſcus logeaſſent longuement

En la bourse d'vn Poëte? hé qui est le barbare
Qui oseroit songer qu'Apollon fut auare?
Oseroit bien quelqu'vn telle faute pènser,
Si à tort ne vouloit les Muses offenser?
Qui iamais par leurs vers ne se sont souciées
D'espargner de l'argent pour estre mariées?
Tellement que tousiours la dure pauureté
Les contraint par les bois de garder chasteté.
Pour ceste occasion Calliope regarde
Celuy d'vn mauuais œil, qui trop chichement garde
Quelque tresor moisi dans vn coffre rouillé:
Son cœur, comme son Or, est de vice souillé,
Et tousiours quoy qu'il die ou qu'il chãte, ou qu'il face
Des saintes Muses perd la faueur & la grace.
Car il ne pense rien que l'Or, dont il est plain,
Cõme vn Chien bien que soul, ne pẽse qu'en du pain.
Ceux qui ont en nostre art acquis le tesmoignage
D'escrire doctement: ont vescu sans l'vsage
De l'Or ambitieux, & ne furent tentez
De ses esblouyssons, mais se sont contentez
(Si c'est contentement) d'vne noble misere
Riche de pauureté: tesmoin en est Homere,
De qui, comme vn ruisseau, d'âge en âge viuant
La Muse va tousiours ses Chantres abruuant:
Toutefois i'aime mieux suiure sa diligente,
Imitant ses beaux vers, qu'auoir son indigence,
Qui panure d'huis en huis ses Poëmes chantoit
Pour vn morceau de pain qu'vn riche luy iettoit.
Dons pour ce coup Dorat, ie diray la loüange
De ce noble metal, en qui mesme se change
Iupiter, & qui veut ses portraits honorez
Et ses temples diuins en estre tous dorez.

Comme honorant celuy qui le rend honorable:
Car sans l'Or son portrait seroit peu venerable.
Il peut estre qu'vn autre apres moy suruiendra,
Qui chanter par despit la Pauureté voudra:
Quiconque soit celuy, la chante sans enuie:
Il se peut asseurer qu'à luy ny qu'à sa vie
Ny qu'à ses actions vn homme de bon cœur
Ne portera iamais ny haine ny rancœur.
O bien-heureux metal, par qui heureux nous sommes,
Le sang, les nerfs, la force, & la vie des hommes!
Celuy qui te desdaigne, & ne t'a point acquis,
Semble vn mort qui chemine entre les hõmes vifs:
Pour cela iustement le Comique Menandre
Osa deuant le peuple Epicharme reprendre
De ce qu'il asseuroit que les Astres des cieux,
Les vents, la mer, le feu, estoient seulement Dieux:
Où luy tout au contraire asseuroit la Richesse
(Tant elle a de puissance) estre seule Déesse.
Si quelqu'vn, disoit-il, la loge en sa maison,
Il aura tout soudain toute chose à foison,
Champs, prez, vin, bois, valets, tesmoins, amis, Iustice,
Et chacun sera prest à luy faire seruice.
La richesse sans plus, nous trouue des amis:
Celuy qu'elle cherit, à luy seul est permis
De s'asseoir pres des Rois, & son ennemy n'ose
Contre sa dignité gronder en nulle chose.
Pourquoy nous courbons-nous deuant les grands Seigneurs?
Pourquoy leur faisons-nous du genouil tant d'honneurs,
Sinõ pour leur Richesse? est-il pas vray-semblable

Si vn Roy deuenoit vn Herre miſerable,
Nul en guerre pour luy ne voudroit plus mourir?
Et pourquoy le ſert-on, ſinon pour acquerir
Des biens en le ſeruant? mais dites pourquoy eſt-ce
Qu'vn Poëte, vn Orateur, vn Philoſophe adreſſe
Ses liures aux grands Rois? pourquoy tant d'artizans
Offrent-ils leurs labeurs aux Princes courtizans,
Sinon pour auoir d'eux quelque largeſſe honneſte?
C'eſt l'Or qui met aux Rois la couronne en la teſte,
Qui leur donne puiſſance, & les fait commander.
Mais vien-çà, mon Dorat, ie te veux demander;
Platon euſt-il fait cas du Tyran de Sicile,
Le fuſt-il allé voir, ſe fuſt-il fait ſeruile
Aux plaiſirs de ce Roy, ſans l'eſpoir qu'il auoit
D'en tirer du profit? nenny. car on ne voit
Philoſophe icy bas, tant ſoit-il honorable,
Tant ſoit de longs poils blancs ſon menton venerable,
Tant ſoit ſon gros ſourcil grauement renfrongné,
Que d'vn riche preſent bien toſt ne ſoit gagné,
Et qu'il ne parle bas, & défronce ſa ride.
Cognoiſſant bien cela l'auare Simonide
Diſoit, Ie voy touſiours quelque pauure ſçauant
Philoſophe barbu ſe promener deuant
La maiſon d'vn Seigneur, qui ſon argent emporte:
Mais ie ne voy iamais les Seigneurs à ſa porte.
Pour-Dieu, n'allegue icy les forces de Vertu!
Tu le perdrois content: mais vien-çà pourrois-tu
Deuenir bien ſçauant ſi les liures te faillent?
Ce ne ſont pas Dorat, les Muſes qui les baillent,
C'eſt le precieux Or, il les faut acheter,
Sans argent vn libraire en voudroit-il preſter?
Certes ie croy que non: ou bien s'il te les preſte,

Dans trois iours au plus tard il en voudra la dette.
Mais ſçaurois-tu bien faire à cheual ton deuoir
Si tu n'as de l'argent pour vn cheual auoir?
Pourrois tu bien aller à la guerre ſans armes?
La guerre ſe fait-elle au monde ſans gendarmes,
Sans ſoudars ou ſans fer? ne faut-il ſoudoyer
Tant de gens, ſi tu veux les faire guerroyer?
Celuy qui ne veut point de la ſoude, deſire
Auoir plus grande choſe à laquelle il aſpire,
Ou penſion, ou l'Ordre, ou à plus haut honneur:
Mais tout, ô gentil Or, ſe fait en ta faueur.
Sçauroit-on deuenir expert en la Peinture,
Expert en la Muſique, ou en l'Architecture,
Si l'argent nous defaut pour auoir des outils?
Voirroit-on en tant d'arts tant de maiſtres ſubtils,
S'ils n'auoient par argent payé l'apprentiſſage
Des meſtiers achetez? ô bon Dieu, que l'vſage
De ce metal eſt grand! ô qu'il eſt precieux!
L'homme ne vit pas tant de l'air tiré des cieux,
De pain, de vin, de feu, comme il ſe laiſſe viure
De cent mille plaiſirs que cet Or luy deliure.
Sans luy chacun languiſt en pareſſeux ſeiour:
Sans luy l'homme ne peut ny pratiquer l'amour,
Ny prodiguer feſtins, ny demener la dance,
Ny au ſon des haubois marcher à la cadance:
Sans luy lon ne ſçauroit en pays eſtranger
Ny meſmes au ſien propre, vne heure voyager:
Sans luy, comme en ſongeant, vn homme ſe pourchaſſe.
Le plaiſir des oiſeaux, le plaiſir de la chaſſe,
Le plaiſir des cheuaux: c'eſt luy qui les conduit,
Et qui gouuerne ſeul des hommes le deduit.

Qui plus eſt, on ne peut apparoiſtre loüable
Sans luy, ny faire à Dieu vn œuure charitable:
Si l'argent nous defaut, noſtre indigente main
Ne ſçauroit rien donner aux pauures morts de ſain.
Qui veut faire vn bel acte, il faut la bourſe pleine:
Car rien d'expedient (comme dit Demoſthene)
Ne ſe peut commencer ny acheuer ſans luy,
D'autant que l'âge d'or regne encor auiourd'huy.
Si Venus l'apperçoit, elle deuient charmée:
On ne voit porte au monde, & fuſt elle fermée
De cent clefs, qui ne s'ouure au deuant de ceſt Or:
Il nous donne la grace, & ſi nous donne encor
Sçauoir, honneur, beauté, parentez, mariages,
Et ſeul il nous transforme en cent mille viſages:
Il fait l'ignorant ſage, & par luy le lourdaut
Eſt tenu pour accort, & s'eſleue plus haut
En hõneur qu'vn ſçauãt, ou qu'vn vertueux, pource
» Que la pauure Vertu n'a iamais bonne bourſe.
Combien voit-on de gens qui ſeroient eſtimez
Sots, niais & badins, s'ils n'eſtoient bien armez
De madame Richeſſe, eſcu de leur ſottiſe,
Qui fait que le vulgaire ainſi que Dieux les priſe?
Ah, que maint grand Seigneur ſeroit eſtimé ſot
Sans Richeſſe, qui fait qu'on n'oſe dire mot,
Et qui nous tient la voix en la bouche arreſtée!
Et bref, la Richeſſe eſt la corne d'Amalthée,
Qui tout donne à foiſon, c'eſt le ioyau d'honneur,
C'eſt la perle de pris, c'eſt le ſouuerain bon-heur:
Quiconque l'a chez ſoy, eſt heureux & loüable:
Quiconque ne l'a point, eſt vrayment miſerable.
Plus la terre auiourd'huy ne produit de ſon gré
Le miel pour nourrir l'homme, & du cheſne ſacré

(Lors que nous auons faim) les glands ne nous ſecourent:
Plus de vin ny de laict les riuieres ne courent:
Il faut à coup de ſoc & de coultres trenchans
Deux ou trois fois l'année importuner les champs:
Il faut planter, enter, prouigner à la ligne
Sur le ſommet des monts la deſpenſeuſe vigne:
Tout couſte de l'argent, il faut acheter bœufs,
Pelles, ſerpes, rateaux, ou bien ſi tu ne peux
En fournir ta maiſon, il faut que ta main aille
Supplier ton voiſin qu'à manger il te baille:
Car de bien peu nous ſert le Grec & le Latin
Quand la faim nous aſſaut l'eſtomac au matin.
Au reſte, la Nature ainſi qu'vne autre beſte
N'a point l'homme habillé du pied iuſqu'à la teſte:
On voit cheuaux, lions, ours, brebis & taureaux,
Chiẽs, chats, ſangliers & cerfs veſtus de groſſes peaux
Qui defendent leurs corps de chaud & de froidure,
Mais d'vne ſimple peau nous a couuerts Nature:
Pource il faut de l'argent à couurir noſtre corps,
Qui de luy-meſme eſt tendre & douillet par dehors,
Auquel le chaud, le froid & le vent eſt contraire:
Hé qui n'a de l'argent, comme le peut-on faire!
Il faut trembler de froid, il faut mourir de chaut,
Sans iamais auoir rien de tout ce qu'il nous faut.
Le pauure ſeulement ce metal ne ſouhaite:
Le graue Hiſtorien, l'Orateur, le Poëte
Brulent tous apres luy: le Legiſte le veut:
Sans luy plus qu'vn malade vn Medecin ſe deut:
Par luy le Marinier ſe donne à la fortune,
Et deſpriſe les vents & les flots de Neptune
En vne fraiſle nef, & ſi oſe paſſer

Charybde sans frayeur, pour de l'Or amasser.
Le Theologien plein de saincteté grande,
Auec ses vœux sous la Richesse demande:
Le constant Philosophe, & ceux qui ont souci
Des mouuemens du ciel, la demandent aussi:
Chacun la veut auoir, chacun l'estime & prise:
Pource entre les vertus Aristote l'a mise
Non pas comme vertu, mais comme l'instrument
Par lequel la vertu se monstre clairement,
Qui manque est de soy-mesme, & iamais ne se montre
En lumiere si l'Or pour guide ne rencontre.
C'est luy qui satisfait à nos necessitez,
C'est luy qui remedie à nos aduersitez,
Et qui nous adoucit Fortune tant soit dure,
Et qui de nostre corps soigneusement a cure:
Car à la verité nos freres & nos sœurs
Ne sont pas nos amis si fideles & seurs,
Que l'Or nous est amy, quand quelque maladie
Ou de fiéure ou de peste estonne nostre vie.
Bien souuent vn parent ou par inimitié,
Ou par crainte du mal, ou par grande pitié
N'ose aller secourir ny sa sœur, ny son frere,
Et sans ayde le laisse au lict en sa misere:
Mais l'Or sert de parent, qui enuoye soudain
Chercher le Medecin, lequel tenté du gain,
Secourt le patient, le panse & le console,
Et par drogues retient son ame qui s'en-vole.
L'Or n'est pas seulement de nostre corps soigneux;
Il est de nostre esprit: qui tant soit chagrineux,
Despit, triste, pensif, resueur, melancolique,
Est tout soudain guary d'vne douce Musique,
Ou de liures nouueaux diuinement escrits

Que l'Or nous donne à fin d'alleger nos esprits.
O gentil Or, par tout tes forces tu descœuures
Plus claires que le iour tu es vtile aux œuures
Soit de guerre ou de paix : par toy les saintes lois
Fleurissent éscitez, par toy les grands bourgeois,
Les Palais, les marchez pompeusement fleurissent,
Et par toy iusqu'au ciel les temples se bastissent.
L'auare laboureur, l'artizan, les marchans
Changent en ton metal l'vsure de leurs champs:
Car trop plus que Cerés tu luy sembles vtile
Pour luy pour sa maison, pour marier sa fille,
A qui ia les tetins à demy pleins de laict
Demandent à leur pere vn mary nouuellet.
Mais aussi tost que Mars anime les batailles,
Tu r'acoustres les forts, tu flanques les murailles,
Tu fonds artillerie, & fais de toutes parts
Cauall ers, gabions, terrasses & remparts,
Herses, machecoulix : car l'humaine proüesse
En vain se defendroit sans toy, Dame Richesse.
Aussi les anciens admirans ta vertu
Ont le mouton d'Helles de fin Or reuestu:
Ils ont en ta faueur les pommes honorées
De Venus & d'Atlas faites toutes dorées:
D'Or ils ont fait les Dieux, d'Or leurs temples aussi,
Tant aux hommes tu es & aux Dieux en souci.
On dit que Iupiter pour vanter sa puissance
Monstroit vn iour sa foudre, & Mars monstroit sa lance,
Saturne sa grand' Faulx, Neptune son Trident,
Apollon son bel Arc, Amour son Traict ardent,
Bacchus son beau vignoble, & Cerés ses campaignes,
Flora ses belles fleurs, le Dieu Pan ses montaignes,

Hercule ſa maſſue, & bref les autres Dieux
L'vn ſur l'autre vantoient leurs biens à qui mieux
mieux:
Toutefois ils donnoient par vne voix commune
L'honneur de ce debat au grand Prince Neptune,
Quand la Terre leur mere eſpointe de douleur
Qu'vn autre par-ſur elle emportoit cet honneur
Ouurit ſon large ſein, & au trauers des fentes
De ſa peau, leur monſtra les mines d'Or luiſantes,
Qui rayonnent ainſi que l'eſclair du Soleil
Reluiſant au matin, lors que ſon beau reſueil
N'eſt point enuironné de l'eſpais d'vn nuage,
Ou comme lon voit luire au ſoir le beau viſage
De Veſper la Cyprine, allumant les beaux crins
De ſon chef bien laué dedans les flots marins.
Incontinent les Dieux eſtonnez confeſſérent
Qu'elle eſtoit la plus riche, & flattans la preſſerent
De leur donner vn peu de cela radieux
Que ſon ventre cachoit, pour en orner les cieux.
Ils ne le nommoient point: car ainſi qu'il eſt ores,
L'Or pour n'eſtre cogneu, ne ſe nommoit encores.
Ce que la Terre fiſt, & prodigue honora
De ſon Or ſes enfans, & leurs cieux en dora.
Adonques Iupiter en fiſt iaunir ſon throne,
Son ſceptre, ſa couronne, & Iunon la matrone
Ainſi que ſon eſpoux ſon beau throne en forma,
Et dedans ſes patins par rayons l'enferma:
Le Soleil en creſpa ſa cheuelure blonde,
Et en dora ſon char qui donne iour au monde:
Mercure en fiſt orner ſa verge qui n'eſtoit
Au-parauant que d'If: & Phebus qui portoit
L'arc de bois & la harpe, en fiſt ſoudain reluire

Les deux bouts de ſon arc, & les flancs de ſa lyre:
Amour en fiſt ſon trait, & Pallas qui n'a point
La Richeſſe en grand ſoin, en eut le cœur eſpoint,
Si bien qu'elle en dora le groin de ſa Gorgonne,
Et tout le corſelet qui ſon corps enuironne:
Mars en fiſt engrauer ſa hache & ſon boucler,
Les Graces en ont fait leur demi-ceint boucler,
Et pour l'honneur de luy Venus la Cytherée
Touſiours depuis s'eſt faite appeller la Dorée:
Et meſme la Iuſtice à l'œil ſi renfrongné
Non plus que Iupiter ne l'a pas dédaigné:
Mais ſoudain cognoiſſant de ceſt Or l'excellance
En fiſt broder ſa robe, & faire ſa Balance.
Si donques tous les Dieux ſe ſont voulus dorer
De ce noble metal, faut-il pas l'honorer,
Priſer, aimer, loüer? faut-il pas qu'on le nomme
L'ornement des grands Dieux, & le confort de l'hõme?
Quant à moy, ie ne puis m'engarder de crier
Apres ce beau metal, & ainſi le prier:
O le ſacré bon-heur de noſtre race humaine,
Qu'à bõ droit on t'appelle en tous lieux chaſſe-peine,
Donne-vie, oſte-ſoin! puiſſe en toute ſaiſon
Eſtre pleine de toy ma bourſe & ma maiſon,
Où tu loges, iamais n'arriue malencontre:
Auienne que touſiours touſiours ie te r'encontre
Soit de nuit, ſoit de iour, & que tous mes haineux
Ne te puiſſent iamais empriſonner chez eux
Comme vn hoſte forcé: mais puiſſes-tu ſans ceſſe
Venir loger chez moy, qui hautement confeſſe
Qu'vn homme ne ſçauroit, ſans ton precieux don,
Rien tenter de hardy, d'vtile ny de bon.

I entr'oy desia quelqu'vn qui sot me viendra dire
Que de la Pauureté ie ne deuois mesdire,
Et que si i'entendois quelle commodité
Elle a, ie l'eusse dite vne felicité:
Car c'est le don de Dieu, & iamais Dieu ne donne
Vne chose aux mortels si la chose n'est bonne:
Mais par faute d'auoir quelquefois pratiqué
L'heur qui d'elle prouient à tort m'en suis moqué.
Quiconque soit celuy qui se fera partie
Contre moy, ie respons qu'assez ie l'ay sentie:
Mais que c'est la raison qui ne veut point celer
La verité, qui fait mes vers ainsi parler.
Celuy qui la louëra pour estre vn don celeste,
Il faudra que de mesme il louë aussi la peste,
La famine, la mort, qui sont presens des Dieux,
Et toutesfois ce sont presens tres-odieux,
Et dignes que chacun les euite & les fuye
Comme les vrais bourreaux de nostre humaine vie.
» *Tu me diras encor qu'on ne doit amasser*
» *Auec tel soin le bien, qu'on voit si tost passer,*
» *Et que plustost que vent, que songe, ou que fumée*
» *La Richesse du monde en rien est consommée.*
Et vien-çà mon amy, puis qu'il nous faut ioüer
La farce des humains, vaut-il pas mieux loüer
(Qui peut) l'habit d'vn Roy, d'vn grand Prince, ou d'vn Comte,
Que l'habit d'vn coquin duquel on ne fait compte?
Le bien ne se perd pas si tost comme tu dis:
Les Royaumes fondez par les Rois de iadis
Sont venus à leurs fils, qui seuls de race en race
Ont tousiours obtenu de leurs peres la place.
Ia mille ans sont passez que les Rois des François

Gouuernent ſans changer, la France ſous leurs lois,
Et touſiours ſont accreuz de puiſſance en puiſſance:
Noſtre Prince Henry donne aſſez cognoiſſance
Que les biens temporels long temps demeurent ſeurs,
Qui vit le plus grand Roy de ſes predeceſſeurs,
Lequel par ſes combats autres regnes appreſte
Qui deuoient couronner de ſes enfans la teſte.
Tu me diras apres, que les plus gens de bien
Des vieux ſiecles paſſez philoſophoient ſans bien,
Et que les plus vaillans Capitaines des guerres
Viuoient ſans acquerir ny richeſſes ny terres.
Ta raiſon auroit lieu, ſi lon ne voyoit qu'eux
Auoir eſté iadis vaillans & belliqueux:
Mais puis que tant de Rois ont fait leur gloire eſpãdre
Par leurs combats au monde, vn Pyrrhe, vn Alexandre,
Vn Ceſar, vn Octaue, il nous faut confeſſer
Que la noble vertu ne ſe veut adreſſer
Aux pauures ſeulement, & que ſeuls ils n'ont d'elle
Pris la poſſeſſion, mais pluſtoſt qu'elle appelle
Les Rois à ſon ſecours, d'autant qu'ils ont pouuoir
Par leur riche grandeur de la faire valoir:
» *Car voir vn pauure adroit eſt vn cas d'auenture,*
» *Et le grand Prince l'eſt volontiers de nature.*
Quelqu'vn apres cecy me viendra dire encor
Comme par mocquerie: Hé, mais qu'eſt-ce que l'Or
Pour en faire vn tel cas? qu'vn ſablon que lon treuue
Aux riues de la mer, ou ſur le bord d'vn fleuue?
Il ne chet pas du ciel, il faut auec grand ſoin
A qui le veut auoir l'aller chercher bien loin.
O trop enflé des mots de la Philoſophie,
Ne ſçais-tu pas que l'Or entretient noſtre vie?

Et que par ſon moyen au monde nous auons
Pain, vin, chair & poiſſon, par leſquels nous viuõs?
Pource ne me dy plus que l'Or eſt choſe vaine,
Puis que ſeul il nourriſt toute la race humaine.
Tu me dirois encor: Qui ſçauroit le plaiſir
De manger la ſalade, on n'auroit plus deſir
D'amaſſer tant de biens, pour les laiſſer en proye
D'vn indigne heritier, qui ſautera de ioye
Gaillard apres ta mort, qui de mille feſtins,
Maſques, cartes & dez, muſique & baladins
En trois ou quatre mois rendra ta bourſe vuide,
Ah! quiconques ſois-tu, eſcoute Simonide
„ *Qui dit: I'aimerois mieux que le ciel m'euſt permis*
„ *En mourant enrichir mes propres ennemis,*
„ *Que vif me voir reduit à ſi pauure miſere*
De honteux emprunter vn liard à mon frere.
Eſcoute Theognis qui ſe plaint en ſes vers
Qu'on ne peut trouuer mal dedans tout l'Vniuers
Si grand que Pauureté, & qu'on la doit grand erre
Fuyr par feu, par mer, par rochers & par terre.
„ *Quant à moy, mon Dorat, i'aimerois cent fois mieux*
Trouuer vn grand Lion au regard furieux,
Que de la rencontrer: d'vn grand Lion la gueule
Se paiſtroit en deux coups de ma chair toute ſeule,
Où ceſte Pauureté auec ſes palles dents
M'engloutiroit tout vif, ma femme & mes enfans.
Tu diras que Richeſſe attraine auecques elle
Touſiours pour ſa compagne, enuie, haine, querelle,
Procez, noiſes, debats, affaires & ſoucy,
Peine, tourment, ſoupçon, & la ſottiſe auſſi:
„ *Car volontiers ſottiſe eſt le propre heritage*

» De celuy, qui ſans peine eſt riche dés ieune âge.
Tu diras qu'elle rend les hommes glorieux,
Superbes, deſdaigneux, tyrans, ſeditieux,
Et qui plus eſt, paillards, gourmands & pleins de vice,
» D'autant que Richeſſe eſt de tous maux la nourrice,
Et qu'au rebours on voit la ſimple Pauureté
Eſtre mere des arts, & de tranquillité.
Vrayment ie m'esbahis comme impudent tu oſes
Babiller ſans rougir de ſi friuoles choſes:
Il faut donc dire auſſi que Princes & Seigneurs,
Empereurs, Papes, Rois, Monarques, Gouuerneurs
Sont plus malins, d'autant qu'ils ont plus de richeſſe,
Hé, ne ſçais-tu pas bien que raiſon eſt maiſtreſſe?
Et que ſi l'homme riche a dans luy ſeulement
Tant ſoit peu de raiſon, que tres-ſoigneuſement
Il ſe gardera bien de commettre vne offence,
Craignant de perdre honneur, dignitez & cheuãce?
Où le pauure au contraire, ayant ſenty la fain,
Deſſus le bien d'autruy touſiours mettra la main.
Et deuiendra brigand, affronteur, homicide:
» Car certes il n'eſt rien que le pauure ne cuide]
» Luy eſtre fait licite: il a l'œil impudent,
Le ventre large & creux, pale & dure la dent,
D'eſtomac affamé, & tout rouillé d'enuie
Touſiours meſdit de ceux dont heureuſe eſt la vie,
Et iamais à ſon gré ne voit rien de parfait:
Bref, il n'y a peché qui par luy ne ſoit fait,
Et meſmes quand la faim ſon gozier eſpoinçonne,
Et toute inuention de mal faire luy donne.
C'eſt abus de penſer qu'vne compaigne peur

Aille touſiours frappant d'vn riche homme le cœur,
Comme celuy qui porte en ſa bougette pleine
(Ainſi que le Caſtor) la cauſe de ſa peine:
Où le pauure au contraire exempt de tout effroy
A naturellement vne aſſeurance en ſoy:
Car luy ſans craindre rien, ayant ſa panetiere
Sur l'eſpaule en eſcharpe, vne nuit toute entiere,
Voire deux voire trois en vn bois dormira,
Et de peur des brigands ſon cœur ne fremira,
D'autant que ſon malheur de rien craindre l'en-
garde,
Et le defend trop mieux que cent Archers de garde.
Or s'il eſtoit ainſi, les Rois ſeroient craintifs,
Ce qu'on voit eſtre faux: car dés qu'ils ſont petits,
Ils ſont deſia hardis & bien adroits aux armes,
Comme nourris en guerre au milieu des alarmes:
Qui plus eſt, les Seigneurs ne vont iamais tous ſeuls,
Ils ont touſiours des gens derriere & deuant eux
Armez de teſte en pied, pour ſe mettre en defenſe
Si quelqu'vn vouloit faire à leur perſonne offenſe.
Quand la nuit eſt venuë, ils ſe font bien traiter,
Où le pauure s'en-va ſur l'herbe ſe ietter:
Quel plaiſir peut-il prendre à dormir contre terre,
S'il n'a plaiſir de prendre vne fiéure, vn caterre,
Vne goutte, vne toux, ou bien quelque autre mal
Pour le mener languir au lict d'vn hoſpital?
L'hõme eſt vraymẽt maudit qui la Pauureté loüe:
Iamais pour ſa parente vn Prince ne l'auoüe,
Iamais pres des grands Rois on ne la voit aſſoir.
Elle eſt mere d'erreur, & de tout deſeſpoir,
Et d'vn meſchant lien nos eſprits elle lie:
Eſcoute Theognis qui contre elle s'eſcrie.

Hà! laſche Pauureté, pourquoy me preſſes-tu
Les eſpaules ſi fort que tu m'as abatu?
Pourquoy me rends-tu fat au peuple qui m'auiſe?
Pourquoy vieille, fais-tu que chacun me deſpriſe?
Tu m'enſeignes le mal que ie fais maugré moy:
Qui pis eſt, ie ne puis comme eſclaue de toy,
Exercer la vertu, ny faire œuure louable
Quand i'aurois de Minos le ſçauoir venerable:
Et quand les Dieux m'auroient toutes choſes appris,
Encor touſiours ſerois-ie aux hommes à meſpris,
Et viurois ſans honneur, d'autant que tu me preſſes
De ton fardeau l'eſpaule, & iamais ne me laiſſes.
Va-t'en, vilaine, ailleurs, puis que l'honneur te fuit,
Et que touſiours la honte & le malheur te ſuit.
Ainſi dit Theognis, auquel certes i'accorde
Que lon ne voit Harpye en ce monde ſi orde
Que ceſte Pauureté: or d'elle c'eſt trop dit:
Quiconque la lou'ra ſoit pouilleux & maudit.
Iuſqu'à ces vers icy nous auons eſtimée
La Richeſſe, & auons la Pauureté blaſmée:
Il eſt temps d'accuſer ceux-là qui ne ſont rien
Sinon vendre leur rente, & gourmander leur bien.
Ie m'esbahis Dorat, comment la terre endure
Souſtenir ces gourmans qui luy ſont telle iniure
Que de gaſter ſes dons par leurs meſchantes mains,
Nourriſſans maquereaux, des bauchez & putains,
Naquets, flateurs, menteurs, & n'ont autre lieſſe
Que d'engloutir en vain leur chetiue richeſſe
Par leur pere laiſſée, & ne ſont en nul lieu
Conte de leurs parens, ny des pauures de Dieu:
Leurs biens ſemblent aux fruits qui croiſſent és mon-
tagnes,

Ou dedans le desert des steriles campagnes,
Des hommes non cueillis: seulement les corbeaux
Les mangent dessus l'arbre, & en sont leurs morceaux.
Ne crains-tu point, gourmand, qu'apres telle boubance,
Ta main ne soit reduite en si grande indigence
Que d'aller à la fin tout honteux, requerir
Vn liard à ceux-là que tu soulois nourrir,
Lesquels à ton besoin ne te voudront entendre?
Ah, ce n'est pas ainsi qu'on doit les biens despendre
Que Dieu preste aux humains: creez ils ne sont pas
Pour seruir aux putains ny aux flateurs d'apas,
Qui comme des corbeaux ton heritage mangent,
Et tant que ton bien dure, autre table ne changent.
Ils sont faits pour nourrir les pauures escoliers,
Les pauures orphelins, les pauures prisonniers,
Les pauures estrangers, les pauures souffreteuses
Qui n'osent mendier, tant elles sont honteuses:
Voila pourquoy le bien nous est donné des cieux,
Et non pour le despendre en banquets vicieux.
Que veux tu tãt manger? sçais-tu pas que ton vẽtre
Est ingrat de tes dons? & quelque bien qui entre
Dans son gouffre iamais ne se saoule content,
Et qu'vn quart d'heure apres il en demande autãt?
Ayant d'vn grand brasier la semblable nature,
Lequel, plus on le soule, & plus veut de pasture.
Il vaut trop mieux donner à maint pauure indigent
Qui t'en sçaura bon gré, ou viures, ou argent,
Ou quelque autre bien-fait: car de telle despense
Tu en auras au monde, ou au ciel recompense,

Non

Non de vouloir chez toy les flateurs rencontrer
Qui te feront vn iour, ainſi qu'eux beliſtrer.
Mais tout ainſi Dorat, que ie trouue execrables
Les gourmands, tout ainſi ie trouue miſerables
Ceux qui par mille ſoins amoncellent vn Or,
Puis languiſſent de faim aupres de leur treſor,
Qui cõme vn priſonnier dans vn coffre le gardent,
Ou comme vn don ſacré au temple le regardent.
Vieil auaricieux, ie te pri' reſpons moy!
Penſes-tu eſtre heureux pour enfermer chez toy
Tous les vins de Bourgongne, ou les bleds de Champagne,
Ou toutes les toiſons d'Auuergne ou de Bretagne,
Quãd tu n'as qu'vne robe, & quãd tu meurs de faim
Et de ſoif au milieu de ton vin & ton pain?
Quand tu n'oſes hanter vn homme venerable
De peur de l'inuiter quelquefois à ta table?
» Non, la Richeſſe, non, ne ſe meſure pas
» Aux eſcus amaſſez l'vn ſur l'autre à grands tas,
» Mais au contentement: celuy qui ſe contente
» Vit treſ-riche, & n'euſt-il qu'vne moyenne rente.
Que te ſeruent, dy moy, tant de riches ioyaux
Bagues, meuble, maiſons, & habits, & vaiſſeaux,
Si tu n'en vſes point? autant vaudroit des pierres
Dedans ton cabinet, ou des mottes de terres.
Tu ſembles à Priam, lequel ayant pouuoir
Sur vn throne doré hautement de s'aſſoir,
Se couchoit contre terre, & parfumoit ſa teſte
Et tout ſon eſtomac d'vn fumier deshonneſte
Tu es bien malheureux de te donner ennuy,
Et d'eſpargner ton bien pour enrichir autruy:
Tu reſſembles encore au vieil pere d'Vlyſſe,

Lequel n'ayant chez luy qu'vne pauure nourrisse
Pour faire son mesnage, au village habitoit,
Et loin de ses amis chichement se traittoit,
Pendant que Penelope & sa bande consomme
En danses & festins les biens de ce bon homme.
Tu souffres en viuant presques vn pareil mal
Que souffre dans l'Enfer le malheureux Tantal
Qui meurt de soif en l'onde, & affamé ne touche
Iamais le fruit qui pend à l'entour de sa bouche:
Car quand il veut le fruit de ses léures toucher,
Tousiours quelque malheur le garde d'approcher,
Ou l'onde se recule, ou le vent qui remue
Les pommes loin de luy, les emporte en la nue:
Ainsi voulant manger, iamais ne mange rien:
Mais le vent parmy l'air ne desrobe ton bien,
Tu le vens au marché, & aux prochaines halles
Aux yeux de tous venans au plus offrant l'estalles:
A fin d'en rapporter de l'argent à plein poing
Pour te laisser mourir de faim à ton besoing.
Comme l'hõme hydropic, iusques à tant qu'il créue,
Iamais hors des ruisseaux ses léures il ne leue:
Aussi iamais ta main ne cesse d'acquerir
Des biens, iusques à tant qu'il te faille mourir.
Encores si Charon de l'autre bord de l'onde
Espris de ton argent te repassoit au monde,
L'argent te seruiroit, & faudroit amasser
De l'Or pour luy donner à fin de repasser.
Mais puis que pour l'argent iamais il ne repasse
Ceux qui sont vne fois entrez dedans sa nasse,
Soient Laboureurs ou Rois, il faut viure du bien
Que Dieu t'a departy, ce-pendant qu'il est tien:
Car apres ton decez, las! ta richesse vaine

Ne te seruira plus qu'à te ronger de peine
Par vn cruel remors de t'auoir refusé
Ton bien propre à toy-mesme, & de t'estre abusé
Larron de ton bon-heur, qui n'eus onques enuie
De prendre auant ta mort, vn plaisir en ta vie.
Ie te saluë heureux, & plus qu'heureux metal,
Qui nourris les humains, & les sauues de mal:
Celuy qui dignement voudra chanter ta grace,
Ta vertu, tes honneurs, il faudra qu'il se face
Argentier, General, ou Tresorier d'vn Roy,
Ayant tousiours les doigts iaunes de ton aloy,
Et non pas escolier, qui n'a point cognoissance
(Pour te voir rarement) combien peut ta puissance.

HYNNE VIII.

DE BACCHVS, A IEAN Brinon.

Ve sçaurois-ie mieux faire en ce temps de vandanges,
Apres auoir chanté d'vn Verre les louanges,
Sinon chanter Bacchus & ses festes, à fin
De celebrer le Dieu des verres & du vin?
Qui changea le premier (ô change heureux!) l'vsage
De l'onde Acheloée en vn meilleur breuuage?
Mais quoy? ie suis confus: car ie ne sçay comment,

Ne moins de quel pays ie doy premierement
Chanter d'où eſt ce Dieu: ſa race eſt en querelle:
Thebes dit qu'il teta le laict de ſa mammelle,
Et Nyſe dit qu'il eſt de ſon ventre ſorty.
Pere, lequel des deux en ta race a menty?
Selon le vieil prouerbe & trop ſotte & trop lourde
Thebe a touſiours eſté pour trouuer vne bourde,
Et ſien ne t'auou'roit ſi ſon fils tu n'eſtois:
Mais Nyſe eſt mentereſſe & les peuples Indois.
Il eſt vray quand Iunon de deſpit enragée
De voir ta mere groſſe, eut ſa forme changée
En la vieille Beroë, & que par ſon moyen
Le plus gracieux feu du grand Saturnien
Fiſt ta mere auorter, & que parmy la foudre,
Non encores formé, tu ſortis noir de poudre
Hors du ventre brulé, que ton pere marry
A Nyſe t'enuoya pour y eſtre nourry
Des mains d'Ippe & d'Inō, & de la vieille Athame,
Non le iour qu'auorta ta mere par la flame:
Car ſoudain que Semele en brulant te lâcha
De membres non parfait, ton pere te cacha
Dedans ſa cuiſſe ouuerte, à fin que là tu priſſes
Ta forme, & que tes mois comme au ventre accom-
pliſſes:
Puis ſi toſt que ſa cuiſſe eut parfait iuſtement
Le terme où ſ'accompliſt vn vray enfantement,
Il vint en Arabie, & comme vne accouchée
Qui ſent auec douleur vne longue trenchée,
Rompit pour t'enfanter le bien-germeux lien
De ſa cuiſſe feconde au bord Sagarien.
L'Arabie pour lors n'eſtoit encor heureuſe,
Et Sagar n'auoit point encores odoreuſe

Sa riue comme il a, Iupiter, quand tu fis
(A fin de parfumer les couches de ton fils)
Produire de ton sang en la terre le bame,
Et la casse & l'encens, la myrrhe & le calame.
Puis si tost qu'il fut né, tu luy cousis la peau
D'vn petit cerf au dos, & mis dans vn berceau.
Tu le baillas de nuit aux Nymphes Sagriennes
Pour le porter nourrir és grottes Nyséennes.
Et pource qu'au berceau il y fut amené,
Nyse se vante à tort que chez elle il est né.
Incontinent Iunon s'alluma de colere
D'auoir veu son mary estre deuenu mere,
Et soudain enuoya pour espier l'enfant
L'oiseau qui va de nuit: l'oiseau adonques fend
Le Ciel vague, & si bien parfist son entreprise
Qu'il l'entr'ouit vagir dedans l'antre de Nyse:
Comme il estoit leger, au Ciel s'en reuola,
Et rapporte à Iunon que l'enfant estoit là.
Iunon n'attendit point tant elle fut irée,
Que sa charrette à Pans par le Ciel fust tirée,
Ains faisant le plongeon, se laissa toute aller
A l'abandon du vent, qui la guidoit par l'air,
Tousiours baissant le front sur la terre Indienne:
Béante à ses talons la suiuoit vne Chienne,
Qu'expres elle amenoit, à fin de se vanger
Et faire ce bastard à sa Chienne manger.
Mais Inon qui preuit de Iunon la cautelle,
Pour tromper la Déesse, Athamante elle appelle,
Et luy conta comment Iunon venoit chercher
L'enfançon pour le faire en pieces detrancher.
Athamante soudain le tapit contre terre,
Et couurit le berceau de fueilles de lierre,

De crainte que Iunon en cherchant ne le viſt,
Et deuorer tout vif à ſon Chien ne le fiſt,
Ou de peur qu'autrement ne luy fiſt quelque offenſe.
Depuis ceſte heure là, Bacchus pour recompenſe
Entre tous arbriſſeaux a pour le ſien eſlu
(Comme l'ayant ſauué) le lierre fueillu.
Lors Iunon qui ſe vit fraudée de ſa queſte,
Vne horrible fureur enuoya dans la teſte
De la nourrice Inon, qui ſi fort la pourſuit,
Qu'au plus haut d'vn eſcueil mourable la conduit:
Et là, tenant ſon fils Melicert, l'inſenſée,
Pour guarir ſa fureur, en la mer s'eſt lancée.
Euan, Iach, Euoé, tu n'as gueres eſté
Depuis qu'elle mourut dans le bers allaité.
Soudain tu deuins grand & donnas cognoiſſance
En peu d'ans de quel Dieu tu auois prins naiſſance.
Et certes ie ne puis m'eſmerueiller aſſez
De ceux qui t'ont fait peindre és vieux ſiecles paſſez
Gras, doullet, poutelé, la face effeminée,
Et de barbe ne t'ont la bouche couronnée:
Car tu deuins barbu, & ſoudain tu fus fait
D'vn ieune enfant qui tette vn iouuenceau parfait.
O Dieu ie m'esbahis de la gorge innocente
Du bouc qui tes autels à ta feſte enſanglante:
Sans ce pere cornu tu n'euſſes point trouué
Le vin, par qui tu as tout le monde abreuué.
Tu auiſas vn iour par l'eſpais d'vn bocage
Vn grand bouc qui broutoit la lambrunche ſauuage,
Et tout ſoudain qu'il eut de la vigne brouté,
Tu le vis chanceller tout yure d'vn coſté:
A l'heure tu penſas qu'vne force diuine
Eſtoit en ceſte plante, & bechant ſa racine,

Soigneuſement tu fis ſes ſauuages raiſins
En l'an ſuiuant apres addoucir en bons vins.
Apres ayant pitié de noſtre race humaine
Qui pour lors eſtanchoit ſa ſoif en la fontaine,
Tu voulus tournoyer toute la terre, à fin
D'enſeigner aux humains l'vſage de ton vin.
Tu montas ſur vn char que deux Lynces farouches
Trainoient d'vn col felon, maſchantes en leurs bouches
Vn frein d'Or écumeux: leur regard eſtoit feu
Pareil aux yeux de ceux qui de nuict ont trop beu.
Vn manteau Tyrien s'eſcouloit ſur tes hanches,
Vn chapelet de lis meſlez de roſes franches,
Et de fueille de vigne & de lierre eſpars,
Voltigeant, ombrageoit ton chef de toutes pars.
Deuant ton Char pompeux marchoient l'Ire & la Crainte,
Les peu-ſobres Propos, & la Colere teinte
D'vn vermeillon flambant, le Vice & la Vertu,
Le Sommie, & le Diſcord d'vn corſelet veſtu.
Son Aſne talonnoit le bon vieillard Silene
Portant le van myſtiq ſus vne lance pleine
De pampre, & publioit d'vne tremblante voix
De ſon ieune enfançon les feſtes & les loix.
A ſon cri ſauteloient le troupeau des Menades,
Des Pans, & des Syluains, des Lenes, & Thyades,
Et menans vn grand bruit de cors & de tabours
Faiſoient trembler d'effroy les villes & les bours
Par où le char paſſoit: leurs treſſes ſecouées
A l'abandon du vent erroient entre-nouées
De longs ſerpens priuez, & leur main brandiſſoit
Vn dard qu'vn cep de vigne à l'entour tapiſſoit.

Que tu prenois Bacchus, en ton cœur de lieſſe
De voir ſauter de nuit vne hurlante preſſe,
Qui couuerte de peaux ſous les Antres bailloient,
Quand les trois ans paſſez tes feſtes appelloient?
Et quel plaiſir de voir les vierges Lydiennes,
Ou celles de Phrygie, ou les Méoniennes
Par les prez Aſians carollant à l'entour
Du bord Meandrien contre-imiter ſon tour?
Elles en ton honneur d'vne boucle azurée
Graffoyent ſur les genoux leur cotte figurée,
Et trepignans en rond, ainſi que petits fans
En ballant ſauteloient: de tous coſtez les vents
Amoureux de leur ſein par ſoüefues remiſes
S'entonnoyent doucement és plis de leurs chemiſes
Tout le Ciel reſpondant ſous le bruit enroué
Des balleurs qui chantoient Euan, Iach, Euoé.
Bien que chantre & gaillard tu ſois allé ſous terre
Auec l'habit d'Hercule, à fin d'y aller querre
Euripide ou Æſchyl', les Vâtes ont eſté
Touſiours à tort ingrats enuers ta maieſté,
Leſquels iadis ont feint quand les Geans doublerent
Les monts contre les Dieux, que vif te démembrerent
T'enfuyant du combat, & que ta ſœur Pallas
Te ramaſſa le cœur qui tremblotoit à bas.
Ils mentent, ô Bacchus: car quand tu vis la race
Des Geans qui gaignoient par armes au Ciel place,
Les Dieux tournans le dos, valeureux tu t'armas
Des dents d'vn grand Lion, en qui tu te formas,
Et d'vn coup de máchoire au milieu de la guerre
Tu culbutas du ciel Mime & Gyge par terre,
Et ſus le haut d'Olympe en trofée tu mis
Les corſelets ſanglans de ces deux ennemis.

Pere, vn chacun te nomme Esfaſiot, Tricte,
Nyſean, Indien, Thebain, Baſſar, Phanete,
Bref, en cent mille lieux mille noms tu reçois:
Mais ie te nomme à droit, Bacchus le Vandomois.
Car lors que tu courois vagabond par le monde
Tu vins camper ton oſt au bord gauche de l'onde
De mon Loir, qui pour lors de ſes coutaux voiſins
Ne voyoit remirer en ſes eaux les raiſins:
Mais Pere, tout ſoudain que la terre nouuelle
Sentit tes pieds diuins qui marchoient deſſus elle,
(Miracle!) tout ſoudain fertile elle produit
La vigne heriſſée en fueilles & en fruit:
Où ta main fiſt prougner vne haute coutiere,
Qui de ton nom Denys eut nom la Denyſiere.
Pere, où me trainés-tu? que veux-tu plus de moy?
Et quoy? n'ay-ie pas, Pere, aſſez chanté de toy?
Euoé ie forcene, ah ie ſens ma poitrine
Chaude de gros bouillons de ta fureur diuine.
Ah Baſſar ie te voy, & tes yeux rougiſſans,
Et flottans ſur ton col tes cheueux blondiſſans.
I'ay perdu, Cuiſſe-né, mon vagabond courage
Qui ſuit ton ſaint orgie emporté de ta rage:
Ie ſens mon cœur trembler, tant il eſt agité
Des poignans aiguillons de ta diuinité:
Donne moy d'vne part ces cors & ces clochettes,
Ces tabours d'autre part, de l'autre ces ſonnettes:
Qu'vn beguin ſerpentin me ſerre les cheueux
Heriſſez de lierre & de vigne aux longs nœux,
Et que l'eſprit d'Æole en ſoufflant les tourmante
Comme la fueille eſparſe és cheſnes d'Erymante.
Il me ſemble en eſprit que de pieds mal-certains,
Sans meſure & ſans art mataſſinant des mains.

Danſant autour de moy les folles Edonides
Par les deſerts neigeux des riuages Hebrides,
Hurlant en voix aigue, & par force ioignant
Leurs chefs eſceruelez ſous le thyrſe poignant.
Et moy vague d'eſprit ſoufflant à groſſe haleine,
Conduit de trop de vin, ie cours parmi la plaine
A iambe chancelante, allant Chantre deuant
Ton Orgie ſacré qui mes pas va ſuiuant:
Orgie ton myſtere aux peuples admirable,
Caché dedans le fond d'vn panier venerable
Que porte vne Menade, & ſur lequel en vain
Vn homme luy mettroit pour le prendre la main,
Auant qu'il fuſt laué par ſept ou neuf ſoirées
Es ſources de Parnaſſe aux neuf Muſes ſacrées.
Ia la terre fremiſt ſous les pieds furieux,
Ia la nue poudreuſe oſte le iour aux yeux,
Tant les chãps ſont foulez des troupeaux des Euantes
Qui vont iuſques au Ciel les poudres eleuantes.
A leur fol arriuer les oiſeaux parmi l'air,
D'vn tel bruit eſtonnez ceſſent de plus voler,
Se cachant par les bois, & les feres troublées
De peur ſe vont tapir au profond des vallées,
Et les fleuues peureux du bruit eſmerueillez
Appellent ſous les eaux leurs peuples eſcaillez.
La Ieuneſſe & l'Amour & les Graces te ſuiuent:
Sans ta douce fureur les voluptez ne viuent:
Le ieu, la bonne chere & la dance te ſuit:
Quelque part où tu ſois le deſplaiſir s'enfuit,
Le chagrin & l'ennuy, plus ſoudain que la nue
Ne fuit du vent Boré la contraire venue.
Que diray plus de toy? d'vn nœud impatient
Tu vas hommes & Dieux ſous ton thyrſe liant.

Alme, pere, Denys, tu-es beaucoup à craindre,
Qui contrains vn chacun & nul te peut contraindre,
O Cuisse-né Bacchus, Mystiq, Hymenean,
Carpime, Euaste, Agnien, Manique, Lenean,
Euie, Euoulien, Baladin, Solitere,
Vangeur, Satyre, Roy, germe des Dieux, & pere
Martial, Nomian, Cornu, Vieillard, Enfant,
Pean, Nyctelian: Gange vit trionfant
Ton char enorgueilli de ta dextre fameuse,
Qui auoit tout conquis iusqu'à la mer gemmeuse:
Les Geans terre-nez ont senti ton pouuoir,
Tu fis vne mort dure à Penthé receuoir
Par les mains de sa mere, & transformas la taille
Des auares nochers en poissonneuse escaille,
D'hommes faits des Dauphins, & as encores fait
A Lycurge ennemi confesser son mesfait.
Rechanteray-ie encor ces trois filles Thebaines,
Qui mesprisans tes loix, virent leurs toiles pleines
De pampre suruenu, & fuyantes de nuit
Aux coins de leurs maisons, iettant vn petit bruit
Se virent tout soudain de leurs corps denuées,
Et en Chauues-souris estrangement muées?
Il vaut mieux les chanter que chanter le peché
Du Satyre, qui vit tout son dos escorché,
Et le deu chastiment du Prince de Mysie,
Et la punition du meschant Acrisie,
Qui se vit bien que tard, assez recompensé
Aux despens de son sang de t'auoir offensé.
Toy grãd, toy sainct, toy Dieu, tu flechis les riuieres,
Tu appaises les mers quand plus elles sont fieres:
Tu fis rouler le vin de maint rocher creué,
Et par toy le doux miel és chesnes fut trouué.

La Musique te doit : les peuples & les villes
Te doiuent leurs rampars & leurs reigles ciuiles:
La liberté te doit, qui aime mieux s'offrir
A la mort que se voir sous vn Tyran souffrir.
La verité te doit, & te doiuent encore
Toutes religions dont les Dieux on adore.
Tu rens l'homme vaillant, tu adioins au conseil
De celuy qui te croit vn pouuoir nompareil.
Par toy les Deuineurs troublez en leurs poitrines
Fremissent sous le roug de tes fureurs diuines:
Tu fais germer la terre, & de viues couleurs
Tu bigarres les prez orgueillis de leurs fleurs:
Tu desdaignes l'Enfer, tu restaures le monde
De ta longue ieunesse & de ta tresse blonde:
Tousiours vn sans estre vn, qui te fais & desfais,
Qui meurs de iour en iour, & si ne meurs iamais.
Par toy Pere, chargez de ta douce Ambrosie
Nous eleuons au Ciel l'humaine fantasie
Portez dedans ton char, & d'hommes vicieux
Purgez de ta liqueur osons monter aux Cieux,
Et du grand Iupiter nous assoir à la table.
Ie te salue, ô Roy, le Lychnite admirable
Des hommes & des Dieux, ie te salue encor
En faueur de Brinon, qui d'vne tasse d'or
Pleine de maluoisie, en sa maison t'appelle
Auec ton vieil Silene & ta mere Semele.

HYNNE IX.

DE LA MORT, A LOVYS DES MASVRES.

MAsures, desormais on ne peut inuenter
Nul argument nouueau qui soit bon à chanter,
Ou haut sur la trompette, ou bas dessus la Lyre:
Aux anciens la Muse a tout permis de dire,
Tellement qu'il ne reste à nous autres derniers
Sinon le desespoir d'ensuiure les premiers,
Et béant apres eux recognoistre leur trace
Faite au chemin frayé qui conduit sur Parnasse:
Lesquels iadis guidez de leur mere Vertu,
Ont tellement du pied ce grand chemin battu,
Qu'on ne voit auiourd'huy sur la docte pousiere
D'Helicon que les pas d'Hesiode & d'Homere,
D'Arate, de Nicandre, & de mille autres Grecs
Des vieux siecles passez, qui beurent à longs traits
Toute l'eau iusqu'au fond des filles de Memoire,
N'en laissans vne goute aux derniers pour en boire:
Qui maintenant confus à-foule à-foule vont
Chercher encor de l'eau dessus le double Mont:
Mais ils montent en vain: car plus ils y seiournent,
Et plus mourans de soif au logis s'en retournent.

Moy donc qui de long temps par eſpreuue ſçay bien
Qu'au ſommet de Parnaſſe on ne trouue plus rien
Pour eſtancher la ſoif d'vne gorge alterée,
Ie veux aller chercher quelque ſource ſacrée
D'vn ruiſſeau non touché, qui murmurant s'enfuit
Dedans vn beau vergier loin de gens & de bruit:
Source, que le Soleil n'aura iamais cognue,
Que les oiſeaux du Ciel de leur bouche cornue
N'auront iamais ſouillée, & où les paſtoureaux
N'auront iamais conduit les pieds de leurs taureaux.
Ie boiray tout mon ſaoul de ceſte onde pucelle,
Et puis ie chanteray quelque chanſon nouuelle,
Dont les accords ſeront, peut eſtre, ſi treſdous,
Que les ſiecles voudront les redire apres nous:
Et ſuiuant mon eſprit, à nul des vieux antiques
Larron, ie ne deuray mes chanſons poëtiques:
Car il me plaiſt pour toy de faire ici ramer
Mes propres auirons deſſus ma propre mer,
Et de voler au Ciel par vne voye eſtrange,
Te chantant de la Mort la non-dite loüange.
C'eſt vne grand' Déeſſe, & qui merite bien
Mes vers puis qu'elle fait aux hommes tant de bien.
Quand elle ne feroit que nous oſter des peines,
Et hors de tant de maux dont nos vies ſont pleines,
Sans nous reioindre à Dieu noſtre ſouu'rain Seigneur,
Encore elle nous fait trop de bien & d'honneur,
Et la deuons nommer noſtre mere amiable.
Où eſt l'homme çà-bas, s'il n'eſt bien miſerable,
Et lourd d'entendement qui ne vueille eſtre hors
De l'humaine priſon de ce terreſtre corps?
Ainſi qu'vn priſonnier qui iour & nuict endure
Les manicles aux mains, aux pieds la chaiſne dure,

Se doit bien resiouïr à l'heure qu'il se voit
Deliuré de prison: Ainsi l'homme se doit
Resiouïr grandement, quand la mort luy deslie
Le lien qui serroit sa miserable vie,
» Pour viure en liberté: car on ne sçauroit voir
» Rien çà bas qui ne soit par naturel deuoir
» Esclaue de labeur: non seulement nous hommes
» Qui vrais enfans de peine & de misere sommes,
Mais le Soleil, la Lune & les Astres des Cieux
Font auecques trauail leur tour laborieux:
La mer auec trauail deux fois le iour chemine:
La terre tout ainsi qu'vne femme en gesine
(Qui pleine de douleur met au iour ses enfans)
Ses fruits auec trauail nous produit tous les ans:
Ainsi Dieu l'a voulu, à fin que seul il viue
Affranchi du labeur qui la race chetiue
Des humains va rongeant de soucis langoureux.
Pource l'homme est bien sot, ainçois bien malheureux
Qui a peur de mourir, & mesmement à l'heure
Qu'il ne peut resister que soudain il ne meure.
Se mocqueroit-on pas de quelque combatant,
Qui dans le camp entré s'iroit espouuantant
Ayant sans coup ruer le cœur plus froid que glace,
Voyant tant seulement de l'ennemy la face?
Puis qu'il faut au marchant sur la mer voyager,
Est-ce pas le meilleur sans suiure le danger
Retourner en sa terre & reuoir son riuage?
Puis qu'on est resolu d'accomplir vn voyage
Est-ce pas le meilleur de bien tost mettre fin
(Pour regaigner l'hostel) aux labeurs du chemin?
De ce chemin mondain qui est dur & penible,

Eſpineux, raboteux, & faſcheux au poſſible,
Maintenant large & long, & maintenant eſtroit,
Où celuy de la Mort eſt vn chemin tout droit,
Si certain à tenir, que ceux qui ne voyent goute
Sans fourvoyer d'vn pas n'en faillent point la route?
Si les hommes penſoient à par-eux quelquefois
Qu'il nous faut tous mourir, & que meſmes les Rois
Ne peuuent euiter de la Mort la puiſſance,
Ils prendroient en leurs cœurs vn peu de patience.
Sommes-nous plus diuins qu'Achille ny qu'Aiax,
Qu'Alexandre ou Ceſar, qui ne ſe ſceurent pas
Defendre du treſpas, bien qu'ils euſſent en guerre
Reduite ſous leurs mains preſque toute la terre?
Beaucoup ne ſçachans point qu'ils ſont enfans de Dieu,
Pleurent auant partir, & s'attriſtent au lieu
De chanter hautement le Pean de victoire,
Et penſent que la Mort ſoit quelque beſte noire
Qui les viendra manger, & que dix mille vers
Rongeront de leurs corps les os tous deſcouuers,
Et leur teſt qui doit eſtre en vn coin ſolitaire
L'effroyable ornement d'vn ombreux cimetaire.
Chetif, apres la mort le corps ne ſent plus rien:
En vain tu es peureux, il ne ſent mal ny bien
Non plus qu'il faiſoit lors que le germe à ton pere
N'auoit enflé de toy le ventre de ta mere.
Telephe ne ſent plus la playe qu'il receut
D'Achille quand Bacchus en tombant le deceut:
Et des coups de Paris plus ne ſe ſent Achille,
Plus Hector ne ſent rien ny ſon frere Troïle.
C'eſt le tout que l'eſprit qui ſent apres la mort:
Selon que le bon œuure ou le vice le mord:

C'eſt le tout que de l'ame, il faut auoir ſoin d'elle.
D'autant que Dieu l'a faite a iamais immortelle:
Il faut trembler de peur que par faits vicieux
Nous ne la banniſſions de ſa maiſon, les cieux,
Pour endurer apres vn exil treſmoleſte,
Abſente du regard de ſon Pere celeſte:
Et ne faut de ce corps auoir ſi grand ennuy
Qui n'eſt que ſon valet & ſon mortel eſtuy,
Brutal, impatient, de nature maline,
Et qui touſiours repugne à la raiſon diuine.
Pource il nous faut garder de n'eſtre ſurmontez
Des traiſtres hameçons des faulſes voluptez,
Qui nous plaiſent ſi peu qu'en moins d'vn ſeul quart d'heure
Rien fors le repentir d'elles ne nous demeure.
Il ne faut pas humer de Circe les vaiſſeaux,
De peur que transformez en Tigres ou Pourceaux,
Nous ne puiſſions reuoir d'Ithaque la fumée,
Du Ciel noſtre demeure à l'ame accouſtumée,
Où tous nous faut aller, non chargez du fardeau
D'orgueil, qui nous feroit perir noſtre bateau
Ains que venir au port, mais chargez d'eſperance,
Pauureté, nudité, tourment, & patience,
Comme eſtans vrais enfans & diſciples de Chriſt,
Qui viuant nous bailla ce chemin par eſcrit,
Et marqua de ſon ſang ceſte voye treſſainte,
Mourant tout le premier pour nous oſter la crainte.
O que d'eſtre ia morts nous ſeroit vn grand bien,
Si nous conſiderions que nous ne ſommes rien
Qu'vne terre animée & qu'vne viuante ombre,
Le ſuiet de douleur, de miſere, & d'encombre:
Voire & que nous paſſons en miſerables maux

Le reſte (ô creue-cœur!) de tous les animaux.
Non pour autre raiſon Homere nous égale
A la fueille d'Hyuer qui des arbres deuale,
Tant nous ſommes chetifs & pauures iournaliers,
Receuans ſans repos maux ſur maux à milliers,
Comme faits d'vne maſſe impuiſſante & debile.
Pource ie m'esbahis des paroles d'Achille,
Qui dit dans les Enfers, qu'il aimeroit trop mieux
Eſtre vn pauure valet & iouir de nos Cieux,
Que d'eſtre Roy des morts: certes il faut bien dire
Que contre Agamemnon auoit perdu ſon ire,
Et que de Briſeis plus ne ſe ſouuenoit,
Et que plus ſon Patrocle au cœur ne luy venoit,
Qui tant & tant de fois luy donnerent enuie
De mourir de deſpit, pendant qu'il fut en vie.
Ou bien s'il euſt ouy l'vn des Sages, qui dit
„ Que l'homme n'eſt ſinon durant le temps qu'il vit
„ Qu'vne mutation qui n'a conſtance aucune,
„ Qu'vne proye du temps, qu'vn iouët de Fortune:
Il n'euſt voulu çà-haut renaiſtre par deux fois
Non pour eſtre valet, mais le plus grand des Rois.
Maſures, on dira que toute choſe humaine
Se peut bien recouurer, terres, rentes, domaine,
Maiſons, femmes, honneurs, mais que par nul effort
On ne peut recouurer l'ame quand elle ſort,
Et qu'il n'eſt rien ſi beau que de voir la lumiere
De ce commun Soleil, qui n'eſt ſeulement chere
Aux hõmes ſains & forts, mais aux vieux chargez d'ans,
Perclus, eſtropiats, catarreux, impotans.
Tu diras que touſiours tu vois ces Platoniques,
Ces Philoſophes pleins de propos magnifiques,

Dire bien de la Mort: mais quand ils ſont ia vieux,
Et que le ſiot mortel leur nouë dans les yeux,
Et que leur pied tremblant eſt deſia ſur la tombe,
Que la parole graue & ſeuere leur tombe,
Et commencent en vain à gemir & pleurer,
Et voudroient, s'ils pouuoient, leur treſpas differer.
Tu me diras encor que tu trembles de crainte
D'vn batelier Charon, qui paſſe par contrainte
Les ames outre l'eau d'vn torrent effroyant,
Et que tu crains le Chien à trois voix aboyant,
Et les eaux de Tantal' & le roc de Siſyphe,
Et des cruelles Sœurs l'abominable griffe,
Et tout cela qu'ont feint les Poëtes là-bas
Nous attendre aux Enfers apres noſtre treſpas.
Quiconques dis ceci, pour-Dieu qu'il te ſouuienne
Que ton ame n'eſt pas Payenne mais Chreſtienne,
Et que noſtre grand Maiſtre en la Croix eſtendu
Et mourant, de la Mort l'aiguillon a perdu,
Et d'elle maintenant n'a fait qu'vn beau paſſage
A retourner au Ciel pour nous donner courage
De porter noſtre croix, fardeau leger & doux,
Et de mourir pour luy comme il eſt mort pour nous,
Sans craindre, comme enfans, la nacelle infernale,
Le rocher d'Ixion & les eaux de Tantale,
Et Charon, & le Chien Cerbere à trois abois,
Deſquels le ſang de Chriſt t'affranchit en la Croix,
Pourueu qu'en ton viuant tu luy vueilles complaire,
Faiſant ſes mandemens qui ſont aiſez à faire:
Car ſon ioug eſt plaiſant, gracieux & leger,
Qui le dos nous ſoulage en lieu de le charger.
» *S'il y auoit au monde vn eſtat de durée,*
» *Si quelque choſe eſtoit en la terre aſſeurée,*

„ Ce ſeroit vn plaiſir de viure longuement:
„ Mais puis qu'on n'y voit rien qui ordinairement
„ Ne ſe change & rechange, & d'inconſtãce abõde,
„ Ce n'eſt pas grand plaiſir que de viure en cemõde:
Nous le cognoiſſons bien, qui touſiours lamentons
Et pleurons auſſi toſt que du ventre ſortons,
Comme preſagians par naturel augure
De ce logis mondain la miſere future.
Non pour autre raiſon les Thraces gemiſſoient
Pleurans piteuſement quand les enfans naiſſoient:
Et quand la mort mettoit quelcun d'eux en la biere,
L'eſtimoient bien-heureux, comme franc de miſere.
Iamais vn ſeul plaiſir en viuant nous n'auons:
Quand nous ſommes enfans, debiles nous viuons
Marchans à quatre pieds: & quand le ſecond âge
Nous vient encottonner de barbe le viſage,
Lors la mer des ennuis ſe desborde ſur nous,
Qui de noſtre raiſon démanche à tous les coups
Le gouuernal, veincu de l'onde renuerſée,
En diuerſes façons troublant noſtre penſée.
L'vn veut ſuiure la guerre & tenir ne s'y peut:
L'autre la marchandiſe, & tout ſoudain il veut
Deuenir marinier, puis apres ſe veut faire
De quelque autre meſtier au marinier contraire:
Ceſtui-ci veut l'honneur, ceſtui-là le ſçauoir,
Ceſtuy aime les champs, ceſtuy-là ſe fait voir
Le premier au Palais, & ſue à toute peine
Pour auoir la faueur du peuple qui eſt vaine.
Mais ils ont beau courir: car Vieilleſſe les ſuit,
Laquelle en moins d'vn iour, enuieuſe, deſtruit
La ieuneſſe, & contraint que leur vigueur s'en-aille
Se conſommant en l'air ainſi qu'vn feu de paille,

Et n'apparoiſſent plus cela qu'ils ont eſté,
Non plus qu'vne fleurette apres le chaud Eſté.
Adonc la Mort ſe ſied deſſus leur blanche teſte,
Qui demande ſa debte & la veut auoir preſte:
Ou bien ſi quelques tours, pour leur faire plaiſir,
Les ſouffre dans le lict languir tout à loiſir,
Si eſt-ce que ſoudain apres l'vſure grande
D'yeux, de bras, ou de pieds, ſa debte redemande,
Et veut auec l'vſure auoir le principal:
Ainſi pour viure trop leur vient mal deſſus mal.
Pour-ce à bon droit diſoit le Comique Menandre,
„ *Que touſiours Iupiter en ieuneſſe veut prendre*
„ *Ceux qu'il aime le plus, & ceux qu'il n'aime pas*
Les laiſſe en cheueux blācs long tēps viure çà-bas.
Auſſi ce grand ſainct Paul iadis deſiroit eſtre
Deſlié de ſon corps pour viure auec ſon Maiſtre,
Et ia luy tardoit trop qu'il n'en ſortoit dehors
Pour viure auecque Chriſt le premice des morts.
On dit que les humains auoient au premier âge
Des Dieux receu la vie en eternel partage,
Et ne mouroient iamais: toutefois pleins d'ennuy
Et de ſoucis viuoient comme ils font auiourd'huy.
Leur langue à Iupiter accuſa Promethée
De la flame du feu qu'il luy auoit oſtée,
Et adonques ce Dieu pour les recompenſer
De tel accuſement, ne peut iamais penſer
Plus grand don que la Mort, & leur en fiſt largeſſe
Pour vn diuin preſent, comme d'vne Déeſſe.
Auſſi grans que la terre il luy fiſt les deux bras
Armez d'vne grand' faulx, & les pieds par à-bas
Luy calſeutra de laine, à fin qu'ame viuante
Ne peuſt ouir le bruit de ſa trace ſuiuante.

Il ne luy fist point d'yeux, d'oreilles ny de cœur,
Pour n'estre pitoyable en voyant la langueur
Des hommes, & pour estre à leur triste priere
Tousiours sourde, arrogante, inexorable, & fiere:
Pource elle est toute seule entre les immortels,
Qui ne veut point auoir de temples ny d'autels,
Et qui ne se flechist d'oraison ny d'offrande.
Par expres mandement le grand Dieu luy cõmãde
Tuer premier les bons, & de les enuoyer
Incontinent au Ciel, pour le digne loyer
De n'auoir point commis encontre luy d'offense:
Puis à la race humaine il fist vne defense
De iamais n'outrager les hommes endormis,
Soit de nuit soit de iour fussent leurs ennemis,
D'autant que le Sommeil est le frere de celle
Qui l'ame reconduit à la vie eternelle,
Où plus elle n'endure auec son Dieu là-haut
Ny peine ny souci, ny froidure ny chaut,
Procés ny maladie: ains de tout mal exempte
De siecle en siecle vit bien-heureuse & contente
Aupres de son facteur, non plus se renfermant
En quelque corps nouueau, ou bien se transformant
En estoile, ou vagant par l'air dans les nuages,
Ou voletant çà-bas dans les deserts sauuages
(Comme beaucoup ont creu) mais en toute saison
Demourant dans le Ciel son antique maison,
Pour contempler de Dieu l'eternelle puissance,
Les Démons, les Herôs & l'Angelique essence,
Les Astres, le Soleil, & le merueilleux tour
De la voûte du Ciel qui nous cerne à l'entour,
Se contentant de voir dessous elle les nuës,
La grande mer flottante, & les terres cognues,

Sans plus y retourner : car à la verité
Bien peu se sentiroit de ta benignité
(O gracieuse Mort) si pour la fois seconde
Abandonnoit le Ciel, & reuenoit au monde.
Aussi dans ton lien tu ne la peux auoir
Qu'vn coup, bien que ta main estende son pouuoir
En cent mille façons sur toute chose née:
» *Car naissans nous mourons: telle est la destinée*
» *Des corps suiets à toy, qui tiens tout, qui prens tout,*
Qui n'as en ton pouuoir certaine fin ne bout:
Et ne fust de Venus l'ame generatiue,
Qui tes fautes repare, & rend la forme viue,
Le monde periroit, mais son germe en refait
Autant de son costé que ton dard en desfait.
Que ta puissance (ô Mort) est grande & admirable!
Rien au monde par toy ne se dit perdurable:
Mais tout ainsi que l'onde à val des ruisseaux fuit
Le pressant coulement de l'autre qui la suit,
» *Ainsi le temps se coule, & le present fait place*
» *Au futur importun qui les talons luy trace.*
» *Ce qui fut, se refait: tout coule comme vne eau*
» *Et rien dessous le Ciel ne se voit de nouueau:*
Mais la forme se change en vne autre nouuelle,
Et ce changement-là, Viure, au monde s'appelle,
Et Mourir, quand la forme en vne autre s'en-va.
Ainsi auec Venus la Nature trouua
Moyen de r'animer par longs & diuers changes
(La matiere restant) tout cela que tu manges:
» *Mais nostre ame immortelle est tousiours en vn lieu*
» *Au change non suiette, assise aupres de Dieu,*
» *Citoyenne à iamais de la ville etherée,*
» *Qu'elle auoit si long temps en ce corps desirée.*

Ie te salue heureuse & profitable Mort,
Des extremes douleurs medecin & confort:
Quand mon heure viendra, Déesse ie te prie
Ne me laisse long temps languir en maladie
Tourmenté dans vn lict : mais puis qu'il faut mourir
Donne moy que soudain ie te puisse encourir,
Ou pour l'honneur de Dieu, ou pour seruir mon Prince,
Naure poitrine ouuerte au bord de ma prouince.

HYNNE X.

HYNNE X.

DE MERCVRE, A CLAVDE BINET, BEAVVAISIN.

ENcore il me restoit entre tant de malheurs
Que la vieillesse apporte, entre tant de douleurs
Dont la goute m'assault pieds, iambes & ioincture,
De chanter ia vieillard les mestiers de Mercure:
Ie les diray pourtant, encor que mon poil blanc
Esteigne autour du cœur la chaleur de mon sang.
Car il ne veult souffrir que ma lente vieillesse
M'engourdisse en vn lict enervé de paresse,
A fin que mon vieil âge acquiere autant d'honneur
Que mon premier s'acquist de bruit & de bon-heur.
Ie diray ses serpens, ie diray sa houssine,
Ses ailerons entez dessus sa capeline,
Ses talonniers dorez qui le portent deuant
Les plus roides courriers des foudres & du vent,
Quand viste entre deux airs affublé d'vn nuage
De Iupiter apporte aux hommes le message,
Cà bas volant à fleur sur l'humide & le sec:
Dieu à qui l'âge antique a doré tout le bec,
» *Pour monstrer qu'aisément l'eloquente parole*
» *Persuadant l'esprit dedans le cœur s'en-vole,*
» *Et que rien n'est si fort qu'il ne soit combatu*

» Par la voix dont le charme eſt d'extreme vertu,
» Et que par le couſteau de la langue emplumée
» On fait plus en vn iour, qu'en cent ans vne armée.
Ie diray lors que Maie Atlantide enfanta
Son petit Mercurin, que tout chaut le porta
Dans vne peau de bouc à Iupiter ſon pere,
Ioyeux de veoir ſon germe, & rembraſſant la mere,
Luy ſouuint du plaiſir que premier il receut
Quand elle d'vn grand Dieu vn autre Dieu conceut:
Puis en vidant deux fois ſa nectareuſe coupe,
Tout gaillard appella ſon Aigle, auquel il coupe
Des ailes le fin bout, deſcourtant ſon oiſeau,
Pour les couldre au bonnet du petit Mercureau.
Du reſte il en ourdit des talonniers, qu'il boute
Aux talons de ſon fils pour mieux fendre la route
Des cieux, qui come vn Pã de beaux yeux ſõt couuers,
Et pour deſcendre en bas au plus creux des enfers:
Courrier aux dieux d'enhault & d'embas agreable,
Ayant amy des deux ſoubs l'enfer effroyable
Vn Palais comme au Ciel, pres celuy de Pluton
Où ſe couche au portail l'engeance d'Alecton,
Qui te fait reuerence alors que tu ameines
Nos ames voir de Styx les bourbeuſes areines,
Et quand le vieil Charon ſeruiteur de la Mort
En ſa gõdole aſſis nous paſſe à l'autre bort.
Puis rongna de ſon Aigle & le bec & la ſerre:
La rongnure en ſa main ſoigneuſement il ſerre,
Qu'il couſit aux dix bords des ongles du garſon
Pour rauir & piller & prendre en la façon
De ces corbeaux de Court, qui maſquez d'impudence
Pillent les biens d'autruy ſans nulle conſcience.
C'eſt pourquoy leurs maiſons ne durẽt pas long temps,

Et leurs fils desbauchez perdent en vn prin-temps
Le labeur mal-acquis de leurs peres, & comme
Le pere a deterré le simple Gentil-homme
Par procez embrouillé, les fils en sont vangeurs,
Et des biens paternels goulpilleurs & mangeurs,
» Ou les vendent du tout quoy que le meschant face,
» Iamais le bien n'arriue à sa troisiesme race,
» Soit que Dieu le permette, ou que le flot mondain
» Toute chose mortelle engloutisse en son sein,
» Soit que pour conseruer toute espece eternelle
» La matiere tousiours cherche forme nouuelle.
Il n'auoit pas trois iours qu'il desroba les beufs
D'Apollon qui paissoient sur les replis herbeus
D'Olympe flamboyant, les tirant par la queuë,
Afin que de leur pas la trace ne fust veuë:
Puis d'ennemis iurez deuindrent bons amis,
Et lors petit larron à ce Dieu tu promis
De luy donner ta Lyre en voûte contrefaicte,
(Ainsi ferme alliance entre vous deux fut faicte)
Et ne l'abandonner soit de iour soit de nuict,
Non plus qu'vn bon archer son Prince qu'il cõduict.
Il n'auoit pas huict iours que son pere le meine
Trouuer Pan le fluteur sur le mont de Cylene,
Afin de luy apprendre à sonner vn tel son
Que les deux bouts du Monde ouyssent sa chanson.
Bõ disciple en deux iours en sceut plus que sõ maistre.
Iupiter en son cœur se resiouissoit d'estre
Pere d'vn tel enfant: tous deux s'en-vont de là
Veoir luiter les Spartains: tout son corps il huilla
De masle huille d'Olif, & dessus sa chair nuë
Sema pour l'encrouster vne poudre menuë.
Contre le plus puissant ce garçon s'aburta,

De bras forts & nerueux à bas le culbuta,
Luy faisant imprimer le sablon de l'eschine,
Comme vn pin que le vent abat dés la racine.
Puis ils allerent veoir les foires & marchez
Pour sçauoir le trafic & les mestiers cachez
Des marchans pour le gain, artifices, pratiques
De toutes sortes d'arts qu'on apprend aux boutiques.
Il deuint en vn iour sçauant en tel mestier,
Maquignon, reuendeur, afronteur, couratier,
Subtil & cauteleux comme vn Dieu de soupplesse
Appris dés le berceau au trafic de finesse.
Apres d'vn alquemiste il alla veoir fumer
Les fourneaux qui font l'hõme & son bien consomer,
Marotte des plus fins, vne sotte esperance
Qui trompe les plus cauts d'vne vaine apparence:
Il cognut le salpestre & tous les vegetaux,
Antimoine, arsenic, vitriol & metaux,
Tines, cuues, bassins, & creusets & coupelle,
Et l'argent prompt & vif qui de son nom s'appelle,
Vases, coffres, & pots bien vernis & plombez,
Fiolles aux longs cols contre elles recourbez,
Meubles d'vn alquemiste abusé de sotise,
Qui soy mesme deçoit par sa folle entrepriſe:
Puis au Ciel s'en retourne afin d'accompagner
Le Soleil, & de loin sa course n'esloigner.
C'est toy qui de ta verge endors les yeux de l'hõme,
Les desbouches apres & rebouches du somme,
Et luy fais sommeillant du soir iusqu'au matin
Le rauy de soy-mesme apprendre son Destin.
C'est toy Prince qui rends nos esprits tres-habiles
A trouuer vne yssue aux choses difficiles,
Ambassadeur, agent, qui ne crains les dangers,

Soit de terre ou de mer, ou de Rois eſtrangers,
Touſiours en action, ſans repos, ny ſans treſues,
Pourueu que ton labeur entrepris tu acheues.
C'eſt toy qui des mortels aiguiſant les cerueaux
Les pouſſes à trouuer mille meſtiers nouueaux,
A comprendre du Ciel la diuine ſcience,
Et les autres cognus par longue experience.
» *La peine la ſueur touſiours marchent deuant:*
» *L'homme par le labeur meditant & reſuant*
» *Et ſe rongeant ſoy-meſme en repenſant inuente*
» *Toutes choſes: ainſi que Iupiter enſante*
» *Pallas de ſon cerueau, il enfante du ſien,*
» *Et ſe fait ſeul autheur de ſon mal & ſon bien.*
Courrier ie te ſaluë, & tes vertus cognues,
Seigneur des carrefours, des places & des rues,
Tresbon entre les bons, & qui mauuais effais
Verſes quand tu es ioint auecques les mauuais,
Alquemiſte, marchant, couratier & le Prince
De ceux qui ont les mains ſubiettes à la pince,
Bazané, fantaſtic, retiré, ſonge-creux,
Aux pieds touſiours au guet, aux poulces dangereux.
Tu es de Iupiter l'eſprit & l'interprete,
Des ſonges coniecteur, ariole & profete,
Dont la viue vertu paſſe & coule par tout
Les membres du grand corps fini ſans auoir bout.
Eſt-il rien en ce Monde où Mercure ne paſſe
Volant au Ciel là haut & ſoubs la terre baſſe?
Tu es des charlatans le ſeigneur, & de ceux
Qui les peuples béans amuſent autour d'eux,
Vendeurs de theriaque, & de ceux qui aux places
Iouants des gobelets font tours de paſſe-paſſes,
Et de ceux qui iugeants és lignes de la main

D'vn babil effronteur vont mendiant leur pain.
Ce fut toy bon fluteur qui du haut d'vne roche
Endormis & tuas de ſa ſerpette croche
Le paſteur de Iunon, qui ſa vache gardoit
Et de cent yeux veillant paiſtre la regardoit:
Qui depuis ſur le Nil de temples decorée
De vœus, d'encens, d'autels fut Déeſſe honorée
Aupres de ſon Oſire, ou de ſon front cornu
La terre regardant ſe lechoit le pied nu,
Comme elle qui l'Egypte endoctrina d'adreſſe
D'embraſſer le labeur & fuir la pareſſe,
Les terres cultiuer d'vn art laborieux.
» Pour profiter à tous les hommes ſe font Dieux.
Ce fut toy qui premier effondras la Tortue,
Faiſant de chaque trippe vne corde menue
Qui ſonnoit ſoubs le poulce, & le dedans oſté,
De ſon doz eſcaillé tu fis ton Luth voûté
Large, creux & ventru, où comprimé s'entonne
L'air qui ſortant dehors par les cordes reſonne.
Ce fut toy qui guidas les accords & la main
D'Amphion architecte, autheur du mur Thebain,
Quand les rochers danſans ſautoient apres ſa trace
Suiuant le ſon qui reſte encores en leur race,
Et les fit arrenger d'eux meſmes ſur le mur.
» La Muſique adoucit vn cœur tant ſoit il dur.
Ce fut toy qui de nuict abandonnant ſa ville
Conduis le vieil Priam en la tente d'Achille,
Prince inſolent & fier, pour racheter Hector
Son fils, par la rançon des larmes & de l'or:
Puis trompant l'oſt des Grecs ramenas ſans outrage
Le bon pere reuoir ſon loyal heritage
» Tant peult l'affection d'vn bon pere griſon.

„ Perdant ſon fils aiſné ſouſtien de ſa maiſon.
C'eſt toy qui donne crainte aux villes enfermées,
Et qui volant de nuict ſur le haut des armées,
Apportes de ton pere vne menace aux Rois
Qui forcent la Iuſtice & corrõpent les lois,
Trop acharnez au ſang, trop ardans aux batailles
Pour gaigner d'vn chaſteau quelques froides murailles.
Vne Comete rouſſe en feux prodigieux
Suit tes talons de pres, eſpouuantail des yeux,
Qui ſes cheueux rebours en vn trouſſeau retrouſſe,
Signe que Iupiter au peuple ſe courrouce.
Donne moy que ie puiſſe à mon aiſe dormir
Les longues nuicts d'hyuer, & pouuoir affermir
Mes iambes & mes bras debiles par la goutte.
Enten moy de ton Ciel & ma priere eſcoute,
Et pour recompenſer celuy qui t'a chanté,
Donne luy bon eſprit, richeſſes & ſanté.
BINET ſom d'Apollon, dont la viue eloquence
Flate mon mal d'eſpoir, mon procez d'aſſeurance,
Au lieu de tes beaux vers, du trafic de noſtre art,
Des honneurs de Mercure icy ie te fay part:
Voila quel eſt le fruit de noſtre marchandiſe,
Qui au ſeul prix d'honneur ſe vend, s'eſchange, & priſe.

PARAPHRASE SVR TE DEVM LAVdamus, &c.

Seigneur Dieu nous te louons,
Et pour seigneur nous t'auoüons:
Toute la terre te reuere
Et te confesse eternel pere.
Toutes les puissances des Cieux,
Tous les Archanges glorieux,
Cherubins, Seraphins te prient,
Et sans cesse d'vne voix crient:
Le Seigneur des armes est saint,
Le Seigneur des armes est craint:
Le Ciel & la Terre est remplie
Du los de sa gloire accomplie.
Les saints Apostres honorez,
Les Martyrs de blanc decorez,
La troupe de tant de Prophetes
Chantent tes louanges parfaites.
L'Eglise est par tout confessant
Toy pere grand Dieu tout-puissant,
De qui la Maiesté immense
N'est que vertu, gloire & puissance.
Et ton fils de gloire tout plein,
Venerable, vnique & certain,
Et le sainct Esprit qui console
Les cœurs humains de ta parole.

CHRIST eſt Roy de gloire en tout lieu,
CHRIST eſt l'eternel fils de Dieu,
Qui pour oſter l'homme de peine
A pris chair d'vne vierge humaine.
Il a veincu par ſon effort
L'aiguillon de la fiere Mort,
Ouurant la maiſon eternelle
A toute ame qui eſt fidele.
Il eſt à la dextre monté
De Dieu pres de ſa maieſté,
Et là ſa ferme place il fonde
Iuſqu'à tant qu'il iuge le monde.
O Chriſt eternel & tout bon,
Fay à tes ſeruiteurs pardon,
Que tu as par ta mort amere
Racheté de rançon ſi chere.
Fay nous enroller, s'il te plaiſt,
Au nombre du troupeau qui eſt
De tes eſleuz, pour auoir place
En Paradis deuant ta face.
Las! ſauue ton peuple, ô Seigneur,
Et le beny de ton bon-heur,
Regis & ſouſtien en tout âge
Ceux qui ſont de ton heritage.
Nous te beniſſons tous les iours,
Et de ſiecle en ſiecle touſiours,
Pour mieux celebrer ta memoire,
Nous chantons ton nom & ta gloire.
O Seigneur Dieu, ſans t'offenſer
Ce iour icy puiſſe paſſer,
Et par ta ſaincte grace accorde
A nos pechez miſericorde.

Seigneur tout benin & tout dous
Respan ta pitié dessur nous,
Ainsi qu'en ta douce clemence
Auons tousiours nostre esperance.
En toy Seigneur nous esperons,
T'aimons, prions, & adorons:
Car ceux en qui ta grace abonde,
N'iront confus en l'autre Monde.

HYNNE XII.

DES PERES DE FAMILLE, A S. BLAISE.

Sur le chant, Te rogamus audi nos.

Sainct Blaise, qui vis aux Cieux
Comme vn Ange precieux,
Si de la terre où nous sommes,
Tu entens la voix des hommes,
Recevant les vœux de tous,
Ie te prie, escoute nous.
Ce iourd'huy que nous faisons
A ton autel oraisons
Et processions sacrées
Pour nous, nos bleds, & nos prées,
Chantans ton Hynne à genous,
Ie te prie, escoute nous.
Chasse loin de nostre chef
Toute peste & tout meschef,
Que l'air corrompu nous verse,
Quand la main de Dieu diuerse
Respand sur nous son courrous:
Ie te prie, escoute nous.
Garde nos petits troupeaux,
Laines entieres & peaux,
De la ronce dentelée,
De tac & de clauelée,
De morsonture & de tous:

Ie te prie, eſcoute nous.
Que touſiours accompaignez
Soient de maſtins rechignez,
Le iour allant en paſture,
Et la nuict en leur cloſture,
De peur de la dent des Loups:
Ie te prie, eſcoute nous.
Si le Loup de ſang ardent
Prend vn Mouton en ſa dent,
Quand du bois il ſort en queſte,
Huans tous apres la beſte,
Que ſoudain il ſoit recous:
Ie te prie, eſcoute nous.
Garde qu'en allant aux champs,
Les larrons qui ſont meſchans,
Ne deſrobent fils ne mere:
Garde les de la vipere,
Et d'aſpics au ventre rous:
Ie te prie, eſcoute nous.
Que ny Sorcier ny poiſon
N'endommagent leur toiſon
Par parole ou par breuuage:
Qu'ils paſſent l'Eſté ſans rage,
Que l'Autonne leur ſoit dous:
Ie te prie, eſcoute nous.
Garde nous de trop d'ardeurs,
Et d'exceſſiues froideurs:
Donne nous la bonne année,
Force bleds, force vinée,
Sans fiebure, rongue ne clous:
Ie te prie, eſcoute nous.
Garde nos petits vergers,

Et nos iardins potagers,
Nos maiſons & nos familles,
Enfans, & femmes, & filles,
Et leur donne bons eſpous:
Ie te prie, eſcoute nous.
Garde Poulles & Pouſſins
De Renards & de larcins:
Garde ſauues nos Auettes,
Qu'ils portent force fleurettes
Touſiours en leurs petits trous:
Ie te prie, eſcoute nous.
Fay naiſtre force boutons
Pour engraiſſer nos Moutons,
Et force fueille menue,
Que paiſt la troupe cornue
De nos Chéures & nos Boucs:
Ie te prie, eſcoute nous.
Chaſſe la guerre bien loing:
Romps les armes dans le poing
Du ſoldat qui frappe & tue
Celuy qui tient la charrue,
Mangeant ſon bien en deux coups:
Ie te prie, eſcoute nous.
Que le plaideur grippe-tout
Par proces qui ſont ſans bout,
N'enueloppe le bon homme,
Qui chiquanant ſe conſomme,
Puis meurt de faim & de pous:
Ie te prie, eſcoute nous.
Que l'impudent vſurier,
Laiſſant l'intereſt premier,
N'aſſemble point ſans meſure

Vsure dessus vsure,
Pour rauir son petit clous:
Ie te prie, escoute nous.
Garde nos petits ruisseaux
De fouillure de Pourceaux,
Nuz pour engraisser leur pance:
Pour eux tombe en abondance
Le Glan des Chesnes secous:
Ie te prie, escoute nous.
Nos Genices au Printemps
Ne sentent Mousches ne Tans:
Enflent de laict leurs mamelles:
Que pleines soient nos faicelles
De fourmages secs & mous:
Ie te prie, escoute nous.
Nos Bouuiers sans murmurer
Puissent la peine endurer,
Bien repeus à nostre table:
Soient les Bœufs dedans l'estable
Tousiours de fourrages saouls:
Ie te prie, escoute nous.
Chasse loin les paresseux:
Donne bon courage à ceux
Qui trauaillent, sans blesseure
De congnee, & sans morseure
De Chiens enragez & fous:
Ie te prie, escoute nous.
Bref, garde nous de terreurs,
Et de Paniques fureurs,
Et d'illusion estrange,
Et de feu sacré, qui mange
Membres, artcres, & pouls:

Ie te prie, eſcoute nous.
Donne que ceux qui viendront
Prier ton nom, & tendront
A ton autel leurs offrandes,
Iouyſſent de leurs demandes
De tous leurs pechez abſous:
Ie te prie, eſcoute nous.
Sainct Blaiſe, qui vis aux Cieux
Comme vn Ange precieux,
Si de la terre où nous ſommes,
Tu entens la voix des hommes,
Receuant les vœux de tous,
Ie te prie, eſcoute nous.

HYNNE XIII.

DE SAINCT ROCH.

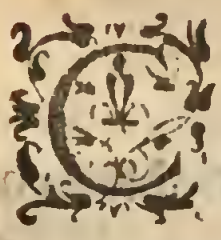
SVs ſerrons nous les mains, ſus marchõs en danſant,
Le Luth ne ſoit muet, le pied ſoit bondiſſant
A pas entrecoupez, & pouſſons dans la nuë,
Guidez par le Cornet, vne poudre menuë.
Que les enfans de chœur, que les chantres deuant
Nous monſtrent le chemin, nous les irons ſuyuant
De l'eſprit & des yeux, contrefaiſant la dance
Qu'ils nous auront marqué aux loix de leur cadãce.
Regardons les partir en leurs blancs ſurpelis,
Au chef enuironné de Roſes & de Lis,
Tondus iuſques au front: mais voyons ie vous prie
Les freres enroolez en noſtre confrairie,
Ayant tous l'eſtomac de Gyrlandes enceinct,
Laiſſer vuide boutique & venir veoir le Sainct,
Afin de luy offrir leurs deuotes offrandes
Pour impetrer de Dieu leurs vœus & leurs demandes.
Les vieillards de baſtons leurs iambes appuyez
Sont exempts du chemin, & les corps ennuyez
De longue maladie, & celles que Lucine
La mere des humains accompagne en gezine,

Et celles au ſang froid dont le cheueu blanchi
A plus de ſoixante ans de carriere franchi.
Celles qui par les mains d'vn nopcier Hymenee
Ont verſé ſur le col leurs cheueux ceſte annee,
Ny les hommes diſpos ny les forts iouuenceaux,
Dont le ſang chaud & vif s'eſcoule par ruiſſeaux
Par les veines du corps, n'auront point de merite,
S'ils ne font le chemin, car la traicte eſt petite,
Soit que partions au ſoir quand le iour eſt coullé,
Soit au matin à ieun ains qu'auoir auallé
De l'humide & du ſec, ou ſoit à la veſpere
Quand le faucheur laſſé retourne de la pree.
Mon Dieu, que de rochers pierreux & raboteux
D'Antres entrecoupez dont les ſommets venteux
Cachent deſſoubs leurs pieds vne vaſte campagne
De ſablon que la peur & l'horreur accompagne!
Qui guidera nos pas par ce ſablon eſpes?
I'auiſe vn grand léurier, ſuiuons ſon train de pres:
Redoublons le marcher, ie le voy comme il entre,
C'eſt le chien du bon Sainct: dedans le creux d'vn Antre
I'en voy deſia la Chaſſe & des lampes autour,
Les gardes de ce Sainct qui bruſlent nuict & iour:
Car l'huille eſt eternelle eſpriſe dans la meche
Qui garde que ce feu ſans humeur ne ſe ſeche.
Qui en prend vne goute & parmy ſes citez
La verſe, il chaſſe au loin toutes aduerſitez:
L'air ſe purge & deuient bening & ſalutaire:
La ville eſt ſans frayeur, le peuple volontaire
S'eſgaye par les champs & de la peſte franc,
Sautelant par le corps ſent raieunir ſon ſang.

Mais liſons ce Tableau & voyons qu'il veut dire,
La legende du Sainct dedans ſe pourra lire,
Liſez-le Secretain, en ce pendant que tous
Suppli'rons le bon Sainct courbez ſur les genous.

Fin des Hynnes.

TABLE ALPHABETIQVE DES HYNNES.


Arle, de qui l'eſprit. 117
Couché deſſous l'ombrage. 163
Encore il me reſtoit. 241
Eſt-il pas temps deſormais. 149
I aurois eſté conceu. 82
Ie chante Robertet. 159
Ie ferois grande iniure. 199
Ie ne veux ſur mon front. 186
Ie veux donner ceſt Hynne. 14
Il me plaiſt Colligny. 37
Le iour que ie fu né. 171
Maſures, deſormais. 229
Morel, à qui le Ciel de. 128
Muſes, quand nous voudrons. 62
O des Muſes la plus. 137
Que ſçaurois-ie mieux. 219
Sainct Blaiſe qui vis. 251
Si Calliope autrefois. 143
Sus ſerrons nous les mains. 256
Tel qu'vn petit Aigle fort. 133
Tourmenté d'Apollon. 9
Vn plus ſçauant que moy. 100

PLVS,

O Seigneur Dieu, nous. Paraphraſe ſur Te Deum laudamus. 248
Si deſormais vers toy. Epiſt. de Iodelle. 4

Item,

Epiſtola commendatrix M. Hoſpitalij. 79

AVTRE TABLE DES HYNNES.

I. LIVRE.

EPistre de Iodelle à Madam Marguerite. 4
Hynne de l'Eternité. 9
De Calays & Zethes. 14
De Pollux & Castor. 37
De Henry deuxiesme, Roy de France. 62
Epistola Commendatrix M. Hospitalij. 79
Hynne de Charles Cardinal de Lorraine. 82
De la Iustice. 100
Les Daimons. 117
Du Ciel. 128
De la Victoire de Montcontour. 133
Des Estoilles. 137

II. LIVRE.

HYnne de la Philosophie. 143
L'Hercule Chrestien. 149